

.....  
Ce numéro est édité à l'occasion du  
cinquantième anniversaire du triste  
hiver 1939, qui vit tant des notres  
prendre le difficile chemin de  
l'exil...  
.....

# **LES ANARCHISTES ESPAGNOLS DANS LA TOURMENTE (1939-1945)**

Témoignages recueillis, traduits, annotés  
et présentés par M. Daniel DUPUY avec la  
collaboration de Pepita CARPENA, A.TELLEZ etc...

# CENTRE INTERNATIONAL DE RECHERCHES SUR L'ANARCHISME

BOITE POSTALE 40  
13382 MARSEILLE CEDEX 13

A NOS AMIS LECTEURS ...

Vous avez maintenant entre les mains la dernière livraison de notre BULLETIN. C'est un numéro (double) qui nous a donné beaucoup de travail et qui dépasse - par le nombre de pages - nos prévisions ! Du même coup son tirage a été un peu plus long que prévu et le prix de revient évidemment plus élevé, surtout si on tient compte des frais d'expédition qui grèvent lourdement notre maigre budget.

Quoi qu'il en soit, nous avons ainsi concrétisé l'intention que nous exprimions en mai 1985, dans le numéro intitulé : "TEMOIGNAGES, 1939-1945" (aujourd'hui totalement épuisé) et qui consistait à élargir le propos pour évoquer l'activité et le sort des anarchistes ayant milité à cette époque dans les différents pays européens.

En consacrant cette livraison aux anarchistes de langue espagnole et en la faisant paraître tout juste cinquante ans après ce terrible hiver 1939 qui voyait tomber sur l'Espagne la chape de plomb du franquisme triomphant, nous avons voulu rappeler ce qu'avait été leur "odyssée". Les témoignages parlent d'eux-mêmes. Certes, il a fallu racourcir certains textes (1) et d'autres sont hélas arrivés trop tard pour qu'il en soit fait mention (2). Une chose est sûre cependant : personne n'a oublié !

A ceux qui voudraient en savoir davantage, nous signalons le petit entre-filet paru dans le Monde (programme TV) du dimanche 29 et lundi 30 janvier 1989 - que nous reproduisons ci-contre. Peut-être ce film fera-t-il état des anarchistes ?

Nous signalons également la parution très prochaine (aux éditions "La Découverte") d'un travail d'ordre plus général sur l'exil espagnol publié à l'initiative de la B.D.I.C. et de l'Université de Dijon, avec une très large collaboration (dont celle de notre ami Emile TEMIME). Cet ouvrage sera illustré par de nombreuses reproductions et il y a tout lieu de croire qu'il s'agira d'un travail remarquable.

Le notre est évidemment beaucoup plus modeste. Nous espérons cependant qu'il vous agréera et nous attendons comme toujours : vos suggestions, vos remarques ou vos critiques éventuelles ....

Les camps d'internement français pendant la seconde guerre mondiale font partie, avec la guerre d'Algérie, des trous de mémoire de notre pays. Aussi la surprise fut-elle grande de découvrir les *Camps du silence*, de Bernard Mangiante, dans une salle bourrée à craquer. C'est en février 1939 que refluait d'Espagne en France cinq cent mille civils, militaires et volontaires des Brigades internationales au moment où l'Espagne sombre dans le fascisme. Ils seront entassés dans des camps sur les plages du Roussillon, dans des conditions plus qu'effroyables. Plus tard, on internera dans ces camps et dans d'autres diverses catégories d'indésirables Français et étrangers ; de l'été 1942 au printemps 1943, ils deviendront l'antichambre des camps d'extermination nazie. Bernard Mangiante a filmé sur les lieux mêmes de ces camps les témoignages d'anciens internés, espagnols, allemands, autrichiens... C'est un film de près de deux heures, dense, extrêmement précis, sobre. La SEPT, qui l'a coproduit, le diffusera début mai à l'occasion de son lancement. On y reviendra donc.

Le Comité de Gestion

- (1) Il nous était rigoureusement impossible de publier l'intégralité des témoignages reçus pour des raisons de pagination !
- (2) Le Bulletin était au tirage quand nous avons reçu : "Luchas, Amor. Esperanza" relato biografico de Miguel GRAU Y Antonia LISBONA (Publicaciones àcratas El Sembrador, Andorra-Teruel, (1988), 66 p. et chez le même éditeur : "Un arrancapinos de la Provincia de Huesca" de Pedro CALVO, (1988), 156 p. Ces deux textes -comme les autres- sont à la disposition de tous, au CIRA de Marseille.

OMPLO EL GOT DE VI AMB LA LLUM  
D'UN SOL PONENT  
PER TANT AMICS ARA ABSENTS QUE  
VAN SENYALANT EL CAMI  
BEC PEL SEU AHIR, PEL CORATGE  
DEL SEU GEST

QUE EL RIURE NET DELS INFANTS  
FACI EL SEU REPOS BEN FELIC !

Luis LLACH

(Je remplis mon verre de vin  
avec la lumière d'un soleil couchant  
pour tant d'amis déjà absents  
qui montrent le chemin  
Je bois à leur passé  
au courage de leur geste

Que le rire limpide des enfants  
rende paisible leur repos!)

## CONSIDERATIONS GÉNÉRALES ...

par Antonio TELLEZ - SOLA .

C'est un véritable raz de marée - plus de 400 000 hommes, femmes et enfants - qui franchit les Pyrénées, les mois de janvier et février 1939, sous la pression des forces victorieuses franquistes.

En Espagne, la victoire célébrée dans un bain de sang, annonçait le début d'une interminable période d'extermination systématique, implacable et impitoyable des opposants politiques.

Des heures sombres sonnaient pour les exilés espagnols. On entassait dans des camps de concentration et dans les pires conditions, jeunes, vieux, malades, femmes et enfants : à ARGELES-sur-MER, BARCARES, AGDE, SAINT CYPRIEN, SEPTFONDS, VERNET d'ARIEGE, (Dans ce dernier on rassembla la 26<sup>ème</sup> Division, ex-colonne Durruti; il fut transformé plus tard en camp disciplinaire pour tous les agitateurs ou individus dangereux et servit de base de sélection vers les camps de concentration africains), BRAM, GURS, RIVESALTES (pour les femmes), RIEUCROS camp disciplinaire pour femmes.

Parmi les camps de concentration d'Afrique du Nord, nous citerons celui de DJELFA en plein désert, avec le fort de CAFARELLI transformé en camp disciplinaire, celui d'extermination de HADJERAT-M'GUIL près de Colomb-Béchar, SETAT, Camp MORAND (entre Boghari et Boghar, préfecture algérienne de Médéa), DJENIEN-BOU-REZG (au sud de Colomb-Béchar), BOU ARFA (province d'Oujda), TANDARA, AIN-EL-OURAK (sur les contreforts de l'Atlas), BENI-SAF (préfecture de Tlemcen, sur la côte méditerranéenne), peut-être le seul digne d'être signalé pour avoir traité humainement les réfugiés, RELIZANE (préfecture d'Oran) et bien d'autres, en Algérie, en Tunisie et au Maroc.

La dysenterie, le typhus, la gangrène et aussi la folie allaient décimer les rangs des "rouges", comme on les appelait à cette époque.

Avant de voir s'entrouvrir les portes des camps de concentration il fallut attendre l'invasion de la Pologne par l'Allemagne, le 1<sup>er</sup> septembre 1939, avec la bénédiction de l'Union Soviétique obtenue par le pacte Ribbentrop-Molotov (1) le 23 août. La France et la Grande-Bretagne déclaraient la guerre à l'Allemagne le 3 septembre, et c'était la prolongation inévitable de celle commencée en Espagne le 18 juillet 1936.

Avec la guerre, on commença donc à faire sortir des Espagnols des camps. Environ 50 000 furent organisés militairement en Compagnies de travailleurs, la plupart dupés, car on les enrôlait pour aller travailler librement. Armées de pelles et de pioches, quelques Compagnies furent en-

---

(1) Joachim Von RIBBENTROP et Viacheslav Michaelovich MOLOTOV étaient les ministres des Affaires étrangères, respectivement de l'Allemagne et de l'Union Soviétique. Le pacte de non-agression signé le 23 août 1939 fut le prélude de l'agression contre la Pologne qui déclencha la seconde guerre mondiale.

voyées en seconde ligne, pour construire des fortifications au nord-est de la France; d'autres réfugiés furent enrôlés dans la Légion étrangère ou dans les Bataillons de Marche, forces de choc sur le front de l'est.

La guerre-éclair mise au point par Hitler allait fonctionner comme un mécanisme de précision mortel. Le 10 mai 1940 c'était le début de l'offensive allemande à la frontière française et le 14 juin le défilé victorieux sur les Champs-Élysées à Paris.

Le Maréchal PETAIN succédait à la Présidence du Conseil à Paul REYNAUD -partisan de poursuivre la guerre hors métropole- et demandait l'armistice (17 juin) signé le 22 à Rethondes dans l'Oise, là même où avait été signé l'armistice du 11 novembre 1918. Le Président de la République, Albert LEBRUN, donnait sa démission, laissant à PETAIN la direction totale de l'Etat.

Selon les clauses de l'armistice, la France était divisée en deux zones, l'une appelée zone libre et l'autre zone occupée. Celle-ci englobait tout le littoral atlantique jusqu'à la frontière espagnole où le 27 juin arrivèrent les premières unités allemandes.

Capturés avec des milliers d'autres par les Allemands, les membres de quelques Compagnies de Travailleurs furent soumis au même régime que les prisonniers de guerre français, mais beaucoup finirent dans les camps d'extermination : MAUTHAUSEN, DACHAU, GUSEN, BUCHENWALD.

Plus de 10 000 Espagnols - en différentes circonstances - passèrent par les camps de la mort. A la fin de la seconde guerre mondiale, il restait à peine 1000 survivants.

Quant aux Espagnols de la zone libre, arrêtés par les autorités françaises, ils furent renvoyés dans les camps de concentration qu'ils avaient quittés quelques mois auparavant.

Des Espagnols, en collaboration active avec les services secrets alliés, créèrent des réseaux d'évasion à la frontière pyrénéenne, sauvant des milliers de vies humaines : Juifs, aviateurs, Français voulant s'enrôler dans les forces alliées, condamnés à mort. Quelques milliers, plus chanceux, aux dépens de beaucoup de péripéties et de souffrances, arrivaient à survivre dans les grandes villes.

Mais la guerre suivait son cours, s'amplifiait, toute l'industrie française participait à l'effort de guerre allemand et l'organisation TODT (1) enrôlait de gré ou de force des milliers de travailleurs étrangers de toutes nationalités.

Simultanément, les réfractaires et les fugitifs, cachés dans la montagne et constitués en groupes de guerrilleros ou unis aux maquisards français faisaient leur apparition.

Mais le territoire français avait été le théâtre de bien d'autres drames. En mars 1941 et en 1942, dans les camps de concentration d'ARGELES SUR-MER et de VERNET d'ARIEGE en zone libre, une grande opération fut lancée contre les Internationaux, ex-combattants volontaires de la guerre civile espagnole. A ARGELES, exemple magnifique de courage, les femmes, par milliers, à coups de griffes et de dents, s'opposèrent au transfert

---

(1) L'organisation TODT était chargée d'exécuter tous les travaux importants de la Wehrmacht, de la Kriegsmarine et de la Luftwaffe. Elle portait le nom de son créateur, le général Fritz TODT, constructeur des autoroutes du III Reich, Ministre de la Défense et des Transports en 1940, mort dans un accident d'avion en 1942.

des combattants. Leur soulèvement n'obtint qu'un succès momentané car, quelques jours plus tard, la plupart furent emprisonnées au château de MONT-LOUIS, arrondissement de Prades (Pyrénées Orientales), d'autres conduites à RIVESALTES, RIEUCROS (1) en Lozère, etc...

Les Internationaux, enlevés du camp par camions et embarqués pour l'Afrique, étaient attendus au camp d'extermination d'HADJERAT-M'GUIL ; d'autres furent transférés dans les camps de concentration allemands ; nombreux furent ceux qui n'arrivèrent pas à destination, fusillés ou morts de privation ; d'autres encore furent remis à Mussolini, comme Luigi LONGO, l'ancien secrétaire du Parti Communiste italien.

On organisa également des trains d'Espagnols en direction de la péninsule, voyageurs involontaires qui allaient alimenter les prisons et les cimetières franquistes.

Immédiatement après la déroute française, le gouvernement de Madrid intensifia son offensive diplomatique contre les exilés en multipliant auprès du gouvernement de Vichy les demandes d'extradition qui furent accordées en bon nombre, entre autres celles de : Manuel RODRIGUEZ MARTIN, ex-gouverneur de la province de Castellon de la Plana ; Cipriano MERA SANZ, militant confédéral et ex-commandant du IV<sup>ème</sup> Corps d'Armée ; Lluís COMPANYS JOVER (2), Président de la Généralité de Catalogne (1934 et 1936-1939) ; le socialiste Francisco CRUZ SALIDO (3) ; Juan PEIRO BELIS militant de la CNT ; Julian ZUGAZAGOTIA MENDIETA (4) publiciste socialiste, ministre de l'Intérieur avec Juan NEGRIN LOPEZ, puis secrétaire général du ministre de la Défense (Negrin).

Dès l'annonce de l'armistice, les Espagnols en France prirent le maquis et le mouvement s'accéléra au cours des mois suivants. Sous l'occupation allemande les Espagnols participèrent à de multiples actions, de sabotage en particulier, seuls bien des fois, d'autres avec les Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) ou avec les Francs-Tireurs et Partisans (FTP) ces derniers essentiellement communistes.

Parler de la participation des Espagnols à la Libération de la France apparaît comme indispensable et indiscutable, mais encore faudrait-il qu'un jour ce travail soit mené d'une façon exhaustive (5). Prenons par

---

(1) Sur ce camp disciplinaire pour femmes, on peut consulter le livre autobiographique d'Isabel del CASTILLO : "El incendio : ideas y recuerdos", Ed. Americalee, Buenos Aires, 1954.

(2) Lluís COMPANYS, né à Tarros (Lérida) le 21 juin 1882, fut fusillé le 15 octobre 1940 dans les fossés du château de Montjuich (Barcelone).

(3) Francisco CRUZ, directeur du journal socialiste de Valence "ADELANTE" (1937), membre de l'exécutif du PSOE et secrétaire particulier d'Indalecio PRIETO, ministre de la Défense, fut fusillé le 9 novembre 1940.

(4) Julian ZUGAZAGOTIA fut fusillé avec Francisco CRUZ.

(5) Quelques ouvrages ont été publiés sur ce sujet en espagnol : "Republicanos españoles en la 2a guerra mundial" par E. PONS PRADES, Ed. Planeta, Barcelona, 1975 ; "Los olvidados : los exiliados españoles en la segunda guerra mundial" par VILANOVA, Ed. Ruedo Iberico, Paris, 1969 ; "La España de los maquis", par Alberto E. FERNANDEZ, Ed. Avance, Milan, 1967.

exemple le "document" sur la résistance de Robert ARON (1) : 722 pages de texte touffu et l'auteur a trouvé le moyen de consacrer deux malheureuses lignes aux Espagnols et... quelles lignes ! "Dans le sud, en revanche, il y eut des coins turbulents. Des brigades espagnoles y commirent nombre d'excès."

Si l'on pouvait écrire cela en 1959, que pourra t-on dire quand le souvenir se sera estompé ? Néanmoins, historiquement parlant, il n'est pas très loin le temps de la libération de Paris, avec l'entrée triomphale des chars de combat de la Division Leclerc, baptisés de noms évocateurs de la guerre civile espagnole : "GUERNICA", "GUADALAJARA", "MADRID"...

Force "française" de choc dont bon nombre d'officiers et de sous-officiers s'appelaient : GUTIERREZ (2), ELIAS, MONTOYA, GRANELL (3), VEGA, LOZANO, CAMPOS, BERNAL...

Qui a vécu ces faits historiques et assiste aujourd'hui à la projection de documents de l'époque, croit rêver. Pas une seule image des ETRANGERS n'est évoquée. Magie du montage !

Combien de Français sont-ils au courant de l'intervention de la 13ème Semi-brigade de la Légion (deux bataillons d'infanterie), composée d'une majorité de réfugiés espagnols, dans la première bataille de la seconde guerre mondiale, celle de Narvik (Norvège) ?

Partie de Sidi-Bel-Abbès (Algérie) le 3 mars 1940, vers une destination inconnue, cette force s'était embarquée à nouveau à Brest le 22 avril. Le premier débarquement eut lieu à Bjerkvik le 13 mai et ils libèrent Narvik (4), occupée par les Allemands depuis le 6 avril, le 28 mai.

Qui sait, qu'après l'évacuation de la Norvège le 7 juin, que les survivants qui réussirent à rejoindre le Maroc ou la Grande-Bretagne, poursuivirent la guerre dans les rangs de la Légion ou dans les Corps britanniques des Pionniers ? Ceux-ci participèrent au débarquement de Normandie (juin 1944).

Les Espagnols enrôlés les premiers jours de la guerre dans la Légion furent envoyés en Syrie et, refusant de servir le gouvernement de Pétain, désertèrent en masse. Ils traversèrent le désert et se réfugièrent en Palestine. C'est avec eux et ceux d'Algérie que l'on constitua une unité du "Queen's Regiment" britannique et d'autres commandos destinés à la défense de la Crète (avril 1941). Au sujet de la Crète, déjà dans sa phase de libération en octobre 1944, Gaston LAROCHE (5) écrit :

" Des 500 parachutistes espagnols qui furent largués sur la Crète, seulement 17 retrouvèrent la vie dans un hôpital d'Angleterre. Ils

---

(1) "Histoire de la Libération de la France", Ed. Arthème Fayard, Paris, 1959.

(2) Le commandant général de Paris, Dietrich von CHOLTITZ, se rendit avec plusieurs centaines de chefs et officiers allemands, le 25 août 1944, à l'Hôtel Meurice de la rue de Rivoli, à l'Espagnol Antonio GUTIERREZ de la Division Leclerc.

(3) Amado GRANELL, lieutenant de la 9ème Compagnie du 3ème Bataillon du RMT (Régiment de Marche du Tchad) parla sur les ondes de la radiodiffusion française le 25 août 1946, anniversaire de la Libération de Paris. Le récit et la photographie de GRANELL sont publiés dans le n°63 de "L'ESPAGNE REPUBLICAINE" de Toulouse (7 septembre 1946).

(4) Narvik était la route du fer. Onze millions de tonnes de minerai quittaient chaque année ce port situé à moins de 100 km des mines suédoises de Kiruna, Gellivone, et MalMBERGET.

(5) "On les nommait des étrangers", Editeurs Français Réunis, Paris, 1965.

étaient nombreux aussi à Bir-Hakeim ; pendant la campagne de Tunisie, 1500 Espagnols ont combattu coude à coude avec les Français et 425 ont donné la vie pour la nation qui un jour leur donna refuge."

Dans cette évocation de souvenirs, nous ajouterons que 8000 Espagnols environ participèrent avec l'Armée de De LATTRE de TASSIGNY à la campagne d'Italie.

Venus d'Algérie et du Maroc, 3000 Espagnols arrivèrent au Tchad, s'enrôlèrent dans la deuxième Division blindée de LECLERC et firent toute la campagne avec elle avant de participer à la Libération de Paris.

Les guerrilleros espagnols, seuls ou en collaboration avec d'autres formations françaises, participèrent à la libération de quelques 50 agglomérations importantes comme AUCH, FOIX, TOULOUSE, LIMOGES, MENDE, ALES, NIMES, VALENCE, RODEZ, ALBI, CLERMONT-FERRAND, MARSEILLE...

Enfin pour terminer cet article brièvement ébauché, rappelons que les dernières poches allemandes en France, ROYAN et POINTE-de-GRAVE, furent libérées en avril 1945 avec la participation du Bataillon anarchiste "LIBERTAD" et du bataillon basque "GUERNICA".

Antonio TELLEZ SOLA



Dessin de CARMONA in "Exilio" de Silvia MISTRAL.

- 1939 26 janvier : Les troupes franquistes entrent dans BARCELONE.  
500 000 antifascistes prennent le chemin de l'exil et des camps du sud de la France.
- 27 au 28 janvier : Ouverture de la frontière française aux civils et aux soldats blessés.
- février : Mort à Perpignan peu après son passage en France de Teresa MANE "Soledad GUSTAVO".
- NUIT DU 5 AU 6 février : ouverture de la frontière française aux soldats et miliciens.
- 9 février : arrivée des troupes franquistes à la frontière française.
- 20 février : Formation à Paris du Conseil Général du Mouvement Libertaire Espagnol (CNT-FAI-FIJL)
- 22 février : Mort à COLLIOURE du grand poète espagnol Antonio MACHADO
- 27 février : Londres et Paris reconnaissent le gouvernement de FRANCO.
- mars : mort au camp d'Argelès de José NEGRE fondateur et secrétaire du premier Comité National de la CNT en 1910.
- 3 mars : PETAIN est nommé ambassadeur auprès de FRANCO.
- 23 mars : arrestation à Barcelone d'un des premiers groupes de résistance (23 membres des Jeunesses Libertaires)
- 28 mars : Chute de Madrid. Le compagnon Maujo BAJATIERRA est tué en tirant sur les troupes franquistes lors du défilé de la victoire.
- 29 mars : Formation à VALENCE par Esteban PALLAROLS du premier CN clandestin de la CNT.
- mai-juin : les premiers groupes d'action formés en France par F.PONZAN pénètrent en Espagne pour aller sauver un maximum de militants.
- juillet : mouvement de protestation des militants libertaires et socialistes contre les manoeuvres communistes au camp de GURS.
- 23 août : signature du pacte de non-agression entre le Reich et l'URSS.
- 1 septembre : les nazis envahissent la Pologne.
- 3 septembre : Déclaration de guerre à l'Allemagne par la France et la Grande-Bretagne.
- décembre : Organisation des Bataillons de marche où sont enrôlés les réfugiés espagnols.
- 1940 15 avril : Expédition de NARVIK (Norvège)
- 10 mai : Invasion de la Belgique et des Pays-Bas.
- 26 mai : évacuation de DUNKERQUE.
- 14 juin : les troupes nazies défilent dans PARIS.
- 17 juin : armistice et coupure de la France en deux : la zone occupée sous autorité allemande et la zone "libre" sous l'autorité du gvt de VICHY.

- 10 juillet : PETAIN est nommé chef de l'Etat français  
juillet : les Espagnols résidant en zone "libre"  
sont à nouveau internés dans des camps.
- 1 août : arrivée au camp de concentration de  
MAUTHAUSEN du premier convoi d'Espagnols.
- 28 août : José MERFIL est le premier mort espagnol  
à MAUTHAUSEN.
- 27 septembre : Loi relative aux étrangers de sexe  
masculin de 18 à 55 ans, les organisant  
en Groupes de Travailleurs Etrangers  
(GTE) pouvant être mis à la disposition  
du Ministre de la production industrielle
- 11 octobre : publication au "J.O." du décret-loi  
organisant les Groupes de Travailleurs  
Etrangers (G.T.E.)
- 15 octobre : Exécution à MONTJUICH de Lluís COMPANYS,  
ancien Président de la Généralité  
de Catalogne, extradé par les autorités  
françaises.
- 19 octobre : publication au "Journal Officiel"  
du statut des Juifs, les excluant de  
l'administration, presses, enseignement...
- 23 octobre : entrevue à Hendaye entre FRANCO et  
HITLER. Les militants libertaires Domingo  
IBARS et CANILLAS tentent d'organiser  
un attentat qui échoue.
- 1941 12 février : FRANCO rencontre MUSSOLINI à BORDIGHERA.
- mars : vaste opération de police dans les  
camps d'ARGELES et du VERNET où de  
très nombreux réfugiés et anciens  
Internationaux sont déportés en Afrique  
et en Allemagne, rapatriés en Espagne.  
Beaucoup d'Italiens sont aussi remis  
aux autorités mussoliniennes.
- 26 mai : Institution de la Fête des mères par  
PETAIN.
- juin : invasion de l'URSS par les troupes  
nazies.
- juillet : extermination de 16000 gitans dans  
les camps de concentration.
- 21 août : publication au "J.O." d'une loi tendant  
à réprimer les activités communistes  
ou anarchistes et créant les Sections  
spéciales.
- 14 octobre : Assassinat au camp de GUSEN du compagnon  
Cesareo FERRER CARRERAS pour avoir refusé  
de devenir "Kapo".
- 21 octobre : arrestation de Fédérica MONTSENY qui est  
assignée à résidence en Dordogne.
- 27 octobre : Publication de la Charte du Travail par  
le gouvernement de VICHY.
- novembre : Publication de la première circulaire  
organisationnelle du MLE par le noyau  
de militants du Barrage de l'Aigle (Cantal).

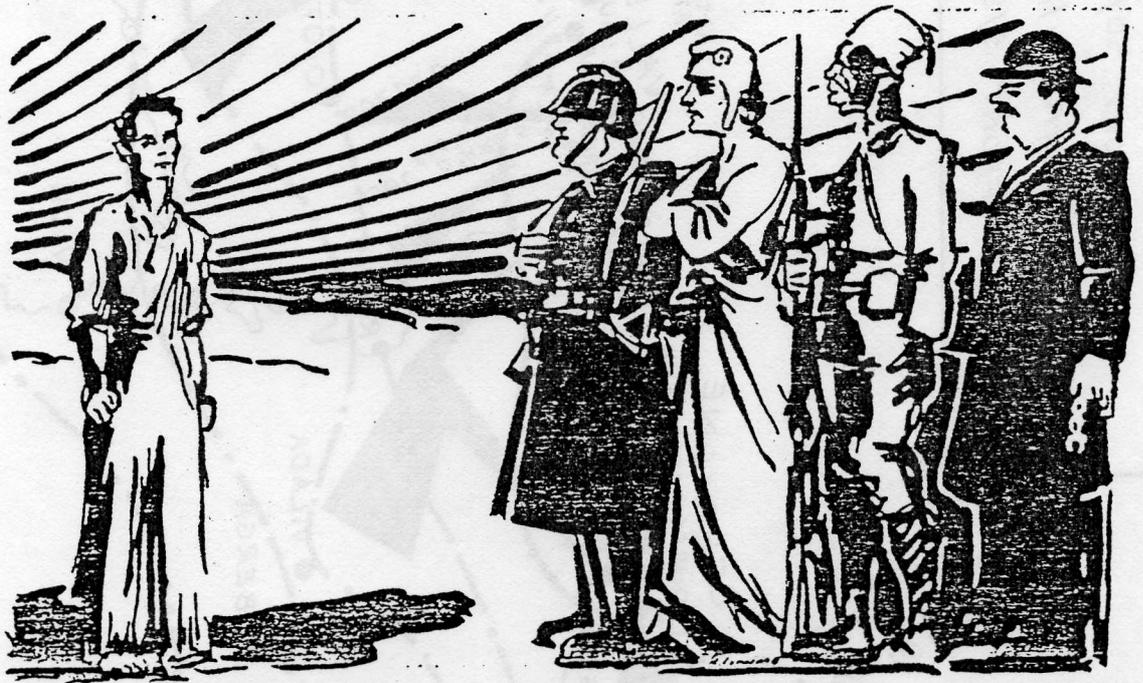
- 1942 mars :Départ de DRANCY du premier convoi de déportés Juifs pour les camps de la mort.
- 12 mars :Mort à SALON (Dordogne) de Federico URALES.
- 18 mars :Cipriano MERA est extradé en Espagne par les autorités vichystes d'Afrique du nord.
- mai :Obligation pour les Juifs de porter l'étoile jaune.
- 13 mai :Publication du n°1 de "SOLIDARIDAD OBRERA" à MEXICO.
- 12 juillet :Déportation en Afrique du nord de Ricardo SANZ.
- 16/17 juillet:Grande rafle du "Vel' d'hiv" à Paris.
- 24 juillet :Juan PEIRO,extradé par les autorités de VICHY, est fusillé au camp de Paterna(Valence).
- septembre :Premier plenum du MLE-CNT en exil au Barrage de l'Aigle.
- :Germinal ESGLEAS est condamné à 3 ans de prison.
- 14 octobre :Arrestation à TOULOUSE de F.PONZAN et de plusieurs membres de son réseau (M.CHUECA, V.MORIONES,A.CASARES,P.et E.LOPEZ LAGUARTA). Tous seront libérés en décembre grâce à un faux ordre de libération fourni par les services de renseignements français.
- 6/7 novembre :Débarquement des Alliés en Afrique du Nord.Un plan de débarquement en Espagne s'appuyant sur les guerrillas andalouses de la CNT est alors envisagé par le commandement allié,mais est abandonné au profit du débarquement en Italie.
- 11 novembre :Occupation de la zone "libre" par les Allemands : la ligne de démarcation est maintenue entre les deux zones.
- 1943 30 janvier :Création par DARLAND de la Milice.
- 16 février :Etablissement du S.T.O.
- avril :Condamnation à mort à Madrid de C.MERA.
- 19 avril :Insurrection du ghetto de Varsovie.
- juin :Parution à Marseille du n°1 du journal anarchiste clandestin "LA RAISON" animé par André ARRU.
- 6 juin :Premier plenum national du MLE à MAURIAC (Cantal) et nomination d'un Comité de Relations (J.GERMAN,J.ASENS et J.BERRUEZO)
- 10 juillet :Débarquement des Alliés en Sicile.
- 19 septembre :Plenum national du MLE à TOURNIAC,J.M.MOLINA est nommé secrétaire.Apparition en même temps d'un autre Comité de Relations de tendance anticollaborationiste à BEZIERS.
- octobre :Constitution d'un Comité National provisoire de la FIJL en zone libre et d'un Sous-Comité National du MLE-CNT à Bordeaux.
- 4 octobre :Libération de la Corse.
- décembre :Plenum national du MLE-CNT à Marseille.
- 1944 janvier :Selon l'Associated Press,de la fin de la guerre au 31 décembre 1943,192594 exécutions pour motifs politiques ont eu lieu en Espagne.

- 19 février : Insurrection à la prison d'Eysses à laquelle participent des compagnons des JJLL
- 21 février : 22 membres du groupe MANOUCHIAN sont fusillés à Paris par les nazis.
- février : Arrivée à MAUTHAUSEN de José ESTER qui aussitôt organise la CNT au camp.
- 22 mars : Plenum du MLE à MURET (Haute Garonne). F.CARRENO y est élu secrétaire et le MLE-CNT est désormais constitué au niveau national en France.
- 26 mars : Anéantissement du maquis des GLIERES.
- 4 mai : Parution à Paris du n°1 de "SOLIDARIDAD OBRERA" clandestin.
- 6 juin : Débarquement de Normandie.
- 10 juin : Oradour.
- 19 juillet : Publication du n°1 de l'organe de la CNT du Cantal "EXILIO".
- 23 juillet : Chute du maquis du Vercors.
- 15 août : Débarquement de Provence.
- 17 août : Assassinat par la Gestapo de F.PONZAN
- 19-25 août : Libération de Paris.
- août : Organisation par la CNT à VILLENEUVE sur LOT (Lot-et-Garonne) du Bataillon LIBERTAD.
- 5 septembre : Parution à Toulouse du n°1 de "CNT".
- 19 septembre : Parution à Marseille du n°1 de "RUTA" organe des Jeunesses Libertaires.
- septembre : Création au camp de Mauthausen du Comité militaire clandestin, José BORRAS et PRAT représentent les anarchistes au Comité International du camp.
- 8-13 octobre : Plenum national du MLE-CNT à Toulouse, représentant quelques 20 000 militants.
- novembre : L.LOUVET publie le Manifeste "CE QU'IL FAUT DIRE".
- 25 novembre : Libération de Strasbourg.
- 16 décembre : Offensive allemande dans les Ardennes.
- 21 décembre : Parution du n°1 du "LIBERTAIRE".

1945

- 15 mars : Plenum national de la FIJL en exil.
- avril : Réduction des dernières poches allemandes de l'Atlantique à laquelle participent le Bataillon confédéral LIBERTAD et le Bataillon basque GUERNIKA.
- 8-9 avril : Premier congrès national de la FIJL à Toulouse, Benito MILLA y est élu secrétaire.
- mai : Premier congrès national du MLE-CNT en exil à Paris. Près de 35000 militants sont représentés à ce congrès qui se termine par la victoire de la tendance anarchiste anticollaborationiste.
- 8 mai : Capitulation de l'Allemagne.
- novembre : Scission du MLE-CNT en exil en deux tendances, l'une anarchiste orthodoxe représentée par le CN élu au Congrès de Paris, l'autre de tendance collaborationiste représenté par un Sous-Comité National dont le secrétaire est Ramon ALVAREZ.

# 1 - L'EXODE



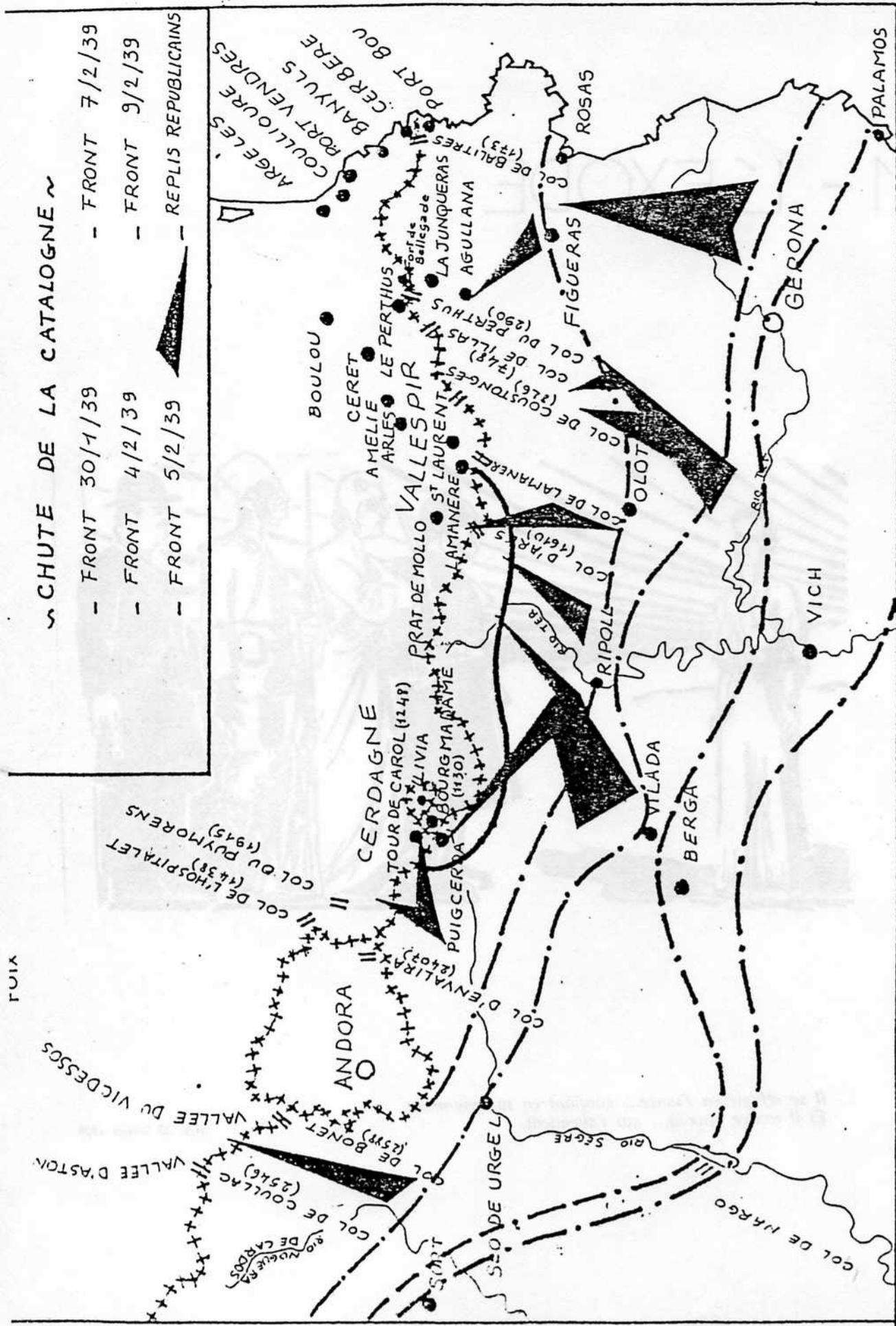
*Il se réfugie en France... confiant en sa renommée.  
Et il trouve ceux-là... qui l'attendent.*

SIA. 23 février 1939.

CHUTE DE LA CATALOGNE .

CHUTE DE LA CATALOGNE ~

- FRONT 30/1/39 - FRONT 7/2/39
- FRONT 4/2/39 - FRONT 9/2/39
- FRONT 5/2/39 - REPLIS REPUBLICAINS



Carte établie par Marie-Claude BOJ : Les Camps de concentration français en 1939. Mémoire de maîtrise présenté à l'Université Paris VII, 1979.

" C'EST BIEN SIMPLE , LES FEMMES ET LES ENFANTS , ON LES RECOIT ; LES BLESSES , ON LES SOIGNE ; LES VALIDES , ON LES RENVOIE !"

(Déclaration d'Albert SARRAUT, Ministre de l'Intérieur lors de sa visite au Perthus le 31 janvier, rapportée par le journal "L'INDEPENDANT" du 1er février 1939)

" NOUS ETIONS VICTIMES D'UNE INQUALIFIABLE DISCRIMINATION ET TRAITES COMME DES PRISONNIERS DE GUERRE, BIEN QUE LA FRANCE NE FUT PAS EN GUERRE AVEC L'ESPAGNE ET ENCORE MOINS AVEC LA REPUBLIQUE ESPAGNOLE. NOUS AVONS HORRIBLEMENT SOUFFERT. BEAUCOUP DE VIEILLARDS, D'ENFANTS ET DE BLESSES EN MOURURENT. CHAQUE FOIS QUE NOUS Y REPENSONS, CELA OUVRE DES PLAIES QUI NE CICATRISERONT JAMAIS."

Federica MONTSENY



" IL SEMBLAIT QUE CE FUT LA CATALOGNE TOUTE ENTIERE  
QUI SE FUT MISE EN MARCHÉ ! "

C'est le 23 décembre 1938 que commence l'offensive franquiste contre le front de l'Ebre. Ecrasée sous un armement très supérieur et accablée par l'incapacité du commandement, il est dès lors impossible pour l'armée républicaine de vaincre les nationalistes. Malgré une résistance acharnée, en particulier dans la zone de Montsec, la 26ème Division (ancienne Colonne DURRUTI) devra à son tour céder du terrain, d'autant que les franquistes s'étaient engouffrés dans la brèche ouverte par le repli de la 56ème Division républicaine, et menaçaient d'envelopper l'ensemble du front. Très vite, les franquistes vont ensuite pénétrer profondément en Catalogne et le 26 janvier 1939 entrer à Barcelone.

La chute de la Catalogne et de sa capitale va jeter sur les routes en direction de la frontière plus d'un demi-million d'hommes, femmes et enfants, soldats de la République, militants des organisations révolutionnaires et syndicales, mutilés de la guerre civile, dans un exode dramatique qui n'a qu'un seul but : échapper à la terrible répression franquiste et trouver asile dans la République voisine et amie, la France.

Pepita CARPENA (1) raconte : "...les responsables de nos organisations CNT, FAI, FIJL ainsi que "Mujeres Libres", nous ont fait savoir que tout était perdu, que les troupes de Franco arrivaient, qu'il n'y avait plus rien à faire, et qu'il fallait - pour tous ceux dont la vie était en danger - partir en France et le plus vite possible...une panique extraordinaire s'est déclenchée lorsqu'on a su que tout était perdu."

|||||  
(1) Pepita CARPENA : Récit personnel sur l'exode de 1939, Marseille, 1980, 13 pages.

Pépita, née en 1919, a commencé à travailler comme couturière dès l'âge de 12 ans. En 1933 elle a adhéré à la CNT et aux Jeunesses Libertaires du Syndicat de la métallurgie. C'est à la fin de l'année 1937 qu'elle entrera à l'organisation féministe "Mujeres Libres" où elle va déployer une vaste activité de propagandiste. A la fin de la guerre civile elle était membre du Comité Régional de Catalogne de cette organisation. En exil, et après être passée par les vicissitudes communes à tous les réfugiés espagnols, elle s'installera à Marseille où elle militera activement à la Fédération locale de la CNT. Elle est actuellement la responsable de l'annexe du CIRA.

Dans ses Mémoires le Docteur Pedro VALLINA (1), qui travaillait à l'hôpital Bonanova de Barcelone, souligne aussi cet état de panique qui gagnait toute la ville à l'approche des fascistes, jusqu'aux services mêmes de l'hôpital qui " ressemblait à un asile de fous : tout le monde criait et gesticulait à la fois ". Après avoir fait une ultime visite de ses services et encouragé tous ceux qui le pouvaient à partir, c'est la mort dans l'âme qu'il dut abandonner les grands blessés, intransportables, "... beaucoup pleuraient, non pas à cause de ce qui pouvait leur arriver, mais sur la mort de nos libertés."

Pendant une douzaine de jours et de tous les points de la Catalogne vont ainsi affluer des dizaines de milliers de réfugiés vers la frontière : "... la grande majorité des immigrants civils se sont présentés à pied à la frontière. Les uns traînant, par des moyens de fortune, des objets divers qu'ils avaient pu sauver, les autres avec des enfants sur les bras ou soutenant des vieillards. C'était un spectacle des plus tristes et lamentables.

José BORRAS rappelle également à juste titre que la propagande " a voulu faire croire que cet exode massif était dû à la pression exercée sur la population civile par le soi-disant 'terrorisme rouge'. Rien de plus faux. Cet exode était volontaire et, si les autorités républicaines

|||||

(1) Pedro VALLINA MARTINEZ : né le 29 juin 1879 dans la province de Séville, à Guadalcanal, ce militant andalou participe aux activités de la Fédération des Travailleurs de la Région Espagnole (F.T.R.E.) dès le début du siècle. En exil à Paris en 1904, il participe aux campagnes menées contre la répression en Espagne. Après la tentative d'attentat contre le roi Alphonse XIII le 31 mai 1905 à Paris, et alors qu'il avait été arrêté préventivement, il est accusé d'avoir été l'un des cerveaux de l'opération et jugé aux côtés de Charles MALATO. Acquitté, il sera néanmoins expulsé en Angleterre où il poursuivra ses études de médecine. Retourné en Espagne, il y dirige en 1918 la revue "PAGINAS LIBRES" à Séville où sa maison est ouverte en permanence à tous les persécutés. En juillet 1936, il est médecin à Almadén et le 19 juillet avec une colonne de 500 mineurs il participe à la prise de Santa Eufemia, puis est nommé président du Comité révolutionnaire d'Almadén. Chargé des services de santé à Madrid, il est aussi responsable de l'hôpital de la Colonne DEL ROSAL à Cañete. Il reste sur le front d'Albacete jusqu'au mois de décembre 1938 où il est chargé de la responsabilité de l'hôpital Bonanova de Barcelone. Lors de l'exode il organisera l'évacuation de l'hôpital de Massanet de Cabrenys. Après avoir connu les camps de concentration du sud de la France, il parviendra à émigrer au Mexique où en 1943 il fonde le 'Consultorio medico quirurgico Ricardo Flores Magon' à Loma dans la province d'Oaxaca. C'est dans cette province inhospitalière qu'il se consacrera aux Indiens et à la lutte contre le paludisme - ce qui lui vaudra un prix honorifique. Collaborateur de toute la presse libertaire exilée il est aussi l'auteur de deux ouvrages de mémoires : "Cronica de un revolucionario, con trazos de la vida de Fermin Salvochea" (Ed. Solidaridad Obrera, 1958) et "Mis Memorias" (Ed. Tierra y Libertad, 1968). Il s'éteint à Mexico le 16 février 1970.



Dans l'hebdomadaire de la CGT "MESSIDOR" la journaliste Madeleine JACOB raconte le triste spectacle : "De la chair de pauvre sur la route, sous la pluie, dans la boue. De la chair toute neuve de nouveau-nés, chair déjà fanée, touchée à mort, de la chair d'enfants marquée de la pellagra, ces gros pustules noirs qui poussent sur le visage et sur le corps de ceux qui ont eu faim trop longtemps, de la chair de malheureux sans âge, qui sont aussi vieilles à vingt ans qu'à soixante. ... Voici les éclopés, les grands blessés, ceux que certains se refusent à appeler les héros de la liberté en disant que ce sont des lâches. Des lâches ? Ils ont donné celui-là sa jambe, celui-là ses deux pieds gelés, celui-ci son bras, cet autre ses deux yeux... De la chair de pauvre : la menue monnaie de la "Non Intervention". " (1)

Fédérica MONTSENY se souvient "du terrible spectacle d'un grand groupe de blessés devant être refoulés. Matraques en mains les tirailleurs sénégalais les repoussaient. La masse humaine, criant et implorant, refluit pour éviter les coups. Les noirs frappaient avec sauvagerie, sans pitié, systématiquement, faisant courir les éclopés, faisant hurler de douleur les blessés des épaules ou des bras. Je me souviendrai toujours de cette nuit au Perthus, où les femmes frappaient aux portes des maisons, implorant un abri pour leurs enfants. Les portes sont restées fermées." (2)

Daniel GUERIN (3) qui était descendu à Perpignan pour recueillir des militants du POUM témoigne à son tour :

"... A intervalles rapprochés, un sourd grondement nous avertit : on se bat encore sur l'autre versant. Et soudain sans transition nous entrons en contact avec les horreurs de la guerre.

"Le village du Boulou, au pied du col du Perthus, est littéralement envahi par les réfugiés. Les rues sont encombrées de véhicules hétéroclites et d'une masse humaine pauvrement vêtue, au teint hâve, aux yeux brillants et creusés. Les hommes ont une barbe de plusieurs jours, les femmes un visage ravagé... A la sortie du village, nous voici face-à-face avec le triste exode. Un ruban humain qui n'a pas de fin descend sur un des bas-côtés de la route, contenu par des soldats espacés tous les cinq mètres. Sur un mulet ou un âne, les pauvres gens ont entassé tout ce qu'ils possèdent, y compris leurs gosses arrimés comme des colis, endormis ou pliés en deux par la fatigue. Derrière la monture, le vieux grand-père, la vieille grand-mère appuyés sur une canne, s'en vont clopin-clopant... Nous voici dans une sorte de no man's land entre la frontière elle-même et les premiers contrôles. Les malheureux qui viennent de fouler le sol français y font halte, essayant de trouver des forces avant d'entreprendre la pénible descente vers le cordon sanitaire, vers le camp de concentration. Ils campent à travers champs, à travers bois, au fond des ravins... On en voit qui se sont laissés tomber inanimés, à même le sol, écrasés de fatigue, affaiblis par la faim. D'autres malgré leur prostration, malgré le poids du bambin sous lequel ploient leurs maigres bras, reprennent la marche comme des automates." (4)

|||||  
(1) "MESSIDOR", n°47, Vendredi 3 février 1939

(2) F. Montseny, op. cit.

(3) Daniel GUERIN, écrivain et militant communiste libertaire, est décédé le 14 avril 1988 à l'âge de 83 ans.

(4) D. GUERIN : "Front populaire, révolution manquée". - Ed. Julliar, 1963; p. 256-253.



"...Un ruban humain qui n'a pas de fin..."



C'est dans une maison appartenant à SJA. , dans un petit village près de Gérone, que les responsables des Comités Nationaux et régionaux du mouvement libertaire s'occupent d'organiser tant bien que mal les passages vers la frontière. Pepita CARPENA qui, après bien des difficultés , est parvenue à quitter Barcelone, fait partie d'un de ces convois et raconte : " Comme dans un rêve, je revois ce départ. Dans un camion, ils ont entassé tous les camarades qui pouvaient y prendre place. Il y avait dans notre camion la plupart des responsables de notre mouvement, et entre autres Federica MONTSENY, sa mère, Germinal ESGLEAS.. ainsi que moi-même et toutes les camarades du Comité de 'Mujeres Libres'. Il s'agissait peut-être d'un des derniers camions à pouvoir partir. On doit noter que nos camarades responsables auraient eu la possibilité de passer avec leur passeport diplomatique - je n'oublie pas que malheureusement notre mouvement avait décidé de faire partie du gouvernement et nul n'ignore le rôle de ministre de notre Federica - mais qu'ils n'ont point quitté les lieux avant que tous les camarades anonymes qui étions là ne soient eux aussi partis. Je tenais à dire cela, car personne ne l'avait jamais raconté et il fallait le dire." (1)

C'est à pied, avec sa fillette de 5 ans et un bébé de 7 mois dans les bras que Federica, accompagnée de sa mère Soledad GUSTAVO (2) mourante sur une civière, franchira enfin la frontière, après de multiples difficultés et grâce à l'aide d'un ancien membre du gouvernement qui l'avait reconnue. Lorsqu'elle évoquera cette épisode, elle n'oubliera jamais de rappeler le terrible sort des enfants et des bébés qui avaient été emmenés par leurs parents dans cet épouvantable exode. Beaucoup après avoir passé plus d'une semaine à marcher et dormir à la belle étoile dans le vent, la neige et les pluies glacées d'un hiver rigoureux étaient malades et toussaient. A l'infirmierie improvisée au Perthus, un médecin lui dira : "La plupart vont mourir : ils ont tous une pneumonie. Si nous avions pu nous en occuper plus tôt, nous aurions pu en sauver quelques-uns. Mais maintenant nous sommes incapables de faire quoi que ce soit et il nous est tout aussi impossible de les hospitaliser." (3)

|||||

(1) Pepita Carpena , op.cit. p.4.

(2) Soledad GUSTAVO de son vrai nom Teresa MANE était née en 1865 à Villanueva y Geltru et était la compagne de Federico URALES avec qui elle dirigera la célèbre "REVISTA BLANCA" (1898-1905). Institutrice laïque et fondatrice de sa propre école, elle collaborera à d'innombrables journaux anarchistes ("EL CORSARIO", "EL PRODUCTOR", "EL TRABAJO", "TIERRA Y LIBERTAD"...) et sera la traductrice de Louise MICHEL en Espagne. Elle meurt à Perpignan en février 1939 quelques jours après avoir passé la frontière, épuisée et rongée par un cancer.

(3) F.Montseny , op.cit. p.16.

Federico URALES, le père de Federica, avait franchi la frontière de son côté avec un groupe de compagnons à Puigcerda qui était un des points de passage choisi par les organismes confédéraux et où une unité-suicide de 150 hommes résistera jusqu'au bout pour retarder la prise de la ville par les fascistes et avec comme mot d'ordre "Pour chacun des nôtres tués, entraînon dix fascistes dans la mort!" (1)

"Les gardes mobiles qui gardaient cette partie de la frontière, en voyant cet homme à la longue barbe blanche au milieu de ses camarades, pensèrent immédiatement qu'il devait être le chef. A la question de leur appartenance politique tous répondirent 'Nous sommes de la CNT'. Mon père, lui, dit simplement 'Je suis anarchiste'. Le capitaine qui l'interrogeait sursauta, le regarda avec effroi et se dit que cet homme devait être très dangereux.

Tous furent conduits sur un terrain destiné à être un camp, à Saint-Laurent-de-Cerdans, sauf mon père qu'ils enfermèrent dans une maison transformée en prison.

Avec LOUZON (2), je suis allé le chercher. Mais ni la rosette de la Légion d'honneur (de Louzon), ni ma qualité d'ex-ministre, ni les 72 ans du prisonnier accusé d'anarchisme et l'ayant revendiqué, n'adoucirent le coeur du capitaine convaincu de rendre un immense service à la France en retenant le pauvre vieux." (3)

D'ailleurs les autorités ne lui permettront même pas d'aller assister à l'enterrement de sa compagne. Et ce n'est que quelques mois plus tard que grâce à un "certificat d'hébergement" fourni par Paul RECLUS (4) que F. URALES (5) pourra, escorté par deux gendarmes, quitter le camp pour aller quelques mois chez RECLUS à Montpellier.

|||||  
(1) Louis STEIN : "Par delà l'exil et la mort". - Ed. Mazarine, 1981.

(2) Robert LOUZON, du Comité National de SLA, sillonnait à cette époque toute la zone frontalière et essayait de résoudre les multiples problèmes des réfugiés et de sauver le maximum de compagnons. Né le 30 juin 1882 à Paris, cet ingénieur syndicaliste révolutionnaire qui avait été membre du noyau fondateur de "LA REVOLUTION PROLETARIENNE", avait été volontaire en Espagne. Il s'est éteint à Antibes le 8 septembre 1976.

(3) F. Montseny, op. cit. p. 19-20.

(4) Paul RECLUS, né à Neuilly le 25 mai 1858 était le fils d'Elie RECLUS. Collaborateur régulier de la presse libertaire, il était en 1937 membre de SLA. C'est à Montpellier qu'il décède le 19 janvier 1941.

(5) Juan MONTSENY dit "Federico URALES" est né le 19 août 1864 à Reus. Après un court passage au parti socialiste, il optera définitivement pour les idées libertaires dont il sera l'un des plus célèbres propagandistes. Détenu à plusieurs reprises, en 1896 il est impliqué dans le procès de Montjuich et déporté en Angleterre. Revenu en Espagne, il s'installe à Madrid et y fonde "LA REVISTA BLANCA" en 1902 puis, en 1902 son supplément "TIERRA Y LIBERTAD". Il se retire de la propagande active en 1905 et se consacre à l'écriture et au travail de la terre. Il part ensuite en Catalogne à Cerdanyola où en 1923 avec la collaboration de sa fille il lance une nouvelle série de "LA REVISTA BLANCA". Puis il crée les collections "LA NOVELA IDEAL" et "LA NOVELA LIBRE".



X Federico URALES à son arrivée à St Laurent de Cerdans

(suite note 5)

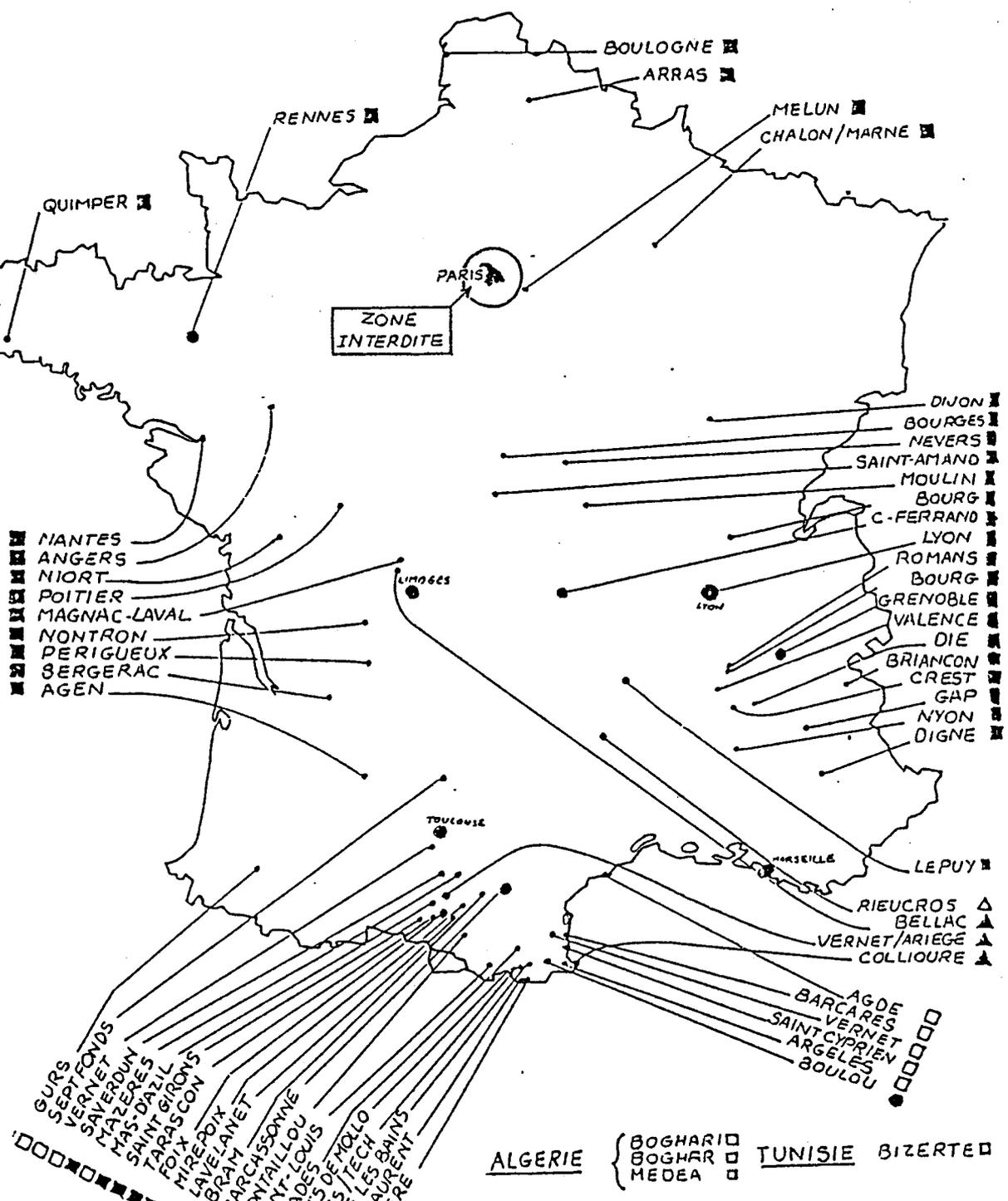
qui connaîtront une grande diffusion (de 25 à 50 000 exemplaires) et auront une énorme influence pour la formation de nombreux militants. En 1927 il aurait participé à la fondation de la EAI. à Valence. Ami intime de l'historien anarchiste Max NETTLAU, il le recevra régulièrement lors de ses séjours en Espagne.

Il est également le fondateur du journal "EL LUCHADOR" (Barcelone) qui s'opposera à la tendance trentiste au sein de la CNT.

Il est l'auteur de très nombreux livres dont il convient de mentionner tout particulièrement "Sembrando flores" qui est sans doute le meilleur, et d'innombrables nouvelles de divulgation anarchiste ("Los hijos del amor libre", "Renacer", "El último Quijote"...).

Il meurt à Salon (Dordogne) le 12 mars 1942.

Pour de plus amples informations sur la vie et l'oeuvre de F. Urales, on se reportera utilement à l'excellent numéro 78, novembre 1987 de la revue "ANTHROPOS" (Barcelone) intitulé "F. Urales, una cultura de la acracia, ejercicio de un proyecto de libertad solidaria" ainsi qu'au supplément n°5, mars 1988 de la même revue intitulé "Pensamiento y estetica anarquista: analisis y documentación selección de textos de F. Urales", 179p.

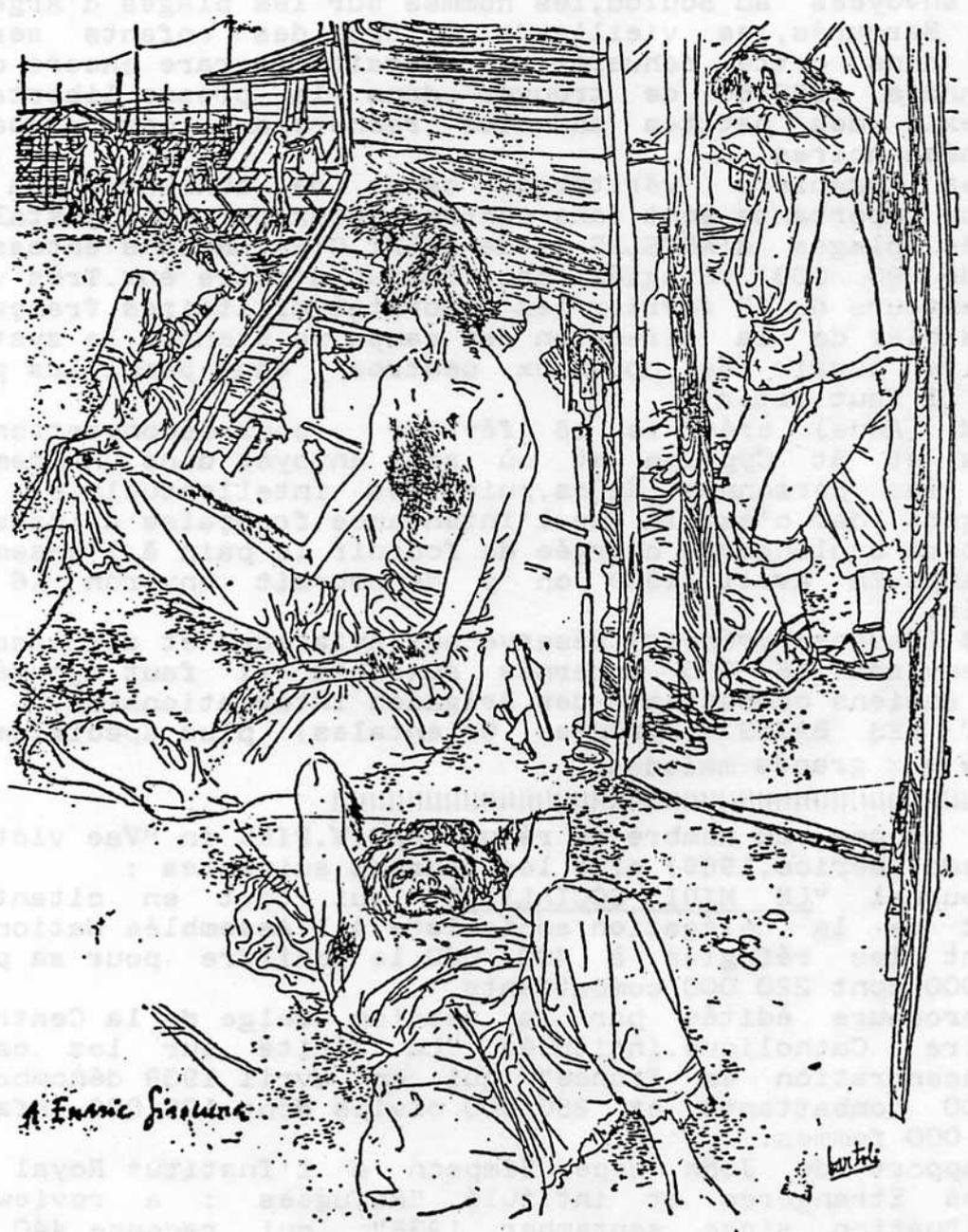


**PRINCIPAUX CAMPS, CENTRES ET PRISONS EN FRANCE ~**

<p>CAMPS DE COLLECTAGE ●</p> <p>PRISONS et CAMPS DISCIPLINAIRES - HOMMES ▲</p> <p style="padding-left: 20px;">- FEMMES △</p>	<p>CENTRES D'HEBERGEMENTS ■</p> <p>CAMPS de CONCENTRATION □</p> <p style="text-align: center; font-size: small;">ECHELLE : 1/5000000</p> <div style="text-align: center;"> </div>
--	---

Carte établie par Marie-Claude BOJ : Les Camps de concentration français en 1939.

# 2- LES CAMPS EN FRANCE



Dessin de BORTOLI in "RUTA", Caracas, n°29, 21 février 1965

Entre le 27 janvier et le 12 février ce sont approximativement 450 000 réfugiés qui vont entrer en France : soit 220 000 combattants, près de 10 000 blessés et mutilés, une dizaine de milliers de personnes âgées et un peu plus de 15 000 femmes et enfants.(1)

Cette marée humaine, les autorités françaises totalement dépassées vont alors la séparer, la trier et la diriger sur les camps prévus à cet effet. Des camps il y en a partout :

et ce sont dans un premier temps lieux de rassemblement qui servent de camps de transit : à Cerbère dans un hangar, au Perthus dans la gare du Boulou, dans des champs inondés ou enneigés à Prats de Mollo, Bourg Madame, La Tour de Carol... C'est dans ces "centres d'accueil" qu'on procède aux triages des réfugiés : dans ces opérations atroces, des familles qui parvenues à rester ensemble vont éclater, les femmes étant envoyées au Boulou, les hommes sur les plages d'Argelès ou du Barcarès, les vieillards à Bram, des enfants seront perdus dans cette cohue, et il n'était pas rare encore dans les années 1950-60 de trouver dans la presse libertaire de l'exil des petites annonces recherchant ces disparus des années noires.

Les premiers véritables camps de concentration et les plus importants sont sans conteste ceux qui sont installés sur les plages d'ARGELES et de SAINT CYPRIEN où s'entassent près de 90 000 réfugiés pour chacun d'entre eux. Très vite aux alentours du 15 février les autorités militaires françaises, responsables de la direction des camps, va étendre le système et faire ouvrir de nouveaux centres dont parmi les plus connus il faut citer :

- BRAM (Aude) créé le 18 février pour décongestionner Argelès et St Cyprien et où sont envoyés dans un premier temps les personnes âgées, puis des intellectuels, et les boulangers car c'est là que l'intendance française a installé une énorme boulangerie chargée de fournir le pain à l'ensemble des camps. En avril 1939 on y dénombrait environ 16 000 internés.

- GURS (Basses-Pyrénées) réservé aux aviateurs et aux Basques soit environ 16 000 internés auxquels il faut ajouter 5 à 7000 anciens combattants des Brigades internationales.

- VERNET LES BAINS (Pyrénées Orientales) plus spécialement réservé aux grands malades.

|||||  
(1) A propos du nombre de réfugiés, D.W. PIKE in "Vae victis" (Ed. Ruedo Iberico, 1969) cite les sources suivantes :

- Le journal "LE MIDI SOCIALISTE" qui tout en citant un rapport de la délégation socialiste à l'Assemblée Nationale évaluant les réfugiés à 400 000, le chiffre pour sa part à 450 000 dont 220 000 combattants.

- Une brochure éditée par la section belge de la Centrale Sanitaire Catholique, intitulée "La Vérité sur les camps de concentration en France" qui en avril 1939 dénombrent 200 000 combattants et 250 000 civils dont 125 000 enfants et 100 000 femmes.

- Le rapport de John Hope Simpson à l'Institut Royal des Affaires Etrangères et intitulé "Refugees : a review of the situation since september 1938", qui recense 440 000 réfugiés (230 000 militaires dont 10 000 blessés, et 210 000 civils dont 170 000 femmes et enfants).

-27-

-AGDE (Hérault) divisé en trois camps dont un réservé aux Catalans , au total près de 21 000 réfugiés.

- SEPTFONDS près de Montauban (Tarn et Garonne) où étaient regroupés les techniciens et les ouvriers spécialisés, environ 16 000 internés.

- VERNET (Haute Garonne) qui compte 15 000 internés.

- BARCARES qui sert un peu de camp modèle et pour cette raison est ouvert plus largement au "public" et en particulier à la presse.

Il faudrait aussi ajouter des camps de moindre importance comme ceux de MAZERES (Ariège), MONTAILLOU (Ariège)...

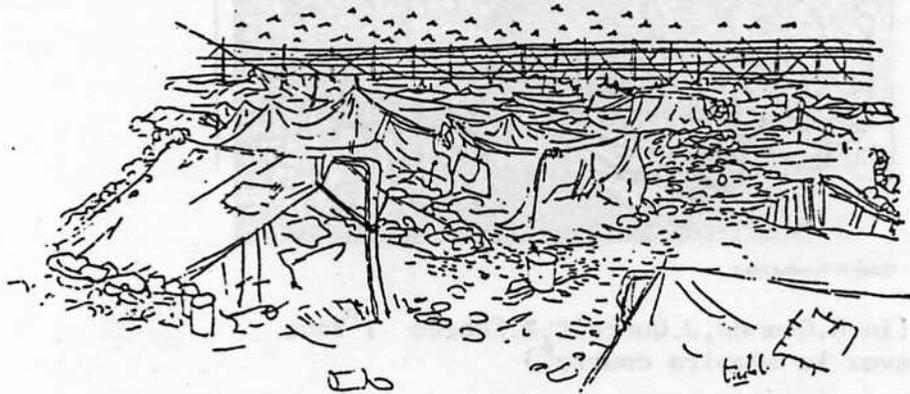
Puis viennent les camps disciplinaires et prisons rendus tristement célèbres par les nombreuses exactions qui y furent commises à l'encontre des réfugiés :

-Le VERNET d'ARIEGE près de Pamiers (Ariège) où seront envoyés après un bref passage au Fort de Mont-Louis la totalité des membres de la 26<sup>e</sup> Division et son Etat-major (1).

La population des détenus variait en permanence entre 3000 et 5000 internés divisés en 3 sections séparées par des barbelés : les "droits communs" au camp A, les politiques au camp B et les autres au camp C. Dans chaque baraque il y avait une moyenne de 150 prisonniers. Arthur KOESTLER écrira du Vernet que "le niveau de vie y était digne de l'âge de pierre et qu'il atteignait le degré zéro de l'infamie."

- RIEUCROS près de Mende (Lozère) créé le 18 février et qui est l'équivalent du Vernet mais pour les femmes.

-FORT COLLIOURE : un ancien fort templier datant du XIII<sup>e</sup> siècle où les détenus étaient continuellement battus et enfermés dans des cachots souterrains. Nombreux seront les réfugiés qui y seront torturés sur les ordres de son commandant le capitaine ROLLET qui haïssait les Espagnols et sera finalement muté suite au rapport d'une commission d'enquête. En décembre 1939 enfin, tous les internés du fort seront transférés au camp du Vernet.



|||||

(1) La 26<sup>e</sup> Division (ancienne Colonne DURRUTI) s'était repliée en suivant le cours du Rio Segre et avait proposé d'y organiser une résistance à outrance en profitant du terrain et en fortifiant les hauteurs des gorges du Segre et de la Sierra de Cadi. Ce plan appelé "République de Cadi" ne recevra pas l'aval ni de l'Etat-major ni des responsables des Comités confédéraux. Et c'est après avoir soutenu des combats d'arrière-garde et de protection de l'exode que le 10 février la 26<sup>e</sup> Division sera l'une des dernières à quitter le sol espagnol par les quatre passages de Bourg-Madame, La Tour de Carol, Osseja et le pont international de Livia où une section de soldats français lui rendra spontanément les honneurs.

"Dans ces camps pénitenciers réservés aux incorrigibles, à ceux connus pour leurs idées ou actions politiques, ceux qui se plaignent, ceux que l'on dénonce... les traitements sont souvent criminels :  
La nourriture est plus mauvaise que partout ailleurs, il y règne une discipline de fer et les punitions sont le plus souvent corporelles.

Le comportement des autorités et les conditions y sont les mêmes qu'il s'agisse d'internés femmes, hommes ou même adolescents comme à FORT COLLIOURE.

Parallèlement aux camps créés en métropole, d'autres sont organisés en Afrique du nord en particulier :

- BOGHARI, BOGHAR (Département algérien de MEDEA)
  - BIZERTE en Tunisie,
- où les conditions plus dures que celles des camps français provoqueront de nombreux décès." (1)



Dessin de Francesc Miró.

(in R.Grando, J.Queralt, X.Febres : "Vous avez la mémoire courte".)

|||||  
(1) Marie - Claude BOJ : "Les camps de concentration français en 1939". Mémoire de maîtrise de l'Université de Paris VII, octobre 1979, 232 p.



"S.I.A." ORGANE DE LA SOLIDARITÉ INTERNATIONALE ANTI-FASCISTE  
Paraît tous les jeudis  
PRIX : 75 CENTIMES

26, rue de Crussol - Paris-XI<sup>e</sup> L'ABONNEMENT :  
Téléphone : ROQUETTE : 73-96 25 fr. une année.  
Chèque Postal : Fauquier : 596-03 13 fr. six mois.

# DANS LES CAMPS DE LA MORT

## OÙ LA FRANCE OFFICIELLE se montre l'auxiliaire de Franco

**N**OUS n'aimons pas jouer l'aveugle. Nous ne sommes pas des prophètes de malheur. Nous préférons nous tromper. Nous souhai- rions que fussent écartées les craintes que nous formulons précédemment. Il semble bien, hélas ! que nos prévisions soient au-dessous de la réalité. Nous ne pouvions imaginer, toutefois, que pareille inhumanité, que semblable impéritie présidaient à l'activité du gouvernement français, à la frontière et un peu partout sur le territoire de la France républicaine.

C'est un scandale sans nom et c'est une honte. Une honte et un scandale qui doivent cesser immédiatement. Parce qu'ils se payent déjà d'innombrables souffrances, de trop nombreuses morts — centaines — dans un nombre croissant de jours en jour avec une précision mathématique. Car nous en sommes là. Le

travaux point les initiatives privées, collectives et individuelles. Libre au gouvernement de se faire discerner des satisfecit par ses bureaucrates et ses fonctionnaires. Ce n'est point de cir- culaires et de statistiques — qui au reste ne trompent personne — qu'il faut avoir besoin des réfugiés espagnols qui se sont confiés à la France. C'est de vêtements, d'abris, de nourriture. Et les ma- lades et les blessés, mieux que de belles paroles, attendent, pour apaiser leur fièvre, des soins, des médicaments et du feu.

**ILS N'ONT RIEN DE TOUT CELA. ILS SONT DEMUNIS DE TOUT. ET ILS SOUFFRENT. ET ILS CREVENT. COMME DES CHIENS... DES CHIENS SANS VIE.**

Feu de l'Administration, de la forme ! Que Brid'oisson s'ef- face et disparaisse...

Au lieu de gémir sur l'énormité de la tâche qui leur est dévolue, et de laquelle ils ne se dé- partent jamais, que ne simplifient-ils la besogne, que ne faci- litent-ils ou ne suppriment-ils les formalités imbéciles ?

On ne leur demande rien d'autre que de la raison et de l'intelligence ! Les camps regorgent de mon- tagnols républicains réfugiés en France de la poudre et des bal- les ? Et qu'il s'agit, maintenant, de tout autre chose.

Par exemple, de faire parve- nir sur place dans les délais les plus brefs, tout le matériel indis- pensable propre à assurer aux réfugiés une existence se rap- prochant le plus possible de la normale. Qu'attend-on pour ex- pédier les cuisines rouiantes de l'intendance militaire qui prépa- rent soupes et boissons chaub- des ? Est-il impossible d'es- pérer à bas : quelques trains pose de 2.000 francs. Pourquoi nos amis espagnols n'auront pas

par des manifestations specta- culaires, à des fins politiques ? Quant à nous, nous n'avons point de ces procédés-là. Nous ne jouons ni des enfants ni des réfugiés. Nous consacrons nos efforts à adoucir leur misérable condition présente. Rien de plus, mais rien que cela.

Nous n'oublions pas que dans les camps, dépourvus du strict nécessaire, manquent les vêtements chauds, le linge, les chaussures, les vires, et surtout le matériel pharmaceutique.

Pour empêcher de mourir d'innombrables malheureux, pour sauver tous ceux qui peu- vent être sauvés, pour barrer la route aux maladies futures, nous vous demandons, camarades, encore et toujours, d'exer- cer sans relâche votre solidarité, d'acquiescer les efforts en trou- pant partout autour de vous tout ce qui peut être utile à nos

C A M P D' A R G E L E S  
oooooooooooooooooooooooooooo

" Argelès-sur-mer, plage de 500 mètres de largeur comprise entre l'eau et les vignes. Des lignes de fil de fer barbelés nous séparent des ceps et de la roselière. La 'canicule' de février sous le ciel étoilé et les bourrasques glacées du Canigou enneigé. Ni une toiture, ni une triste cloison, pas même un arbre pour aussi sec qu'il fût. Une France hors de France."

(Juan FERRER "De l'Anoia al Sena sense pressa".-Ed. des Gondoles, 1966)

" L'épouvantable cohue, l'effroyable misère, la poussière qui monte à deux mètres de haut, les gens qui s'acroupissent pour faire leurs besoins dans une tranchée qu'ils ont creusé de leurs mains, le sol nu sur lequel ils couchent... Rien d'autre que les pins, la plage, pas un seul baraquement, mais déjà les fils de fer barbelés dont on les ceinture, une flicaille abjecte qui les surveille et les brutalise, déjà le régime des camps de concentration."

(Maurice JACQUIER : "Simple militant".-Ed. Les Lettres Nouvelles/Denoël, 1974).

" L'humidité marine les ronge, le vent, ce vent terrible du Roussillon -pire que le Mistral, et qui a commencé à souffler la veille du jour où j'écris - les transit; à la première pluie, ils seront glacés.

...Il n'y a bien entendu en ce camp de 100 000 hommes aucune latrine, même aucune feuillée. Ce sont 100 000 hommes qui doivent nécessairement se soulager sur le sol, en plein camp. Or, à deux mètres à peine au dessous du sol est une nappe d'eau...d'où provient l'eau qui les alimente. Aux premiers cas de dysenterie ou de fièvre typhoïde, ce sera une épidémie monstrueuse",

(Robert LOUZON in "SIA" n°14, 16 février 1939)

" A Argelès, le matériau de base est le jonc, la seule plante qui pousse en ces terrains marécageux; on fait des clayonnages de joncs qu'on a recouverts qui d'une couverture, qui d'une vieille toile de tente, qui de mottes de sable là où celui-ci était suffisamment aggloméré; les plus chancards sont ceux qui ont pu s'approprier une ou deux tôles ondulées avec quelques piquets en bois."

(Robert LOUZON in "SIA" n°15 , 23 février 1939)

" C'est ici le bout de la nuit. C'est ici le retour à la civilisation des cavernes. C'est ici la honte, le cauchemar. Sur la plage ils sont plus de soixante mille derrière des fils de fer barbelés, comme des coupables ou des bêtes dangereuses.

...Ici des hommes pourrissent dans l'immondice. On en a vu se nourrir de racines, on en a vu un qui trompait sa faim en suçant un os tout délavé. Un quart de miche de pain par jour, quelquefois ici et là, une poignée de riz, c'est tout. Quelquefois aussi la bastonnade."

(Madeleine JACOB in "MESSIDOR" n°49, 17 février 1939)

Camp d'Argelès : témoignage du Docteur PUJOL (1)

=====  
=====

"...Ces premiers jours au camp, il y avait pour les femmes un motif permanent d'angoisse. Obligées de vivre dans une promiscuité monstrueuse, entassées par milliers dans un espace relativement réduit, sans un arbre, une pierre, un mur derrière lequel s'abriter...elles se voyaient contraintes d'effectuer leurs fonctions physiologiques à la vue de tous...Les défécations qui se comptaient par milliers devaient se faire là-même où on mangeait, là où on dormait...

Le troisième jour arriva une fourgonnette militaire pleine de pains. Ils déchargèrent le pain à même le sol et un gendarme, assis sur une chaise, le jetait à la volée à la multitude affamée qui se battait pour attraper un morceau. Les plus forts et les plus agiles mangeaient; les vieux, les faibles et les malades restaient sans même ce pauvre aliment...Ceci dura une dizaine de jours. On ne peut compter le nombre de victimes qu'il y eut parmi les réfugiés. Nombreux étaient ceux qui n'avaient rien mangé depuis des jours, la retraite avait commencé le 25 janvier...Le froid, la faim, la pluie qui ne cessait pas de tomber éliminaient les moins résistants.

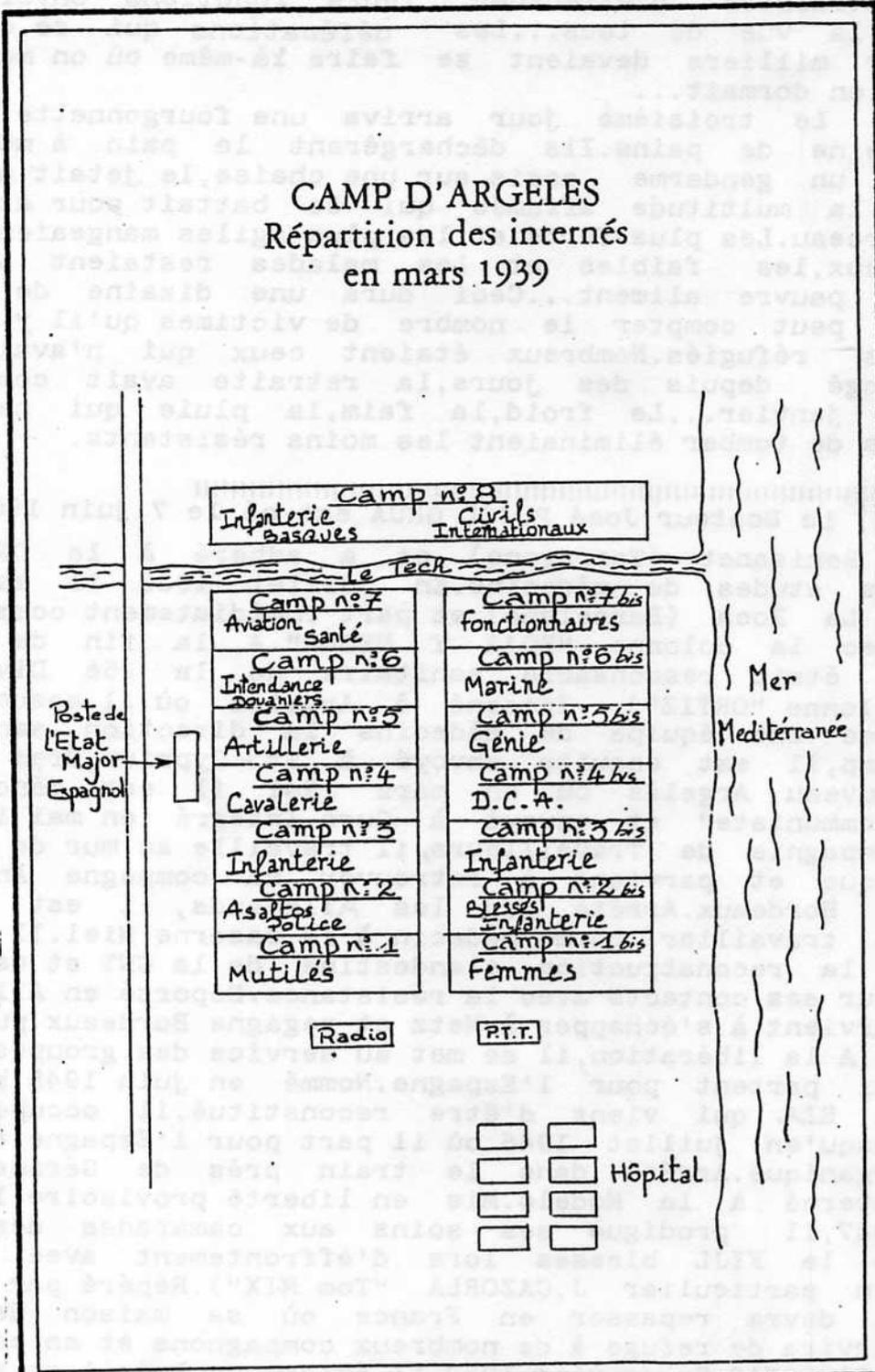
|||||

(1) Le Docteur José PUJOL GRUA est né le 7 juin 1903

à Benisanet (Tarragone) et a adhéré à la CNT pendant ses études de médecine. En juillet 1936 il est médecin à La Roca (Barcelone) et part immédiatement comme docteur avec la colonne "ROJA Y NEGRA". A la fin de la guerre il était responsable sanitaire de la 25<sup>e</sup> Division (ex-Colonne "ORTIZ"). Interné à Argelès où il assume avec une équipe de médecins la direction sanitaire du camp, il est ensuite envoyé à St-Cyprien, Bram puis de nouveau Argelès où en mars 1941 il est dénoncé comme "communiste" et envoyé à Gurs. Intégré en mai 1942 à une Compagnie de Travailleurs, il travaille au mur de l'Atlantique et parvient à retrouver sa compagne Anita ERRO à Bordeaux. Arrêté par les Allemands, il est contraint de travailler comme médecin à la caserne Niel. Il participe à la reconstruction clandestine de la CNT et est dénoncé pour ses contacts avec la résistance. Déporté en Allemagne, il parvient à s'échapper à Metz et regagne Bordeaux puis Toulouse. A la libération, il se met au service des groupes d'action qui partent pour l'Espagne. Nommé en juin 1945 secrétaire de SLA, qui vient d'être reconstitué, il occupe le poste jusqu'en juillet 1946 où il part pour l'Espagne en mission organique. Arrêté dans le train près de Gérone il est interné à la Modelo. Mis en liberté provisoire le 12 juin 1947, il prodigue ses soins aux camarades des groupes de la FIJL blessés lors d'affrontement avec la police (en particulier J. CAZORLA "Tom MIX"). Repéré par la police il devra repasser en France où sa maison de Toulouse servira de refuge à de nombreux compagnons et en particulier à FACERIAS. En janvier 1952 il émigre au Brésil et s'installe à Porto Alegre où avant de pouvoir exercer il devra à plus de 50 ans repasser ses examens de médecine. Il meurt au Brésil le 1<sup>er</sup> septembre 1966.

## CAMP D'ARGELES

### Répartition des internés en mars 1939



(in René GRANDO, Jacques QUERALT, Xavier FEBRES "Vous avez la mémoire courte". -Ed. du Chiendent, 1981)

A partir du dixième jour des aliments crus furent distribués aux réfugiés qui devaient les faire cuire en récupérant le bois amené par le ressac de la mer.

Pour faciliter la distribution de nourriture et le contrôle des réfugiés, le camp fut divisé en deux secteurs: le camp civil et le camp militaire. Dans le camp civil subdivisé en centurions, le chef de centurie était chargé de récupérer auprès du chef du camp la nourriture froide puis de la distribuer aux cent personnes correspondant à sa centurie. Le camp militaire fut subdivisé en six camps, répartis par armes. Dans chacun la distribution s'y faisait selon la hiérarchie militaire: bataillons, compagnies, etc...

...Une fois le problème de la nourriture plus ou moins résolu, il en restait un autre fondamental: l'eau. Comment donner à boire à une telle multitude d'hommes et de femmes?

Ils tentèrent de résoudre ce problème en installant des pompes qui puisèrent l'eau de mer filtrée par le sable. Cette eau loin d'être potable, tous les réfugiés durent la boire. Comme il fallait s'y attendre... ceci entraîna une épidémie de dysenterie qui a coûté la vie à de nombreux enfants et aussi à des adultes. Il n'est pas possible de donner le chiffre des morts. Il n'y avait aucun contrôle. Bien des fois on les enterrait en connaissant à peine leurs noms.

Puis on organisa les infirmeries. Il y en eut une par camp. Les premières baraques construites furent celles des infirmeries... Quand fut mis en service ce que nous appellions l'Hôpital central - une grande baraque faite avec des bâches - le premier travail a consisté à évacuer les grands blessés qui, pendant 20 à 25 jours, s'étaient gangrenés sur la plage. Ceux qui n'étaient pas morts furent dirigés vers le bateau "SINAI" (1) ancré à Port-Vendres et vers l'hôpital militaire de Perpignan. La majeure partie de ces garçons, à leur arrivée dans ces centres furent amputés de leurs membres infectés par la gangrène faute de soins.

La saleté, l'impossibilité de se changer provoquèrent une autre des plaies qui s'abattit sur les camps: la gale... La non évacuation des malades - les services de santé français estimant que ce n'était pas une maladie nécessitant une évacuation - la gale s'étendit énormément.

Un autre grand danger fit son apparition dans le camp: le pou vecteur du typhus exantématique... Il n'a jamais existé ni à Argelès, ni au Barcarès, ni à St Cyprien, ni à Agde, ni au Vernet de chambres d'épouillage. Ce sont les réfugiés eux-mêmes, s'aidant les uns les autres, qui les tuèrent et ébouillantèrent leurs vêtements avec des moyens de fortune. Si bien qu'en juin il n'y avait plus un seul pou à Argelès.

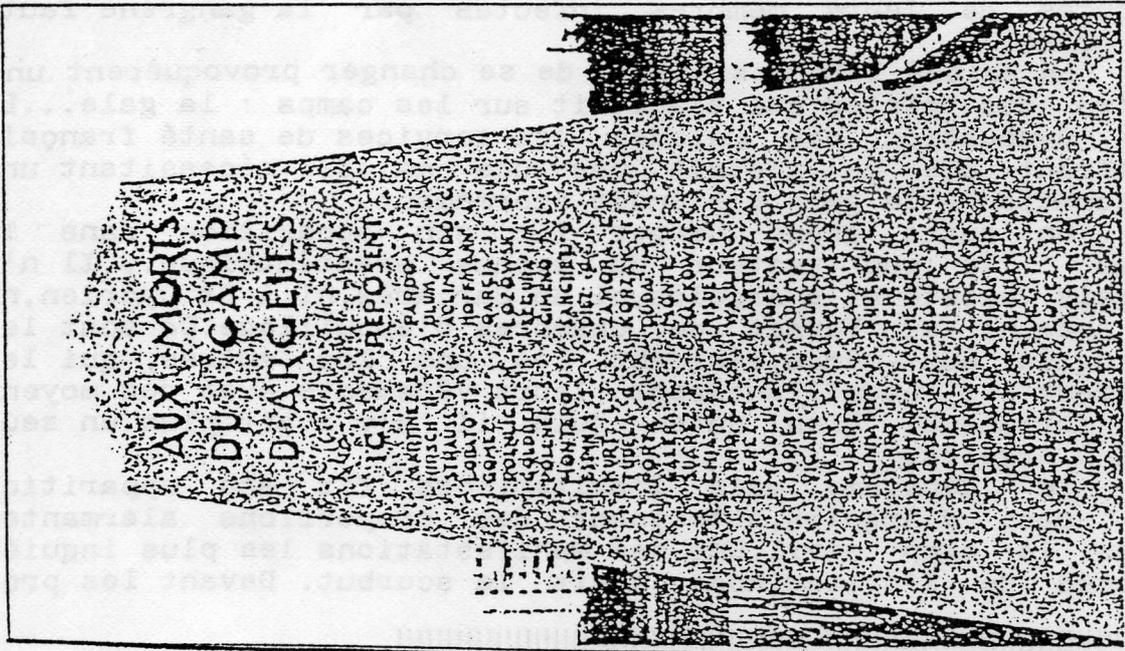
Le deuxième mois l'avitaminose fit son apparition au camp d'Argelès, atteignant des proportions alarmantes dans le camp civil. Une des manifestations les plus inquiétantes de l'avitaminose était le scorbut. Devant les pro-

|||||

(1) Il s'agit sans doute en fait du bateau hôpital "ASNI" que le témoin confond avec le "SINAI" un bateau affrété pour les départs vers le Mexique. (NdT)



Le Docteur PUJOL (Document de A. TELLEZ)



portions prises par cette maladie, et afin d'éviter des conséquences funestes, la délégation sanitaire du camp fit un rapport aux autorités sanitaires françaises... afin qu'elles interviennent auprès des autorités du camp pour que des aliments frais soient distribués.

...En mai, les plus âgés des réfugiés furent regroupés et envoyés au camp de BRAM... puis ce fut le tour des aviateurs et des Basques qui prirent le chemin de GURS récemment organisé.

...Dans chaque camp existait un petit endroit réservé aux 'punitions'. C'était un quadrilatère entouré de barbelés où sous n'importe quel motif étaient enfermés ceux qui protestaient ou étaient accusés d'un acte de désobéissance, ou encore étaient simplement victimes des caprices de nos gardiens... Le régime auquel était soumis ces 'délinquants' était celui du pain sec ou de la morue et de l'eau.

...En 1940 le camp avait été divisé en deux grandes parties : les hommes et les femmes séparés par des barbelés et des gardes rigoureux. Le dimanche les hommes devaient faire une demande par écrit au chef de camp pour avoir l'autorisation d'aller voir leurs épouses et enfants. Au début l'homme donna quelques permissions, mais comme les demandes augmentaient et qu'elles représentaient un travail supplémentaire pour les fonctionnaires français, il fit afficher sur les baraques un avis historique que j'ai eu la curiosité de recopier et qui disait textuellement ceci :

'La seule façon de se réunir avec sa famille est de retourner en Espagne. Que celui qui veut voir sa femme se fasse inscrire pour aller en Espagne. En conséquence toutes les permissions sont suspendues.'

...Il y eut des cas d'enfants morts ou transférés à l'hôpital de Perpignan sans pouvoir voir leurs parents. Toutes les supplications, toutes les protestations se heurtèrent à l'insensibilité, à la froideur de marbre des fonctionnaires, véritables automates déshumanisés." (1)



(1) in F. Montseny, op. cit, p. 26-38.



Non, pas exactement. Cette prouesse que Raul renouvellera deux ans plus tard d'Argelès à Barcarès pour retrouver cette fois ARCOS (1) démontre combien Raul comme Diego avaient soif d'amitié et de camaraderie affinitaire(...) Ils voulaient être ensemble pour partager toutes les vicissitudes que l'exil pouvait nous offrir. "C'est dans cet état d'esprit qu'est arrivé notre compagnon -écrivra ROA- il s'était enfui de ce camp (St Cyprien) pour surgir à l'improviste à celui d'Argelès-sur-mer où se trouvaient ses camarades, son groupe, ceux qui comprenaient le mieux son caractère franc et prudent".(2)



Août 1939, camp du Barcarès : de g. à d., D.CAMACHO, J.ALFONSO, F.ARCOS, S.SARRAU, P.RAFLES, T.AGUSTI (debouts), P.CASAJUANA, A.ROA, L.SARRAU, Raul CARBALLEIRA (assis), P.TORRALBA et Germinal GRACIA (allongés).  
 (in V.GARCIA, Raul Carballeira, op.cit.)

|||||

(1) Federico ARCOS, né à Barcelone le 18 juillet 1920 militait aux Jeunesses libertaires du quartier de Clot. Rentré en Espagne au début des années 1940, il participera à la lutte clandestine au sein de la FIJL et du syndicat du métal de la CNT clandestine. Emigré ultérieurement au Canada, il y poursuit une collaboration régulière avec la presse libertaire.

(2) "En souvenir de Raul Carballeira", article de GERMEN in "CNT" du 31 juillet 1948.

Je me souviens de ce matin de printemps -- "c'était tout sauf le printemps" dira FERRER-- lorsqu'ils firent irruption sous notre grande tente. Je crois que l'émotion que nous avons tous extériorisé fût alors une récompense suffisante à l'héroïsme de nos amis. Nous n'arrêtons pas de les questionner, de les embrasser, de les tirer par la manche, de leur ébouriffer les cheveux. Ils étaient arrivés de nuit avec comme objectif la plage sachant qu'ils y trouveraient à un moment un barrage de fils de fer barbelés et que de l'autre côté il y avait leur but. Après avoir franchi discrètement les barbelés ils s'étaient intégrés à la masse confuse de la population du camp estimée à 100 000 personnes. Ils prirent le temps de se laver et attendirent la levée du jour, moment où ils demandèrent aux plus matinaux où se trouvait le camp civil, et où était le groupe qui répondait plus ou moins à notre description.

Je crois sincèrement que le camp de concentration fût une université pour Raul, comme pour beaucoup qui avaient soif d'apprendre. Raul, quand il voyait un livre -véritable merle blanc dans ces lieux- devenait même grossier dans son ardent désir à l'obtenir. Il dévorait tout et assimilait tout (...) Un autre livre qui lui tomba sous la main fut "La Conquête du pain" qu'il connaissait déjà, mais qu'il dévora de nouveau. Ce livre fut la cause d'un regrettable incident. ALFONSO, qui faisait partie de notre groupe et qui était bon comme le soleil des Andes et avait le corps couvert de cicatrices dues à la mitraille fasciste, fût surpris avec le livre sous le bras lors d'une des incursions effectuées périodiquement par les gendarmes. Le nom de KROPOTKINE ne leur était probablement pas inconnu puisqu'ils emmenèrent ALFONSO au "quadrilatère" (1) malgré les efforts de Raul pour les en empêcher. Quand nous avons revu ALFONSO de nouveau, c'était en Espagne. Personne ne pouvait résister à la solitude en exil. Le pauvre était passé par le "quadrilatère", Collioure et après avoir changé plusieurs fois de camps il n'avait pas tenu le coup avec ses blessures et la solitude et était rentré en Espagne.

(...) A deux pas du camp civil il y avait le camp des Internationaux où se trouvait Cosme PAULES (2) qui attendait la possibilité de rentrer à Cuba, son pays natal, et une bonne

|||||  
(1) Le "quadrilatère" était un petit espace à ciel ouvert, entouré de barbelés qui servait de lieu de punition.

(2) Cosme PAULES est né à Cuba en 1917 de parents espagnols qui en 1920 rentreront en Espagne, et s'installeront près de Huesca. Militant depuis 1933, Cosme combattrait au début de la guerre sur le front de Madrid où il sera blessé et transféré à Barcelone. C'est là qu'en mai 1937 il sera arrêté par les communistes, séquestré et torturé dans une prison clandestine. A l'été 1939, il parviendra à s'embarquer pour l'Amérique latine où, après diverses pérégrinations, il s'installera au Chili en 1947. Il y jouera un rôle important aussi bien dans le mouvement espagnol exilé que dans le mouvement chilien. Il est l'auteur de plusieurs brochures et a été un collaborateur assidu de toute la presse de l'exil.

quantité de copains argentins dont RADOWITZKY(1) en personne. Par contre, jamais Raul n'avait pensé à nous quitter pour s'intégrer aux "Internationaux" qui attendaient leur prochain rapatriement dans leurs pays. Le 'Alea jacta est' de Raul était décidé. Son destin il l'avait rivé à celui de l'Espagne et des anarchistes espagnols (2). La menace de guerre qu'Hitler faisait planer sur l'Europe ne pouvait décourager notre ami qui, je le répète, n'a à aucun moment pensé à tirer profit de sa nationalité latino-américaine pour abandonner l'Europe en flammes."(3)

Victor GARCIA

|||||  
(1) Simon RADOWITZKY est né à Ekaterinoslav (Ukraine) vers 1890. Il participe à la révolution de 1905 où il est blessé et emprisonné, mais son jeune âge lui permet d'échapper à la déportation en Sibérie. Il parvient avec de faux papiers à s'évader de la prison de Varsovie, puis à gagner Riga où il s'embarque pour l'Argentine et s'intègre au mouvement anarchiste à Buenos Aires. En novembre 1909 il abat le colonel FALCON responsable d'une féroce répression anti-ouvrière. Condamné à la prison à perpétuité, il est interné au pénitencier d'Ushuaia en Terre de feu. Evadé une première fois, il sera arrêté dans les Andes par la police chilienne et exhibé comme une bête sur un bateau de guerre à Santiago avant d'être renvoyé au pénitencier où il restera près de trente mois au cachot. Il réussira alors une nouvelle évasion et gagnera l'Espagne où il combattra pendant toute la durée de la guerre civile. Il obtiendra à l'été 1939 un visa pour le Mexique où il est mort le 1er mars 1956.

(2) Raul CARBALLEIRA LACUNZA était né à Suarez (Argentine) le 28 février 1917. Dès le début du conflit espagnol il s'embarque à Montevideo et gagne Barcelone. Milicien sur le front d'Aragon il est ensuite chargé par la FIJL de la propagande à l'arrière. Pendant l'occupation nazie il participera à la réorganisation du mouvement espagnol et surtout des jeunesses libertaires. Membre du premier Comité National de la FIJL en France, il combattra vigoureusement les positions collaborationnistes et dès avril 1946 il passera en Espagne pour renforcer le Comité régional catalan de la FIJL. Infatigable animateur de la FIJL clandestine et de son organe "RUTA", il sera assassiné par la police le 26 juin 1948 à Barcelone sur la Rambla de Canaletas.

(3) in Victor GARCIA "Raul Carballeira, contribución a una biografía", Ed. Solidaridad Obrera, Paris, 1961 p.19 et suivantes. Sur les activités de Germinal GRACIA dit "Victor GARCIA" (né à Barcelone le 24 août 1919) pendant l'occupation nazie et la clandestinité en Espagne, on se reportera à son témoignage paru dans le "Bulletin du CIRA n°23-25, 1er semestre 1985", p.143-144.

Germinal GRACIA qui est un infatigable collaborateur de la presse libertaire du monde entier est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont le dernier paru s'intitule : "Antología del anarcosindicalismo", Ed. Ruta/BASE, Caracas/Montady, 1988, 552 p.

Camp de Saint Cyprien : témoignage de J.PLAZAS (1)

+++++

" Nous sommes entrés en France le 7 février par le poste - frontière du Perthus.Immédiatement nous avons été contrôlés et séparés en groupes de 200 approximativement.

...Nous avons passé la nuit dormant sur des genêts et des prunelliers.Epuisés comme nous l'étions,il nous semblait dormir sur des matelas de plumes.Le lendemain matin -il devait être cinq heures- les Sénégalais au son de la trompette et avec l'aide de forces de gendarmerie arrivées dans la nuit,nous réveillèrent et nous alignèrent le long de la route pour nous inspecter.Des centaines d'entre nous avaient profité de la nuit pour s'échapper.Irrités,les gendarmes et les Sénégalais nous traitèrent sans pitié et nous firent marcher à pas rapide.A 10 heures du matin le 8 février nous entrions au camp de St Cyprien.

...Une fois dans le camp on nous sépara.D'un côté les civils dans le quartier n°13,subdivisé à son tour en petits districts entourés de barbelés intérieurs.De l'autre les carabiniers et les militaires...Nous n'avions d'autre chambre que la plage et d'autre chauffage que la lune...Pour ne pas mourir de froid...après avoir trompé la vigilance des Sénégalais,Maures et gendarmes et avoir sauté par dessus les barbelés nous sommes parvenus à démonter les autos et camions de l'armée républicaine amassés en un cimetière de voitures près du camp :en trois jours nous avons des 'bar.aques' construites avec de vieilles carrosseries dans' lesquelles nous vivions en communauté.

Ces 'baraques' étaient basses de plafond et nous devions y entrer à quatre pattes.Mais là nous nous défendions du froid...Plus tard les Français commencèrent à former des équipes de volontaires pour construire des

baraquements,donnant à ces volontaires une ration supplémentaire.En quelques semaines le camp se transforma en une petite ville." (2)

|||||

(1) J.PLAZAS était originaire de Lorca et militait au syndicat CNT des tramways de Barcelone.Après un séjour à St Cyprien,il sera enrôlé dans la 137è Compagnie de travailleurs à la poudrerie de Toulouse.Après l'armistice et diverses péripéties,Plazas arrivera chez un riche propriétaire de Lupiac (Gers).Astreint à des journées de 16 heures de travail et à demi mort de faim,le 13 décembre 1942 il refusera de travailler et jettera un pichet à lait à la tête du propriétaire.Arrêté par les gendarmes,il sera immédiatement interné au fort de CATUS (Lot).Envoyé faire des travaux de forestage,il sera engagé par un fermier de la Madeleine près de Cahors.En août 1944 il sera convoqué par la Gestapo pour être envoyé en Allemagne.C'est son patron qui appartient à la résistance ,qui le fera évader du siège de la police de Cahors avec la complicité d'un gendarme.Il se cachera alors dans la ferme de son patron jusqu'à la libération de Cahors par le maquis en septembre 1944.Il continuera par la suite de militer à la CNT jusqu'à sa mort le 26 août 1983 à Hyères.

(2) in F.Montseny,op.cit, p.46-52.

Témoignage de Pedro FLORES (1) le 30 mai 1988

+++++

" C'est le 7 février 1939 que nous sommes arrivés à la plage de St Cyprien où étaient rassemblés les vaincus. C'était alors une plage de sable entourée par des troupes coloniales françaises (arabes et sénégalaises) qui en fixaient les limites, tandis que les gardes mobiles se chargeaient de la surveillance intérieure. C'était un véritable chaos où celui qui par malheur n'était pas intégré à un groupe et à qui manquait la capacité pour affronter la situation, n'avait plus qu'à mourir de faim, dévoré par la vermine.

Le camp fût monté avec les moyens du bord que les uns

|||||

(1) Pedro FLORES MARTINEZ est né en 1915 à El Malagueno (Argentine). Lorsqu'il a 7 ans ses parents émigrent en Espagne à Manresa. C'est là qu'il commence à travailler à l'âge de 10 ans comme aiguillier dans le textile. En 1931 il adhère à la CNT et travaille à l'usine Pirelli. Il participe en février 1934 à la fondation de la FIJL locale dont il sera le délégué au premier plenum comarcal du haut Llobregat qui aura lieu clandestinement dans les bois de Las Marcetas. En mai de la même année il est nommé secrétaire de la comarcale. Pendant la guerre il combat sur les fronts du centre dans les rangs de la colonne "TIERRA Y LIBERTAD". Après la militarisation de la colonne devenue 153<sup>e</sup> Brigade Mixte, il part pour le front d'Aragon jusqu'en 1938 où il démissionne de ses responsabilités de commissaire de compagnie pour protester contre les agissements des communistes.

Après la libération de la France et après de brefs séjours à Marseille et Toulouse il part travailler aux mines de Puymorens à 2200 mètres près de la frontière d'Andorre. Il y sert d'agent de liaison entre l'Espagne et l'exil. L'isolement de la mine lui permet d'héberger de nombreux compagnons en route ou de retour d'Espagne. Il en profite également pour constituer des dépôts d'explosifs récupérés sur les chantiers miniers.

En 1949 il s'installe près de Lyon où il restera jusqu'à son retour en Espagne en 1976. Tour à tour paysan, docker, mineur, maçon... il ne cesse de travailler jusqu'en 1973 où un accident cardiaque lui interdit tous gros efforts.

Délégué à la plupart des congrès et plenums de l'exil, il a exercé de nombreuses responsabilités au sein du mouvement libertaire: secrétaire de la FL d'Hospitalet, de la FL de Lyon, secrétaire de propagande de la Régionale Rhône-Loire, secrétaire de la junte de l'Ateneo "Cervantes" de Lyon... Il a également collaboré à l'ensemble de la presse exilée et à l'édition espagnole de l'Encyclopédie Anarchiste.

Retourné en Espagne où il est responsable de l'Amicale des anciens miliciens des colonnes confédérales du Haut Llobregat et Cardoner, il vit à Aguilas dans le pays Valencien et continue de collaborer régulièrement à la presse libertaire.

Il est en outre l'auteur de la monographie consacrée à Ramon VILA CAPDEVILA ("RUTA", Caracas, n°40, marzo 1980) et d'une histoire sociale du Llobregat intitulée "Las Luchas sociales en el alto Llobregat y Cardoner" (Barcelone: Ed. de l'auteur, 1981, 382 p.)

Saint Cyprien - été 1939

(Pedro FLORES -\*. et ses camarades )



Ci-dessous, les FLORES père et fils  
(Pedro FLORES est à droite)



et les autres nous étions arrivés à nous procurer : couvertures, bâches, tentes et tout ce qui était susceptible d'offrir un refuge précaire qui nous protégerait un peu du mistral incessant et désagréable.

Avec ces matériaux et des roseaux que nous allions ramassés en trompant la surveillance des Sénégalais, nous construisions des refuges de fortune; mais il y en avait des milliers qui, pour dormir, se creusaient un trou sur la plage, se couvraient d'une couverture et qui au matin disparaissaient sous le sable amené par le vent... De nourriture il n'en fut pas distribué avant plusieurs jours après qu'on ait donné à chaque unité militaire un peu de charbon et un chaudron. Résultat, les jours de mistral - et il soufflait pratiquement tous les jours - il y avait tellement de sable dans les lentilles que c'était vraiment désagréable de mastiquer.

Notre brigade, la 153<sup>e</sup>, ancienne colonne 'TIERRA Y LIBERTAD' était composée de compagnons de la comarcale du haut Llobregat et Cardoner. Antimilitaristes, nous avons rapidement envoyé au diable les communistes qui voulaient prendre la direction du camp et organisèrent plusieurs défilés militaires auxquels ni nous, ni les autres unités confédérales présentes dans le camp ne participèrent, si bien que les aspirations des bolchéviques finirent en eau de boudin et que les défilés après un ou deux essais infructueux cessèrent."

Après avoir décrit la promiscuité du camp, les épidémies de colites dues à la pollution de l'eau et à la mauvaise alimentation, l'absence presque totale de soins médicaux, Pedro FLORES poursuit son témoignage en dénonçant les abus d'autorité de la garde mobile où il y avait :

"de véritables brutes qui se réjouissaient de cette situation, quand ils ne maltrahaient pas les réfugiés. Beaucoup étaient arrêtés sans raison, par un simple caprice et condamnés à plusieurs jours au pain et à la morue dans un enclos de fils de fer barbelés qui servait de prison (1). D'autres et pour le prétexte le plus futile étaient envoyés au Fort de Collioure qui avait été pour l'occasion habilité en camp disciplinaire."

FLORES signale également la cocasserie de certaines anecdotes comme ces réfugiés qui pour avoir un peu d'argent étaient parvenus à vendre à des tirailleurs sénégalais des paires de chaussures, mais toutes du même pied. La misère était telle que :

"Tout objet qui pouvait avoir de la valeur, montres, stylos, alliances, pistolets - que les mobiles achetaient pour une vingtaine de francs - était vendu à des prix dérisoires aux civils français qui venaient au camp dans ce but, comme aux commerçants qui y venaient vendre de l'alimentation.

En août, nous fûmes transférés au camp du Barcarés

|||||

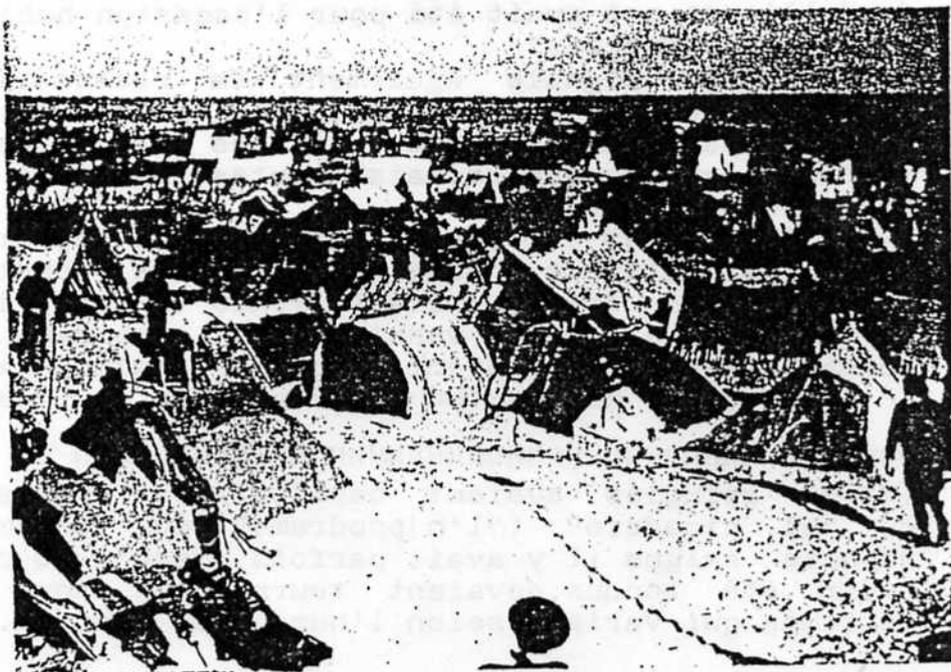
(1) Les réfugiés avaient baptisé ces enclos "el hipodromo" ou "el picadero" ("l'hippodrome" ou "le manège"). Dans ces espaces exigus il y avait parfois jusqu'à 20 détenus qui, après avoir été tondus, devaient tourner en rond pendant un laps de temps qui variait selon l'humeur du gardien.

où curieusement nous apprîmes que le fondateur du village n'était autre qu'Amilcar Barca, le fondateur de Barcelone.

Contrairement à Argelès et St Cyprien, le camp du Barcarès était organisé dès le départ avec une avenue centrale, une chaussée de sable et un trottoir pavé. Nous signalons ce détail parce que les Espagnols ne pouvaient circuler que sur la chaussée, les trottoirs étant réservés aux gardes mobiles. Comme à l'intérieur du camp il y avait peu de mobiles, il est clair qu'on ne respectait pas ces dispositions; ce qui n'empêchait pas que lorsqu'on se trouvait nez-à-nez avec un garde, il fallait dégager rapidement et souvent sous les coups et les gifles."



Camp du Barcarès



## Témoignage de Juan MARTINEZ VITA

" A la mi-janvier l'exode de petits groupes de civils, qui avaient déjà du fuir lors de l'offensive fasciste sur le front d'Aragon, avait commencé. Il y avait des réfugiés dans toutes les villes et villages. La fin était imminente et ceux qui avaient déjà tout perdu, furent les premiers à tenter de passer en France : quelques-uns y arrivèrent, mais dans les derniers jours du mois de janvier et devant l'affluence de la foule qui s'y pressait, l'ordre fut donné de fermer la frontière. Le 5 février, suite à une forte pression internationale et après des négociations avec des représentants de la République espagnole, les autorités françaises acceptèrent de réouvrir la frontière, puis la refermèrent à nouveau jusqu'au 9 février. Nous étions des milliers à attendre.

Le 9 février je faisais partie des milliers de soldats républicains qui passèrent la frontière au Boulou.

Dès notre passage nous fûmes fouillés, désarmés et bien souvent aussi on nous prit nos affaires personnelles. Immédiatement, entourés par des soldats sénégalais en armes, des gardes mobiles et des spahis à cheval, on nous jeta sur la route comme du bétail, comme un énorme troupeau d'hommes qui n'avait droit à aucune explication, à aucune considération.

"ALLEZ! ALLEZ!" étaient les seuls mots aimables auxquels nous avions droit. Pendant de longues heures nous avons marché sans arrêt, et lorsque, harassés nous avons voulu nous arrêter pour souffler un peu, les gardes mobiles aussitôt entreprirent avec leur "gentil" ALLEZ! de nous faire reprendre la route ; pas de pitié pour les vaincus!

Nous sommes arrivés à Saint-Cyprien après une longue nuit et une journée et demie de marche sans manger, fatigués à l'extrême et démoralisés, et avec pour seule boisson l'eau des ruisseaux que nous croisions en cours de route.

Dans les villages que nous avons traversés, les portes et les fenêtres restaient fermées. Peut-être était-ce sur l'ordre des autorités : "LES ROUGES ARRIVAIENT!", les mangeurs de chair fraîche comme nous avait décrit la propagande. Parfois on nous regardait de loin, mais tout au long de cet interminable calvaire jamais personne ne s'est approché de nous.

Enfin nous sommes arrivés à Saint-Cyprien, toujours encadrés par nos gardes. Les spahis avec leurs chevaux nous poussaient pour nous faire rentrer plus vite derrière les enceintes barbelées - ça, ils avaient eu le temps de le préparer!-... Les premiers moments passés, nous sommes restés stupéfaits, n'en croyant pas nos yeux : on ne voyait autour de nous que des milliers d'hommes tombés de fatigue à même le sable, comme un gigantesque troupeau de moutons. Je dois avouer que nous avions une autre idée de la France. On nous traitait plus mal que des prisonniers de guerre.

C'est le 10 février que nous sommes arrivés : pendant les quatre premiers jours on ne nous a rien donné à manger. Pour ma part je n'ai pu m'alimenter que grâce aux provisions de quelques compagnons qui étaient arrivés avant nous. Au bout de ces quatre très longues journées, ils ont pensé à nous ravitailler et voici le menu : un pain de 2 kg pour 25 hommes et c'est tout ! Il fallait vraiment être un très bon mathématicien pour arriver à couper ce pain en parts égales devant 25 paires d'yeux affamés.

Ce régime a duré une dizaine de jours : affamés, il nous fallait tenir avec ce pain et un peu de café deux fois par jour.

Pour l'approvisionnement en eau le Génie a eu une idée de GENIE : ils sont arrivés avec des pompes à main , ont enfoncé un long tuyau dans le sable près de la mer, et après avoir longuement pompé et agité fortement le tuyau jusqu'à ce que l'eau sorte à peu près claire, ils nous ont dit alors "Voici votre eau à boire!"...Comme nous avions soif et que nous étions obligés de boire cette eau, le résultat ne se fit pas attendre : beaucoup, surtout les plus faibles et les plus démunis, moururent de la dysenterie. C'était la misère quoi.

A la mi-février, nous étions 80 000 dans ce camp, avec pour seul toit les étoiles et pour seule couche le sable humide des nuits glaciales de l'hiver 1939. Pour seul WC il y avait les rares endroits libres de la plage, ce qui en plus de la dysenterie ajouta des cas de fièvre typhoïde. Tous les jours nous ramassions des morts. Certains ne résistèrent pas, et, las de souffrir, préférèrent se suicider.

Les autorités durent annexer un terrain pas très loin du camp pour en faire un cimetière.

Constamment on nous incitait à repartir chez Franco, on ne voulait vraiment pas de nous en France. Certains qui ne pouvaient plus résister à ce régime de misère et d'humiliation sont retournés en Espagne, quelques-uns y sont morts dans les geôles franquistes.

C'est vers le mois d'avril qu'on a commencé à construire des baraquements...Deux longs mois s'étaient écoulés et il a fallu toute une année pour terminer les dernières baraques. Au bout de deux mois, la ration alimentaire se composait de : 200 grammes de pain, un petit plat de lentilles et un petit morceau de morue. Nous n'avions ni argent, ni cigarettes.

Puis, les autorités nous incitèrent à nous engager dans la Légion Etrangère ou dans les Compagnies de Travailleurs Etrangers et, vu la situation de misère physique et morale dans laquelle nous étions, beaucoup acceptèrent. Moi aussi, un beau jour, je suis parti dans une de ces Compagnies. J'ai atterri près du front dans les Ardennes, où, en plein champ de bataille et sans arme j'ai dû construire des blockhaus et creuser des tranchées anti-chars.

Après la percée allemande, beaucoup de nos camarades furent faits prisonniers avec les Français, puis envoyés dans les camps de la mort de MAUTHAUSEN, BUCHENWALD... d'où 10 000 d'entre eux ne sont plus jamais revenus."

Juan MARTINEZ (1)  
(juin 1988)



(1) Juan MARTINEZ VITA est né à Barcelone en 1914. Linotypiste, il militera activement à la CNT et aux groupes de défense anarchistes. Pendant la guerre civile il fera partie de la Colonne DURRUTI. En exil il s'établira à Marseille où il travaillera comme docker, une autre histoire qu'il raconte dans le film de R. PROST consacré à l'exil libertaire et intitulé "EL OTRO FUTURO."

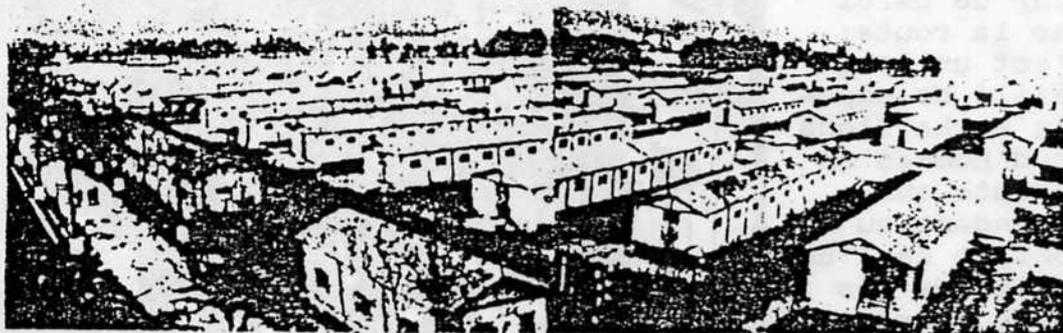


\\ Dès l'ouverture du camp, en fonction de sa situation géographique (assez éloigné de la frontière) et de l'origine de la quasi-totalité des internés, LE VERNET est un camp disciplinaire, réservé aux fortes têtes. (1)

Parmi les miliciens internés, une faible proportion arrive de SAINT CYPRIEN, entre autres la 24ème brigade internationale (2) ; les autres, environ 90%, correspondent aux miliciens de la 26ème division anarchiste de DURRUTI : le 2 mars, sur 10200 internés, 9000 appartiennent à cette division.

La 26è Division très connue, composée des trois brigades, la 119ème, la 120ème et la 121ème particulièrement signalées et comptant dans leurs rangs de nombreux dynamiteurs, est internée dans 2 camps ariégeois : LE VERNET et MAZERES; LE VERNET où sont dirigés la plupart des hommes appartenant à cette compagnie avec leur chef, le général Ricardo SANZ, et l'Etat-Major au complet ; MAZERES qui abrite le reste de la compagnie jusqu'au 15 mai, date à laquelle tous les internés sont réunis au camp du VERNET.

Au bout de quelques temps, les contestataires, réfugiés évadés pris dans le département, Espagnols entrés illégalement en FRANCE qui n'ont pas encore été refoulés et ceux qui ont obtenu l'asile politique (3), tous sont dirigés sur le camp de concentration du VERNET d'ARIEGE.



Une vue du camp du Vernet d'Ariège

(1) D'après D. W. Pike "le Pénitencier" du Vernet (ce terme indique déjà qu'il s'agit d'un camp différent des autres) est évacué en avril et devient un camp pour incorrigibles. Les archives comme les témoignages ne permettent pas d'établir une telle différence ; il semble au contraire que de février à septembre Le Vernet ait toujours eu le triste privilège d'être un camp disciplinaire ; le seul changement, dans les termes, que l'on peut relever au niveau des archives, est qu'à partir d'octobre, sont envoyés au Vernet tous les indésirables.

(2) En général, les Internationaux sont internés à Gurs avec les Basques et les aviateurs, du moins à partir d'avril lorsque leur recensement a été effectué. A leur sortie de prison, les 73 officiers et sous-officiers de la Brigade Lister seront également internés au Vernet.

(3) Le 25 septembre, 11 Espagnols travaillant sur un chantier de montagne, proche de la frontière, passent en France et demandent l'asile politique. Après leur déclaration dans laquelle ils signalent que presque tous les ouvriers de ce chantier (300) ont la même intention, ils sont conduits sous escorte au VERNET.

## CONDITIONS DU CAMP

### - Hygiène, nourriture

A l'instar des autres camps, LE VERNET (dont les 19 baraquements, 2 puits WC et château d'eau de 200 m<sup>3</sup> (1) désaffectés auraient pu être remis en état en quelques jours) ne présente lors de l'arrivée des réfugiés qu'un immense tas de boue, sans aucun abri excepté une vingtaine de marabouts de l'armée française.

Pataugeant dans la boue et grelottant de froid, essentiellement la nuit où la température descend jusqu'à - 10°, les miliciens doivent se fabriquer des abris de fortune : herbe croisée et malaxée avec la terre pour former un tapis protégeant de l'humidité du sol, couvertures en guise de toit.

A l'entrée du camp, une fouille sévère les a quasiment dépouillés de tous leurs objets personnels. L'habileté de certains permet malgré tout de faire rentrer dans le camp divers ustensiles, armes, médicaments et surtout denrées alimentaires qui seront les bienvenues les deux premiers mois où tout fait défaut (les trois premiers jours, les réfugiés ne reçoivent aucune nourriture ; à partir du quatrième jour : un morceau de pain et une boîte de sardines par personne et par jour (2) ).

Jusqu'en mai, en raison du manque d'hygiène (les défécations se font dans des tranchées sans aucune évacuation en dehors des infiltrations), des carences alimentaires, de l'absence totale de médicaments, le tout aggravé par les conditions générales, les maladies nombreuses ont souvent une issue fatale (3).

(1) Un rapport signale que ce château d'eau pourrait être remis en état en 24 ou 48 heures par l'armée.

(2) Témoignage d'un ancien interné.

(3) Il est impossible de connaître le nombre exact de décès enregistrés au cours de l'année 1939 car 1°) les miliciens théoriquement enterrés dans un cimetière proche du camp n'ont en général pas de sépulture. 2°) ce cimetière appartient à la commune voisine, Saverdun, mais les autorités locales de cette commune assurent n'avoir aucun état civil concernant les détenus du Vernet. La commune du Vernet, quant à elle, répond que les listes des corps inhumés sont déposées à Foix. Or, à Foix, excepté des archives partielles, rien ne figure ni aux archives, ni dans les services municipaux ou préfectoraux. La seule indication est que le cimetière actuel du Vernet comprend 142 tombes avec sépultures et quelques-unes sans aucun signe ; tombes correspondant aux décès enregistrés dans le camp de 1939 à 1945. Or plus d'un tiers de celles-ci (50) concernent des Espagnols décédés en 1939 ; sur ce total, 25 décès, soit 50 %, portent sur mars et avril 1939.

Camp du Vernet. Depenses mandatees en dehors des previsions des Ponts et Chaussées.

1	20 balais	90
2	10 balais	67
3	185 quintaux paille	5180
4	Petrole essence Huile	2529
8	Demontage d'une cuisine roulante	40
9	Peinture	69
10	Louches, soufre. char	727
11	Quandries suaves. marteau rabot	2783
12	- id -	2502
13	Bois pour isolateurs	10211
14	Transport du detachement d'escorte	240
15	Graine Lorc	227
17	Bassines - pioches - pelles	2130
18	Demi nuit balais	1495
19	ail d'ignous	145
20	bougies	138
21	50 sacs farine	400
23	essence Huile	304
41	Four mitres. Hebriques	1425
42	- id -	341
43	- id -	552
44	Paille	90
45	Bougie moteur	25
46	Lampes lanternes. tuyaux	373
55	toles ondulées	320
56	transport de 3 tonnes d'arrosage	224
57	essence	192
58	- id -	184
59	attelage	105
60	Tras de déplacement Calvet	108
61	Toles ondulées	2720
62	Transport d'une moto pompe	300
63	Paille	2632
64	Socates	36
65	Moto pompe	5985
66	attelage	80
67	Tras de déplacement Ruyol	77
68	- id - alquier	77
69	- id - Vidal	17
70	- id - Boulin	75
71	Registre	248
72	deplacement journal	57
85	Lanternes. lanternes. louches suies	1262
86	marteau ponce. quandries	7517
87	Fournitures de bureau	203
89	- id -	263
90	- id -	33
91	- id -	39
99	Transport materiel	90
100	Lanternes. petrole	107
101	aliments militaires gare d'amien	3754
102	Fournitures de bureau	308
103	6 arceaux	300

UNE PAGE DU REGISTRE DU CAMP DU VERNET (in M.C.B.U.J., op. cit.)



Au bout de quelques mois, l'ordinaire, sans être très nourrissant, s'améliore. Les réfugiés ont droit à du thé ou du café, des lentilles, pois chiches, pâtes correspondant au plat de résistance qui consiste plus souvent en eau grasse qu'en légumes, un peu de viande servie une fois par jour et 1600 grammes de pain pour 16 personnes (1). Ces repas sont améliorés par les colis que reçoivent les réfugiés ou par certains aliments achetés à la cantine (2). Il n'y a jamais de légumes verts ni de mets sucrés (excepté le sucre des boissons chaudes).

Le camp ne fournit ni gamelle, ni couverts. Les réfugiés récupèrent souvent de vieilles boîtes de conserve qui tiennent lieu de récipient et taillent des bouts de bois en guise de cuillères (3).

Très vite le manque d'hygiène amène les éternels parasites. Les internés sont recouverts de vermines ; mouches, puces et poux pullulent. Lorsque le camp commence à s'organiser, les vêtements sont désinfectés et les hommes douchés, de la paille est distribuée comme litière mais ces mesures s'avèrent inefficaces : les désinfections et les douches ne se font qu'à une cadence journalière maximale de 400 à 500 hommes ; la paille en quantité infime par rapport au nombre de réfugiés est souvent éliminée car source de vermine.

En février, dans une note relative à l'état actuel du VERNET et à l'aménagement à effectuer, le Général NOEL, commandant le 17ème R. M., mentionne :

- la surface à occuper sera calculée sur une base de 5m<sup>2</sup> par homme,
- tout le personnel interné sera abrité dès que possible,
- les pelotons de G. R. M. devront disposer immédiatement et par priorité

de fournitures de couchage auxiliaire complet,

- le plus rapidement possible, LE VERNET devra disposer de 300 fournitures de couchage ; si possible de 450 pour l'infirmerie,

(1) Témoignage d'un ancien interné. Dans "Les barbelés de l'exil" p. 316, un pain de 3 livres pour 5 personnes. Dans les archives : 600 grammes de pain par jour et par personne.

(2) Des réfugiés s'évadent souvent pour quelques heures ou une nuit dans le seul but de ramener de la nourriture au camp ou de trouver une "marraine" qui leur fera parvenir des colis ou mandats.

(3) A partir de mai, le camp est théoriquement pourvu d'ustensiles de cuisine, mobilier (tables, chaises, lits), lampes... mais tous les témoignages d'internés à partir d'octobre 1939 : Koestler, Bondy, Frei, Aub... assurent que rien de tout ce matériel ne figure dans le camp.

- 300 autres fournitures de couchage seront à prévoir pour les services de garde qui resteront pour une durée indéterminée,

- l'éclairage se fera par électricité, surtout à l'extérieur des camps avec une lumière puissante pour rendre plus efficace la surveillance de nuit,

- les baraques seront laissées à la disposition du service de santé qui aura comme auxiliaires une infirmerie ambulance et les locaux de la ferme PEYROUTET,

- les mesures d'épouillage seront accélérées et les médecins s'assurent que la vaccination des troupes de garde a bien été effectuée,

- les miliciens seront employés à divers travaux en particulier à l'implantation des réseaux ; les travaux techniques seront confiés à des spécialistes.

Outre un encadrement rigoureux, les outils seront retirés matin et soir,

- la troupe de garde sera munie de balles entoilées ; seule la G. R. M. pourra disposer de cartouches libres (1).

Dispositions d'ordre général dont aucune ne porte sur un aménagement destiné à améliorer les conditions d'internement de plus de 10 000 miliciens dirigés sur ce camp fin février.

Les premiers mois, rien n'est prévu pour recevoir les blessés ou malades. Or, après guérison "tous ceux capables de supporter la vie du camp" sont envoyés au VERNET (2).

Soit par impéritie de certains fonctionnaires, soit par manque de place ou par attitude purement criminelle, des réfugiés récemment opérés ou victimes d'une maladie non reconnue, déclarés aptes et renvoyés au VERNET, meurent peu de temps après ou voient leur maladie empirer sans qu'aucun soin ne leur soit prodigué.

Il faut attendre plus d'un mois pour que des crédits destinés à l'installation d'un hôpital soient demandés (3).

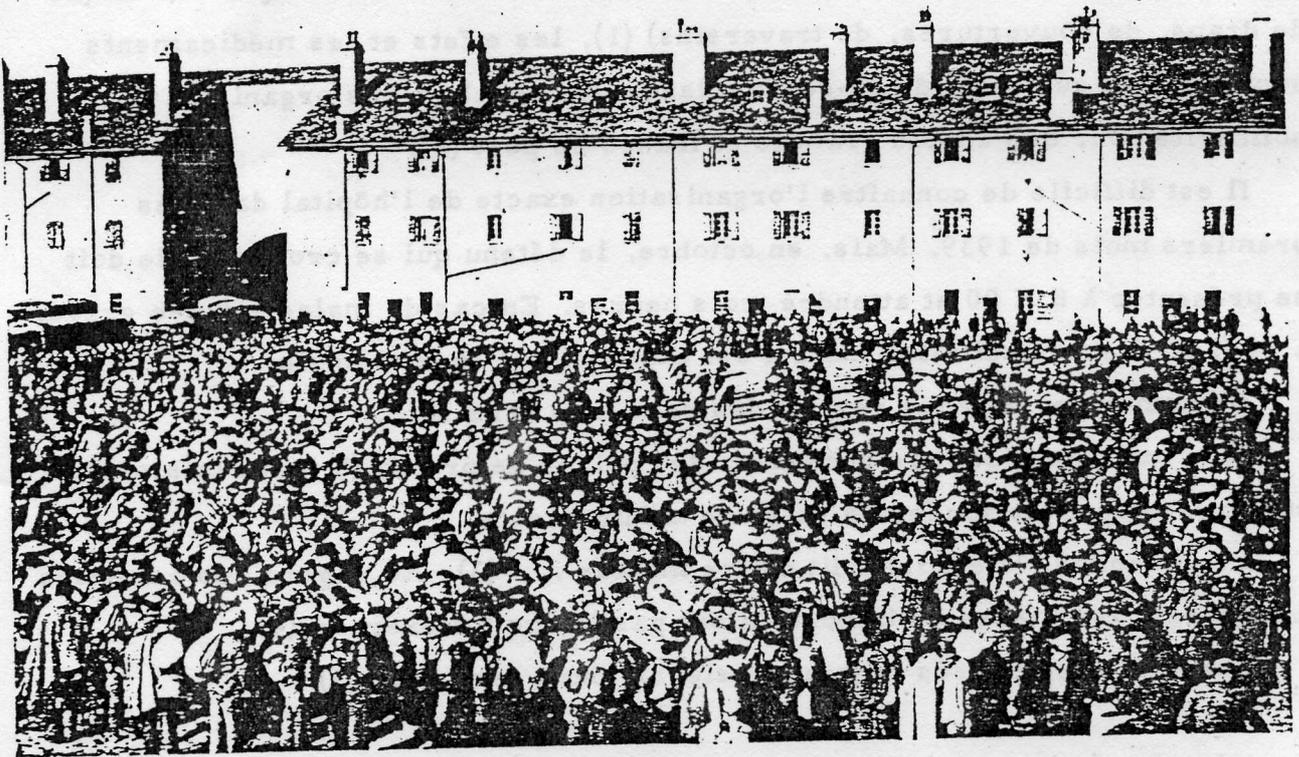
En mai, l'infirmerie installée depuis mars se transforme en pseudo-hôpital qui peut recevoir 200 miliciens par jour.

A la direction de cet hôpital-infirmerie, un médecin militaire chargé de l'hygiène générale du camp est secondé pour la désinfection et la propreté des locaux d'une équipe de miliciens.

(1) Note n° 40.527 du 25 février 1939 du Général Noël, 4ème bureau-17ème R. M.

(2) Note du Général Noël mai 1939.

(3) Intendant militaire à Foix au Préfet de l'Ariège - lettre n°2133 du 7 avril 1939 (5M148). Archives Départementales de Foix (Ariège)



La 26ème Division (Durruti) au Fort de Mont Louis (in J.CARRASCO:  
Album souvenir de l'exil républicain en France.Perpignan,  
1984,246 p.)



Vernet : le quartier "B" (in J.Carrasco,op.cit.)

Dans ce nouvel hôpital, tout ou presque fait défaut. Doté d'environ 400 lits (en mai) dont tous ne sont pas pourvus d'une literie complète (manque de draps, de couvertures, de traversins) (1), les effets et les médicaments sont si rares que le médecin-général lance des appels à des organismes de solidarité pour des envois gratuits et franco de port (2).

Il est difficile de connaître l'organisation exacte de l'hôpital dans les premiers mois de 1939. Mais, en octobre, le détenu qui se croit malade doit se présenter à 8 H 00 et attendre trois heures. En cas de maladie jugée grave, à 14 H 00 il est hospitalisé mais n'est examiné que le lendemain.

De nombreux malades restent des semaines sans soin.

Si la maladie n'est pas reconnue, des peines de prison (8 jours minimum) ou corvées sont attribuées en guise de médicaments.

Le dimanche, il est interdit d'être malade ... (3). Au regard des autorités françaises, les médecins internés n'ont pas le droit d'exercer (4).

Certains hospitalisés restent plusieurs jours sans soin (5).

(1) 5M148. Liste du matériel de couchage prêté à l'hôpital du camp du Vernet (août 1939) : 34 lits de troupe, 84 grandes couvertures et 183 petites, 272 enveloppes de paille, 238 enveloppes de traversin, 311 sacs de couchage, 36 matelas de laine, 35 traversins, 52 draps, 1 paille.

(2) Médecin général Goursolas au Secrétaire général de la Société Française de Secours aux blessés militaires, 21 rue François 1er à Paris le 30.3.39 (5M148).

(3) Les Barbelés de l'Exil - p. 317 - Koestler, Aub, Bondy... témoignages d'anciens internés.

(4) Il semble que les premiers mois, la compétence des médecins espagnols soit tout de même utilisée.

(5) F. Bondy - Les Barbelés de l'Exil - témoignages portant sur 1940 :

Un malade souffrant d'ischias reste 5 semaines sans soin malgré 40 de fièvre et des douleurs atroces.

Un interné de la 26ème division se souvient être resté 4 jours sans soin ; complètement diminué il ne peut plus ni parler, ni voir et est déjà considéré comme mort.

Un autre interné atteint de cécité durant la guerre civile est soigné par des médecins de l'armée républicaine et recouvre la vue. Entré en France, il est tour à tour interné à Saint Cyprien, Barcarès puis Le Vernet. Le traitement commencé en Espagne et interrompu en raison des événements provoque une recrudescence de la maladie. Au Vernet, sa vue s'amointrit de jour en jour sans qu'aucun soin ne lui soit dispensé. Au bout d'un certain temps, il est de nouveau atteint de cécité totale.

Le 20.8.1939, Marguerite Barrera Deschamps demande au Préfet de l'Ariège de faire hospitaliser son fils, interné au Vernet, qui souffre d'un ulcère à l'estomac et vomit du sang depuis quelques jours. Le 22.8, pour toute réponse, le commissaire spécial (rapport n°4082) fait savoir au Préfet que les décisions d'hospitalisation dépendent du service de santé du camp du Vernet.

De même le 2 août, les trois autorités compétentes adressent un refus catégorique au Lieutenant Colonel des carabiniers VILA CUENCA qui désirait s'entretenir avec ses anciens soldats, car il semble que cet officier soit affilié au mouvement libertaire ; dans ces conditions, " il paraît peu désirable de lui accorder l'autorisation demandée, même au parloir " (1).

Parallèlement à ces rejets, les autorités attribuent des autorisations pour " des travaux scientifiques " : en mai 1939, autorisation est ainsi donnée à un étudiant en médecine de TOULOUSE, Gérard B. LAFFON, qui prépare une thèse sur " les complications laryngées de la fièvre typhoïde " (2).

### - Discipline, punitions

La discipline du VERNET est militaire. Par n'importe quel temps, quatre appels longs et épuisants ont lieu quotidiennement ; les internés ont obligation de faire le salut militaire lorsqu'ils croisent un officier, de se décoiffer en présence d'un garde ; une fois par semaine, les occupants de chaque baraquement doivent descendre et lever les couleurs (3).

Les premiers mois d'internement, les réfugiés se regroupent par affinité et désignent un responsable.

A l'origine, le commandant du camp désigne les officiers supérieurs de l'armée républicaine comme chefs de baraque (ou tente) mais ces derniers refusent. En raison de leur appartenance politique, ces hommes ont des conceptions différentes des officiers d'une armée régulière. De plus, puisque le gouvernement français les considère comme des prisonniers, ils estiment qu'il n'y a aucune raison de les différencier de la troupe. A ce titre, ils rejettent toute responsabilité et tout privilège. Sans tenir compte d'une pyramide hiérarchique, tous les internés s'organisent et s'entendent pour désigner un responsable.

(1) Avis du Lieutenant Colonel Duin, commandant du camp, accompagnant la demande transmise au Préfet. (5M146)

(2) 5M146.

(3) Cette corvée donne lieu à des plaisanteries. La plupart des internés du Vernet sont des Catalans, or, drapeau rappelle le mot catalan " drap " qui désigne une serpillère sale ; aussi, périodiquement, chaque interné a le loisir de saluer " le drap français ".



Ricardo SANZ à son arrivée au camp du Vernet en octobre 1939  
(in Ricardo Sanz : "El Sindicalismo español. antes de la guerra civil", Barcelone, 1976)

Lorsque le camp s'organise, des miliciens sont employés pour des travaux de terrassement ou dans les divers ateliers. En principe, on leur attribue 2 F par jour.

Dans les autres cas, aucune rémunération. Les différents travaux sont récompensés par l'attribution de cigarettes ; seuls ceux qui sont employés, " à condition de donner satisfaction dans l'exécution de leur travail ", peuvent en percevoir à raison de 160 cigarettes soit 8 paquets par homme et par mois (1). De plus, l'ordinaire est amélioré : " leur peine est récompensée par des suppléments de ration " (2).

A l'intérieur du camp, la surveillance exercée par les tirailleurs Sénégalais et la brutalité qui l'accompagne provoquent une certaine animosité entre les réfugiés et leurs gardiens. La nuit, les gardes ne s'aventurent pas dans le camp ; dans la journée, ils se déplacent, en général, en groupes. Leurs armes ne sont pas approvisionnées ; par contre, ils ont toujours la baïonnette au canon et n'hésitent pas à s'en servir.

Périodiquement, le commandant, accompagné d'une vingtaine de gardes, vient inspecter le camp, tape et bouscule les réfugiés sur son passage (3).

Cette brutalité quotidienne déclenche à plusieurs reprises de l'agitation dans le camp, agitation vite réprimée (4) ; mais en juillet, les autorités s'inquiètent et craignent une véritable révolte au camp du VERNET.

(1) 5M148 - note du 7. 5. 1939 du Général Ménard aux commandants des camps.

(2) Rapport du Préfet de l'Ariège du 13. 5. 1939 : De nombreux réfugiés acceptent ces travaux dans le seul but d'améliorer leurs repas.

(3) Témoignage d'un ancien interné qui pense qu'il s'agit du 1er commandant du camp mais n'a pas de souvenirs assez précis pour en être sûr.

(4) Un jour, les réfugiés réussirent à frapper le commandant du camp après avoir désarmé les Sénégalais qui l'accompagnaient. Immédiatement les gardes entourèrent le camp, les mitrailleuses furent mises en batterie ; au cours des affrontements de nombreux miliciens furent blessés par des baïonnettes. En représaille, le commandant fit vacciner les réfugiés contre le tétanos en doublant la dose du vaccin.

La première punition collective donnée à la suite d'une bousculade entre un G. R. M et un réfugié malade ( le réfugié fit tomber le garde dans les latrines ) provoque un dispositif du maintien de l'ordre particulièrement imposant : le camp est encerclé par les tirailleurs sénégalais secondés par de petits chars d'assaut de 7 à 8 tonnes (Renault) mis en position derrière le camp ( vers l'Ariège à l'emplacement du futur terrain de football ).

Evénements relatés par un ancien interné.

Le 24 juillet, le Ministre de l'Intérieur fait part d'une information qui vient de lui parvenir : " certains réfugiés du camp du VERNET, obéissant à un ordre, seraient sur le point de provoquer le soulèvement du camp, en raison de l'internement prolongé, le manque d'argent et le manque d'objets de première nécessité entre autres les vêtements. Ce mouvement commencerait au VERNET où sont internés des éléments de la brigade DURRUTI pour s'étendre à d'autres camps " (1).

Les raisons invoquées officiellement ( reconnaissance des carences multiples ) pour expliquer cette éventuelle insurrection ne sont peut-être pas les seules. Les traitements infligés et la séparation des familles sont sûrement des causes plus profondes.

Sans accord préalable d'un retour en ESPAGNE, toutes les demandes de rapprochement sont systématiquement rejetées. A l'intérieur d'un même département les Préfets sont saisis de nombreuses demandes, mais, même dans ce cas, le Ministre de l'Intérieur maintient son refus.

En fait, l'insurrection de juillet n'a pas lieu, mais, en mesure préventive de nombreux miliciens remarqués pour leurs idées politiques ou qualifiés de " dangereux anarchistes " sont transférés à FORT COLLIOURE.

Les autorités sont d'autant plus sensibles à tous risques de soulèvement au VERNET qu'elles savent que les réfugiés détiennent des armes. Les perquisitions sont souvent infructueuses, mais des grenades circulent dans le camp (2) et, le 13 mai au cours d'une opération, 2 pistolets et une grenade sont trouvés (3).

Il est difficile de connaître les conditions exactes d'internement au VERNET mais le 13 mai, Le Réveil de PAMIERS rapporte les propos d'un interné accomplissant une corvée sur la voie publique :

" Vous pouvez dire, Monsieur, que nous sommes traités comme des chiens ".

(1) Circulaire confidentielle n°6421 du 24. 7. 1939 (4ème bureau) Ministre de l'Intérieur.

(2) Les réfugiés fabriquent des briquets avec des grenades et en offrent à leurs gardiens qui apprécient ce "gadget". Parfois, en représailles, "les fabricants" omettent de désamorcer la grenade qui explose entre les mains du gardien lorsque celui-ci veut faire fonctionner son briquet (Témoignage d'un ancien interné).

(3) 5M144 - Commissaire de police de Pamiers au Préfet de Foix -

Outre les armes qui sont découvertes, le 10 mars, on découvre des femmes et des enfants (13 à 18 ans) qui ont réussi à se faire interner et à se dissimuler parmi les miliciens (Rapport n°909 de l'inspecteur de la police mobile Girod au commissaire spécial - Sûreté nationale).

De plus le 28 mai, trois internés comparaissent devant le tribunal correctionnel de PAMIERS : l'un poursuivi pour un petit larcin (qu'il a rendu aussitôt) commis dans un baraquement, les deux autres pour s'être évadés.

Condamnés à un mois de prison ferme, peines disproportionnées par rapport aux motifs d'inculpation, les trois miliciens accueillent le verdict avec enthousiasme lorsqu'ils apprennent " qu'ils purgeront leur peine à la prison de FOIX et que pendant un mois ils sortiront du bagne qu'est le camp du VERNET. Les juges eux-mêmes en ont convenu, ce qui n'est pas peu dire ..." (1).

## - ATTITUDE DES REFUGIES

### A - Les évasions

La première "occupation" des internés est l'évasion. De mars à juillet, (dernière évasion enregistrée le 23.7.1939), les évasions sont nombreuses, essentiellement entre avril et juin où la moyenne est de 3 à 4 par jour.

Le plus souvent repris peu de jours après (2), les évadés qui ont tous entre 20 et 30 ans ne portent jamais d'arme et peu ou pas d'argent.

En règle générale, les raisons de l'évasion sont le désir de liberté après un internement prolongé et pour lequel aucune issue satisfaisante ne semble prendre forme, de retrouver la famille internée dans d'autres camps, de regagner l'ESPAGNE sans passer par la voie consulaire, de chercher du travail en FRANCE ou à ANDORRE.

Les mesures de surveillance se multiplient :

- avril : appel à la population pour dénoncer les "suspects",
- 13 mai : installation d'un réseau grillagé (3) et de "locaux spéciaux disciplinaires pour récidivistes ou autres" (4),
- instructions aux brigades de gendarmerie pour connaître les circonstances de l'évasion,

(1) Le Réveil de Pamiers du 28 mai 1939.

(2) Dispositif de recherche énorme auquel s'ajoute les dénonciations de la population.

(3) En avril le camp a déjà été séparé en îlots et une autre barrière de fils de fer barbelés a été installée à l'extérieur du camp.

(4) Rapport du 13 mai du Préfet de l'Ariège à A. Sarraut.

- nombreuses condamnations en vertu de l'article 2 du décret du 2 mai 1938 relatif au séjour des étrangers en FRANCE.

Ces mesures ne donnent pourtant pas les résultats escomptés. Les interrogatoires s'avèrent inutiles. Les gendarmes apprennent qu'en général les évasions se produisent lors de corvées hors du camp ou en passant sous les fils de fer barbelés lorsque la sentinelle est absente ou inattentive ( un milicien attire son attention en lui parlant ou en simulant une évasion pendant qu'une réelle est en train de se faire ) mais, dans la plupart des cas, les renseignements recueillis sont succincts. Les interrogatoires se font de façon sommaire car les services de gendarmerie étant peu dotés d'interprètes, les gendarmes utilisent le patois local qui " ne ressemble que très vaguement au catalan et constitue un moyen très incertain de compréhension " (1). A ce problème d'incompréhension s'ajoute un mutisme à peu près complet des évadés qui ont peur des sanctions disciplinaires à leur retour au camp (2).

Ainsi, malgré les risques encourus, les évasions se poursuivent et ne sont réellement endiguées qu'aux alentours de juillet avec la perspective de pouvoir quitter le camp et rejoindre la famille.



Vernet : devant la baraque n°24, quartier "B"  
(in J.Carrasco ,op.cit.)

(1) Rapport n°333/2 du chef d'escadron Bonnin au Préfet (1. 6. 1939)  
(2) Ibid.

B - Emplois

A défaut d'évacuation vers un pays d'accueil, de nombreux réfugiés se portent volontaires pour travailler à l'extérieur du camp.

Depuis l'ouverture du VERNET, tous les rapports relatifs à l'attitude des internés leur sont favorables : " depuis l'installation du camp, l'état d'esprit des miliciens est excellent et il n'y a aucun incident sérieux. (1) "

Pourtant, en raison de leur idéologie, tous sont suspects et, à ce titre, se heurtent à de nouvelles difficultés pour obtenir un contrat de travail.

Le 13 mai, le Préfet faisant le point sur l'utilisation de la main-d'oeuvre espagnole, signale :

" Il me faut tenir compte ici de la présence d'éléments anarchistes, dangereux pour l'ordre public, appartenant à la brigade DURRUTI. Je suis donc obligé de m'entourer de garanties et de faire procéder à des enquêtes sur la conduite et la moralité des réfugiés depuis leur internement, avant d'autoriser leur sortie. Jusqu'à présent, la main-d'oeuvre était surtout utilisée dans les camps. Parallèlement, l'autorité militaire a constitué des bataillons de travailleurs dirigés dans certaines régions militaires ; 2 000 sont déjà partis (2). "

Les premiers départs de travailleurs engagés pour une durée de 3 mois dans un département autre que l'ARIEGE, ont lieu le 1er juin et concernent des réfugiés qui ont travaillé en FRANCE avant les événements d'ESPAGNE.

Dans l'ARIEGE, les premiers contingents de travailleurs quittent le camp le 19 juillet (3).

Dès le mois d'avril, en application de la circulaire ministérielle du 31 mars (4), l'inspecteur départemental, Monsieur RAIMOND, demande de rechercher les possibilités d'utilisation de la main-d'oeuvre constituée par les réfugiés en les employant en qualité de manoeuvres ne demandant aucune spécialisation (5).

(1) Note du Préfet au Ministre de l'Intérieur (7è bureau) du 19. 6. 1939

(2) Rapport du 13. 5. 1939 du Préfet au Ministre de l'Intérieur (suite circulaire ministérielle du 5. 5. 1939).

(3) 5 M155 - 5 M 164

(4) circulaire concernant l'utilisation de la main-d'oeuvre.

(5) 5 M148 - note du 5 avril 1939

Après enquête, l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées de l'ARIEGE fait savoir qu'au VERNET figurent des ouvriers de toutes professions ; parmi ceux-ci de bons éléments mais en nombre restreint, car beaucoup ont perdu " l'entraînement professionnel et, surtout, le goût du travail, l'esprit de discipline et le sens de l'effort soutenu " :

" Affranchi de toute contrainte sociale, leur état d'esprit est de nature à compliquer la bonne marche et la surveillance des chantiers. "

En conséquence, on ne peut compter que sur un rendement faible.

Malgré ces critiques, l'ingénieur propose de les utiliser pour des travaux de terrassement, d'extraction de pierres, de maçonnerie pour les terrassiers et pour les manoeuvres ordinaires : carriers, mineurs, maçons ... quant aux travaux d'état, ils peuvent convenir pour la construction de routes : déviation de la RN613 (NARBONNE/AX), élargissement de la RN20 depuis MERENS.

Pour ces véritables "travaux forcés", l'ingénieur conseille de former, par chantier, des groupes de 500 réfugiés maximum étroitement surveillés, de les cantonner loin des localités et de donner une " faible rémunération compte tenu du faible rendement escompté (1) "

Les départs organisés à partir de juin et qui s'amplifient vers le 15 juillet concernent quelques travailleurs individuels (2), mais surtout des travailleurs collectifs (3).

Les internés sont soit incorporés dans des bataillons de travailleurs, soit envoyés par groupe sur des chantiers, en particulier dans les usines hydro-électriques d' AUZAT et de GNIOURE (chantiers de la S. H. E. P.).

La vie sur ces chantiers est très dure. Le travail est harassant, la nourriture insuffisante, les conditions générales aussi déplorables que dans les camps. Le chantier de GNIOURE (commune de SIGUER) en est le meilleur exemple.

(1) Note du 13 avril 1939 de l'ingénieur en chef du département de l'Ariège (Ponts et Chaussées) au préfet de l'Ariège.

(2) Les travailleurs individuels les plus nombreux se rencontrent en septembre. Ce sont le plus souvent des "spécialistes" capables de remplacer immédiatement les Français rappelés, par exemple, les boulangers.

(3) Tous les travailleurs, individuels ou collectifs, sont sévèrement punis s'ils ont des rapports avec des Françaises.

Perdu au coeur des PYRENEES, ce chantier situé à trois heures de marche difficile de la station de départ (en hiver route impraticable sauf en téléphérique) consiste en travaux de mine très pénibles, dans une cuvette entre 1 800 m et 2 500 m.

Après leur dur labeur, la seule distraction offerte aux miliciens (pratiquement tous de la colonne DURRUTI) est le repos dans des dortoirs de fortune car il leur est strictement interdit d'aller au village.

A la tête de ce chantier, un ingénieur français, M. PALAUQUI, connu pour sa brutalité et qui estime que les " miliciens, blessés ou non, ne sont pas dignes de la moindre pitié " (1).

En raison de ces conditions et des " brimades " quotidiennes, le 29 août, 7 miliciens arrêtent leur travail. Ils sont immédiatement renvoyés au VERNET où le commandant du camp prendra des mesures disciplinaires à leur rencontre (2).

Sept miliciens qui s'insurgent contre un travail trop dur et les brutalités d'un directeur inquiète peu. Par contre, lorsque le 23 septembre, 150 miliciens entament la même action, le directeur du chantier prend peur. L'affaire pourrait aller très loin car les 150 miliciens qui ont stoppé leur travail détiennent

3 000 kg d'explosif mais les autorités dépêchées sur le champ interviennent et réussissent à les calmer en assurant qu'aucune représaille n'aura lieu. Peu après, les miliciens quittent GNIOURE et sont dirigés sur SEPTFONDS (3).

Le drame qui a failli se dérouler à GNIOURE est évité car les autorités françaises prennent peur en raison des risques ( 3 000 kg d'explosif). L'avantage qui s'est présenté sur ce chantier n'est pourtant pas généralisé et dans la plupart des cas, quelles que soient les conditions, les miliciens n'ont aucun moyen d'action pour dénoncer les brimades et les brutalités dont ils sont l'objet.

Lors de la déclaration de guerre, parmi ceux qui n'ont pu quitter LE VERNET en qualité de travailleurs individuels ou collectifs pour l'industrie, l'agriculture ou les réalisations intéressant la Défense Nationale, nombreux sont ceux incorporés dans des compagnies de travail. " (4)

Marie-Claude BOJ

(1) 6 M72

(2) Ibid.

(3) Ibid.

|||||

(4) Nous avons emprunté la totalité de ce chapitre, à l'exception des illustrations, au Mémoire de maîtrise de Marie-Claude BOJ "Les Camps de concentration français en 1939", Paris 1979. Une copie de ce mémoire est consultable au CIRA-Marseille.

REFUGIES DECEDES AU VERNET EN 1939 (1)

JOSE ABAD S. :	27.03.1939	JUAN PICON P. :	22.04.1939
VENTURA PALAU V. :	28.03.1939	JOSE TARELLAS S. :	28.04.1939
JAIME TORT V. :	29.03.1939	CARLOS REQUENA F. :	2.05.1939
MIGUEL FREIXAS :	29.03.1939	JUAN ROIG G. :	18.09.1939
JUAN MARGARET M. :	31.03.1939	JOSE QUERONS R. :	19.05.1939
LUIS VICTORIANO G. :	2.04.1939	JUAN SOLER G. :	20.05.1939
FRANCISCO PEREZ M. :	4.04.1939	TOMAS SALLENT P. :	27.05.1939
JOSE GISPERT R. :	4.04.1939	JOSE AVENTIN V. :	5.06.1939
TEODORO NAVARRO G. :	19.03.1939	RICARDO RUIZ A. :	5.06.1939
JOSE GONZALES F. :	21.03.1939	PEDRO NOGUES P. :	6.06.1939
MANUEL GONZALES P. :	21.03.1939	CUMERSINDO GARCIA L. :	17.06.1939
ANTONIO SALA C. :	22.03.1939	MANUEL RODRIGUEZ R. :	4.07.1939
RAMON PARRERA C. :	23.03.1939	JOSE BADIA M. :	5.07.1939
EUSEBIO SIEURA R. :	25.03.1939	MANUEL PUIG F. :	7.07.1939
MIGUEL PLANAS T. :	25.03.1939	MARTIN ZAMORA M. :	8.07.1939
MIGUEL ROCA S. :	27.03.1939	FELIN GARCIA E. :	16.09.1939
JOSE BARGALLO T. :	27.03.1939	SEBASTIEN VALLVERDU :	4.09.1939
JAIIME BORTELLA G. :	12.05.1939	JUAN BARABES :	23.08.1939
JOSE LOZANAL :	6.04.1939	JOSE GUILLAMONT B. :	22.08.1939
PASCUAL GONZALEZ :	7.04.1939	JOSE PADROS B. :	2.08.1939
MARINO AROCAG :	10.04.1939	MIGUEL CONTRERAS :	27.07.1939
JOSE CARRERAS M. :	16.04.1939	JUAN TOMAS C. :	24.04.1939
JOSE PENDO H. :	20.04.1939	JUAN ORENSE G. :	20.07.1939
		DOMINGO MARCÉL A. :	14.07.1939
		NICOMEDES BAUTISTA R. :	14.07.1939
		plus deux tombes inconnues	

NOMBRE TOTAL DE TOMBES DE 1939 A 1945 : 142

(In Marie Claude BOJ, op.cit.)

(1) enterrés (avec sépulture) au cimetière actuel du camp.

Témoignage de J. PORQUET

### BOURG-MADAME .

"Nous sommes entrés en France par la Tour de Carol le 12 février 1939. Après avoir passé le pont et foulé la terre française, les gendarmes nous firent déposer nos armes en tas puis nous firent asseoir par terre. Deux heures plus tard passaient par ce même pont les membres de l'Etat-Major de la 26<sup>e</sup> Division (Durruti) qui furent les derniers à entrer en France par ce secteur, quelques heures plus tard les forces franquistes arrivaient à la frontière. Ensuite les gendarmes nous conduisirent à Bourg-Madame où ils nous parquèrent dans les prés avec les moutons et les chevaux que nous avions ramenés des collectivités.

Dans ces prés de Bourg-Madame nous n'avions pour toit, pour vêtement et pour nourriture que ce que nous avions emporté avec nous. Nous avons apporté une charrette avec de la farine, de l'huile... et avec ces ingrédients nous avons cuisiné des beignets qui nous ont servi de nourriture. Ce n'est qu'au cinquième jour qu'ils nous ont distribué des miches de pain. La faim et le froid de ces matinées de février nous réveillaient; couverts de neige nous n'avions pour seule compagne que nos couvertures. Quelques jours plus tard nous sommes partis à pieds pour MONT-LOUIS. Je me souviens qu'en passant devant le troupeau, j'ai reconnu les mules que nous avions chez moi; je les ai appelé par leurs noms, elles ont levé la tête en reconnaissant ma voix.

### MONT-LOUIS

Après avoir marché plusieurs heures en nous arrêtant dix minutes chaque heure, nous sommes arrivés à Mont-Louis où ils nous ont logé dans des caves avec un peu de paille sur le sol. Le matin nous nous lavions dans la cour avec de la neige. Quelques jours après arrivèrent quelques miliciens qui étaient restés dans les montagnes encerclés par les fascistes (à l'est de l'autre côté il y avait le village de Puigcerda) et étaient parvenus à passer avec de la neige jusqu'aux genoux. D'autres miliciens y restèrent épuisés de fatigue et de froid. Parmi ceux qui arrivèrent il y avait le compagnon José MUR du syndicat de Monzon: il resta trois jours couché en se frottant les jambes pour qu'elles ne se paralysent pas. Nous sommes restés une quinzaine de jours à Mont-Louis, puis ils nous ramenèrent en camions à la Tour de Carol et de là, en train au Vernet d'Ariège où nous attendaient les soldats sénégalais: il y en avait un tous les 20 m de chaque côté du kilomètre qui séparait la gare du camp où il y avait déjà plusieurs milliers de réfugiés.

### VERNET D'ARIÈGE

Ils nous ont laissé dans un pré à l'orée du camp qu'on était en train d'agrandir car tous les jours arrivaient davantage de réfugiés. Notre première idée fut de faire quelque chose pour nous abriter des intempéries: avec un morceau de toile, quelques couvertures et un piquet récupéré sur les vieilles enceintes barbelées nous avons monté une tente-camping pour 8 compagnons. Tous ceux qui arrivèrent dans ce convoi s'arrangèrent à peu près de la même manière.

Comme nous étions installés près des cuisines de campagne, nous ramassions les os et les épluchures de pommes de terre jetés par les cuisiniers et nous les faisons cuire pour nous contenter un peu l'estomac. Quand il faisait mauvais temps, nous restions sous la tente à tuer les poux et deux d'entre nous sortaient avec les huit gamelles pour aller

chercher la nourriture. En guise de matelas ils nous avaient donné un peu de paille et quand il pleuvait, au réveil nous sentions l'humidité et quand nous passions la main sur la paille elle faisait 'CHIU-CHIU'; c'est depuis cette époque que j'ai un nouveau camarade qui ne m'a jamais abandonné et qui s'appelle RHUMATISME.

Il y avait dans le camp 9 baraquements où avaient été logés les prisonniers allemands pendant la guerre de 14-18. Un de mes parents qui dormait dans l'une de ces baraques m'avait dit 'Mon cher neveu, viens dormir avec moi, nous te ferons un peu de place'. J'y allai une nuit et y dormis sur le côté car il ne restait pas un poil de place. De plus les poux ne te laissaient pas en paix et si tu voulais sortir pour faire tes besoins, tu ne savais où mettre les pieds; aussi je n'y suis pas retourné.

Nous vidions par roulement les seaux qui servaient de WC dans un réservoir près de la rivière. Je me souviens qu'un matin tous ceux qui étaient de corvée ne se présentèrent pas. Aussitôt les Sénégalais avec comme d'habitude la baïonnette au canon, partirent les chercher dans les tentes. Ne les trouvant pas, en passant devant une tente et sans même regarder s'il y avait quelqu'un dedans, le soldat avec sa baïonnette transperça la tente de part en part; s'il y avait eu quelqu'un assis à l'intérieur il aurait été transpercé aussi.

Après quelques temps passé dans les prés nous avons commencé de fabriquer des baraques de bois avec trois lits superposés de chaque côté d'un passage; il y avait un mètre entre le 1er et le 2ème lit ce qui permettait d'être assis ou couché, au 3ème on pouvait se tenir debout le plafond étant très haut. Ainsi nous avons pu abriter un plus grand nombre de réfugiés et ils ne purent jamais savoir combien nous étions exactement dans chaque baraque. De bon matin ils venaient nous compter: il y avait un soldat à chaque porte et un autre qui nous comptait un à un, mais des copains sortaient par la porte et rentraient par la fenêtre et cela plusieurs fois, ce qui nous permettait d'avoir un peu plus de nourriture. Parfois ils nous faisaient tous sortir et comptaient baraque par baraque, mais là non plus ils ne parvenaient pas à obtenir un compte exact. Je me souviens que lors d'un de ces appels, je me suis baissé pour ramasser de l'herbe sèche, car nous dormions sur une planche de bois. Le soldat qui me vit me gifla avec une branche qu'il avait à la main. Rien que d'y penser me fait encore mal. Aussitôt je pensai que si je me rebellais, il allait m'embrocher avec sa baïonnette comme il avait traversé la tente qui nous servait d'abri devant les baraquements, et qu'un réfugié de plus ou de moins n'avait pas beaucoup d'importance pour eux; aussi je serrai les dents et me mordis les lèvres et je ne dis rien.

.... Un matin le commandant du camp sortit seul pour faire une promenade dans les ruelles du camp. Il reçut plein de pierres que lui lancèrent les internés jusqu'à ce qu'il prenne la fuite et se réfugie au poste de garde. Quelques minutes après, un peloton de soldats sortit baïonnettes au canon. Ils parcoururent le camp comme des chasseurs quand ils traquent le lièvre, mais ils ne trouvèrent personne car nous étions tous rentrés dans nos baraques.

Dans toute concentration humaine il y a toujours quelqu'un qui n'accepte pas le règlement qu'on veut lui imposer et qui d'une façon ou d'une autre proteste ou se rebelle. C'est ce qui arriva au Vernet d'Ariège.

A l'entrée du camp à gauche, près des douches, ils avaient installé une enceinte de barbelés de 20m carré que tout le monde pouvait voir. Ils y enfermèrent un réfugié : il n'avait que ses vêtements (je ne me souviens plus s'ils lui avaient laissé une couverture); en bas la terre, en haut le ciel, entouré par les barbelés et un soldat pour le surveiller. Je ne me souviens pas non plus du motif de la punition -rien de bien grave sans doute - mais ce dont je me souviens c'est qu'au vingt-troisième jour de punition ils le sortirent mort. Peu après ils enfermèrent un autre réfugié dans les mêmes conditions. Il résista un jour de plus et le vingt-quatrième jour il décéda à son tour. Une autre fois, au vingtième jour de punition d'un compagnon, il y eut un grand mouvement de protestation dans le camp, si bien qu'ils durent le libérer et que jamais plus après cela nous ne vîmes de compagnons enfermés dans cette enceinte.

Avec la guerre qui approchait et bien que nous ayons toujours faim, les conditions d'internement s'adoucissaient. Des journaux muraux apparurent aux portes de chaque baraque avec des dessins et des textes satiriques sur notre vie quotidienne. Jusqu'au S.E.R.E. qui s'est rappelé que nous existions et nous a envoyé un pantalon bleu à chacun. Certains étaient trop courts, d'autres trop longs... Ils installèrent aussi des hauts-parleurs et un émetteur que nous appelions C.A.P. qui diffusait les nouvelles et où parlèrent certains réfugiés.

Les menaces de guerre étaient maintenant toutes proches et plusieurs réfugiés étaient partis comme volontaires, les uns à la Légion, les autres dans les Compagnies de travailleurs. Un de mes oncles partit dans un de ces groupes pour Aymare. Au début septembre on nous annonça que l'Angleterre avait déclaré la guerre à l'Allemagne, et le lendemain ce fut le tour de la France. Le camp se vidait peu à peu au fur et à mesure de la mobilisation. A la mi-septembre j'ai été transféré avec un grand nombre de réfugiés au camp de Septfonds.

## SEPTFONDS

La nourriture n'y était pas meilleure qu'au Vernet et les conséquences s'en faisaient sentir: pas pour les plus faibles qui étaient déjà restés au cimetière du Vernet, mais pour ceux qui avaient résisté jusque-là et commençaient à perdre la vue et la nuit venue trébuchaient souvent.

Nous avons passé quinze jours dans ce camp et un après-midi ils nous ont demandé par haut-parleur de nous présenter à la porte du camp avec nos valises pour aller travailler. Le 5 octobre nous sommes partis du camp et à minuit nous avons pris un train pour Auxerre (Yonne). Nous avons attendu toute la nuit dans les wagons et le matin les patrons des "fermes" nous attendaient. Chaque patron prit le nombre de travailleurs dont il avait besoin et nous étions sous le contrôle de la Préfecture qui avait installé un bureau sur place à cet effet. Nous avons été trois du même village à aller dans une grande ferme près de Vermenton dans le même département. Le récit du séjour dans ces fermes, notre fuite à l'approche des Allemands, etc... mériterait un autre témoignage mais nous sortirions du sujet qui nous occupe aujourd'hui." (1)

---

(1) Relato de J. PORQUET a la Comision documentalista del SOV-CNT-AIT de Toulouse, 1987, 4 p.

José PORQUET est un compagnon originaire de Monzon.

## Témoignage de Pepita CARPENA

" A mon arrivée à Perpignan, mon premier "Hôtel" était un ancien hôpital désaffecté où s'entassaient pêle-mêle hommes et femmes confondus. Sur le sol nu il n'y avait que de la paille - nous ne savions pas encore ce qui nous attendait, et plus tard, nous la bénirons cette paille!.

Rapidement les femmes vont être séparées des hommes, et je me suis retrouvée en route pour un autre lieu avec la compagne Encarna NAVARRO. Cette fois-ci nous étions dans un ancien haras. Les conditions y étaient déplorables et nous étions gardées par des tirailleurs sénégalais qui pointaient leurs mitrailleuses vers nous comme si nous étions des prisonnières ou des voleuses.

Quelques jours plus tard nouveau départ, cette fois en train. Nous ne savions pas où on nous emmenait, et Encarna et moi étions méfiantes : à l'hôpital on nous avait parlé des rapatriements forcés pour l'Espagne, aussi nous étions particulièrement vigilantes pendant le voyage et étions prêtes à sauter du train si cela s'avérait nécessaire.

Nous sommes arrivées à Montpellier où nous avons été parquées dans une ancienne caserne, derrière la gare. Nous étions des centaines de femmes. Nous avons rencontré d'autres compagnes de la CNT. Nous étions cinq : Encarna NAVARRO, Felisa CASTRO, Dolores JUAN, Catalina PLANAS et moi-même, et nous avons décidé de ne plus nous séparer.

Sans arrêt des haut-parleurs annonçaient que s'organisaient des départs pour l'Espagne et que nous serions mieux dans notre pays, qu'il fallait se faire inscrire pour ces rapatriements... Là encore notre groupe décida de rester sur ses gardes.

Le lendemain il y eut la visite médicale et la vaccination contre la typhoïde. Tout cela se passait dans la cour, dans des conditions déplorables et sans considération pour notre pudeur. Nous restions interdites et stupéfaites de ce traitement qui n'était pas digne du pays des Droits de l'Homme. La caserne était un lieu de transit où on nous traitait comme du bétail pour nous envoyer vers d'autres lieux. Notre groupe de cinq resta ensemble et une nouvelle fois nous partîmes vers un lieu inconnu. Nos craintes d'être renvoyées en Espagne se dissipèrent rapidement et après une heure et demie de voyage, nous avons débarqué à Clermont-L'Hérault.

A la descente du train, on nous a alignées quatre par quatre. Toute la population était autour de la gare et ils nous ont fait passer au milieu. Je n'oublierai jamais cette arrivée... Nous étions déguenillées, n'ayant plus de linge de rechange, et je me suis sentie humiliée au plus profond de moi-même, des larmes de colère roulaient sur mes joues.

Tout près de la gare, nous avons été hébergées dans un hangar - encore un. Il y avait une grande cour et au fond un portail de bois qui ne fermait pas bien. Les conditions d'hébergement étaient encore pires que ce que nous avions connu jusqu'alors. Le hangar était totalement vide et il y avait de nombreuses ouvertures sous le toit. Sur les poutres des rats cavalaient en tous sens. Le vent s'engouffrait de partout, et il n'y avait même pas de paille. Nous étions 900 femmes et enfants, dont certains en bas âge. Cette première nuit à Clermont-L'Hérault restera à jamais gravée dans ma mémoire. Ce froid du rude hiver de 1939-1940 nous gelait les os, un froid que pas un réfugié n'a oublié.

Au début les femmes du village nous faisaient la cuisine dans une dépendance qui jouxtait la cour de notre hangar, qui autrefois avait servi à garer les citernes à vin. Elles nous servaient une soupe fade et si claire qu'elle nous servait de diurétique. Ces femmes emportaient chez elles les produits qui nous étaient destinés. Alors nous avons demandé au maire du

village qui était un socialiste et grand ami des républicains espagnols, l'autorisation de faire nous-même notre cuisine. Il nous la donna et désormais nous pouvions faire des repas bons et copieux.

Petit à petit la vie s'organisait dans notre "refuge". La Solidarité Internationale Antifasciste (SIA) avait mis à la disposition de tous les réfugiés un journal qui nous était envoyé gratuitement et où nous passions de nombreux messages. C'est ainsi que nous commençons à avoir des nouvelles de nos compagnons et amis et que nous avons appris leurs terribles conditions de détention.

Un jour nous avons vu arriver notre camarade Pilar GRANGEL avec ses deux filles. Veuve de FERRER, elle était institutrice dans une école rationaliste et militante à "Mujeres Libres". Elle arrivait de Sète où elle était depuis plusieurs mois avec une colonie d'enfants organisée par SIA et évacuée dans cette ville pour échapper aux bombardements quotidiens de Barcelone. La colonie venait d'être dissoute, et elle venait rejoindre notre colonie de parias.

Nous avons aussi organisé un service de nettoyage et une équipe sanitaire ; mon amie Lola qui était infirmière diplômée en fut la responsable et me prit comme assistante. Entre les plaies, les infections et la gale nous n'avons pas manqué de travail.

Nous sommes restées un an dans ce camp où à la fin l'humanisme du maire avait fait que nous nous sentions presque chez nous. Et pourtant nous avons subi des pertes cruelles : ma camarade Encarna NAVARRO, lasse de cette vie de chien perdit patience et décida de rentrer chez elle en Espagne - je n'ai jamais plus eu de ses nouvelles. Catalina PLANAS ne résista pas aux mauvais traitements et attrapa une tuberculose dont elle mourut. Il n'y avait plus dans notre groupe que Lola, Felisa et moi-même auxquelles se joignirent Pilar et ses deux filles âgées respectivement de 12 et 15 ans. Lors du transfert du camp, nous sommes restées au village grâce au maire qui nous avait placées dans des familles et nous avait facilité l'obtention de titres de travail.

Les autres compagnes furent transférées au camp de CEILHES où les conditions étaient épouvantables : elles n'y disposaient même pas d'eau potable. Nous étions en 1940 et une épidémie de typhus se déclara dans ce camp. Nous l'avons appris car le maire de Clermont-L'Hérault, contre l'avis même de la population qui craignait la contagion, avait demandé que quelques-unes de ces femmes soient rapatriées à l'hôpital du village. Avec Lola nous nous sommes portées volontaires pour les soigner. Si quelques-unes s'en tirèrent, beaucoup sont mortes dans nos bras. Je ne peux dire le nombre exact de celles qui sont mortes au camp de CEILHES qui, je crois, a été fermé ultérieurement, mais à l'hôpital du village où elles étaient très peu nombreuses, il y eut au moins 7 décès.

Si j'ai été critique pour l'accueil que nous avons reçu à notre arrivée en France, je veux toutefois rendre hommage à Monsieur RONZIER JOLY, maire et médecin de Clermont-L'Hérault qui a fait tout ce qu'il a pu pour nous rendre la vie moins difficile." (1)

Pepita C A R P E N A  
(juin 1988 )

---

(1) On pourra consulter le témoignage de Pepita CARPENA sur ses activités à "Mujeres Libres" dans le Bulletin du CIRA-Marseille n°26/27, 1<sup>er</sup> semestre 1986, intitulé "1886...1936 et quelques autres anniversaires".

Témoignage de Sara BERENQUER

oooooooooooooooooooooooooooo

" C'est dans un camion à bestiaux qu'avec un groupe de femmes,épuisées après notre passage des Pyrénées, j'ai été conduit dans une caserne désaffectée au centre de Perpignan. A minuit on réveilla ceux qui s'étaient couchés sur la paille pour nous faire de la place. Après plusieurs jours de marche, sans dormir ni manger, cette paille à même le sol représentait un réconfort à notre fatigue. Pourtant notre fatigue n'était rien à côté de celle des mères qui, leurs enfants brûlants de fièvre dans les bras, transies de froid et de faim, perdaient l'espoir de les garder en vie. Combien d'enfants sont morts dans ces affreuses conditions ? C'est un des épisodes les plus poignants de notre exode.

Je me souviens que les habitants de Perpignan venaient au Comité de la Solidarité Internationale Antifasciste (S.I.A.) au local de la Fédération des Comités Espagnols d'Action Antifasciste 16 boulevard des Albères, et où j'allais moi-même pour donner un coup de main. Pour nous soulager dans nos souffrances on nous donnait du pain, un fruit...etc, mais très vite les autorités françaises qui nous considéraient très mal, interdirent à la population toute aide ou secours aux réfugiés espagnols.

Dans les refuges, les camps, les wagons qui servaient d'infirmerie où les blessés faute de soins devaient être amputés pour éviter le pire, nous manquions de tout. Les femmes n'avaient même pas un simple chiffon pour se protéger lors de leurs règles et elles devaient faire le guet devant les tinettes pour récupérer le papier utilisé par les gendarmes et, après l'avoir nettoyé du mieux qu'elles pouvaient, s'en servir comme serviette hygiénique!

La gale, les poux et autres parasites envahissaient nos corps amaigris. Ces jours et nuits sans fin étaient pire que les bombardements de la guerre : lors des bombardements nous courrions et crions, mais si la mort ne nous prenait pas sur l'instant, au moins après pouvait renaître l'espoir.

Le désespoir augmenta encore lorsque le gouvernement français commença de renvoyer en Espagne les femmes et les enfants. Il me faut citer, parmi tant d'autres, le cas de cette veuve, mère de deux fillettes de 12 et 15 ans. Elles arrivèrent au Boulou le 29 janvier et avec d'autres femmes elles furent envoyées par train spécial à Mauriac (Cantal). A l'arrivée en gare de Mauriac le 2 février, ces femmes furent alignées et les villageois vinrent choisir celles qu'ils voulaient héberger. C'est ainsi que cette veuve fut choisie par une famille et séparée de ses deux filles. Placide, la plus jeune, fut hébergée par un couple ouvrier où la femme faisait des ménages et le mari était maçon. Placide aidait aux tâches ménagères et le soir venu ils allaient tous chercher des grenouilles dont les cuisses étaient vendues dans les restaurants. Le seul intérêt que ces gens portaient aux réfugiés étaient les cinq francs alloués par le gouvernement à toute famille qui hébergeait un réfugié. Modesta, sa soeur, eut plus de chance car elle fut hébergée par une famille qui se montrait solidaire avec les réfugiés et voulait leur apporter un soutien moral.

En septembre de la même année toutes ces réfugiées furent regroupées au refuge de Riom-les-Montagnes afin d'être renvoyées en Espagne. Ces femmes savaient très bien ce qui les attendait de l'autre côté de la frontière. Toutes celles qui n'avaient ni mari, ni père, ni parent furent embarquées dans des trains en direction de la frontière. Mais beaucoup se révoltèrent et arrivées à Hendaye ou à Perpignan sautèrent des trains avec leurs enfants et se couchèrent sur les voies pour empêcher les locomotives d'avancer. Une grande partie de ces femmes sera alors réinternée dans les camps de concentration.

Que dire aussi de tous ces hommes qui, pour satisfaire leur abominable appétit sexuel insatisfait, cherchaient à profiter pour un bout de pain ou une boîte de lait, de la situation des réfugiées!

En 1940 avec mon compagnon nous nous retrouvâmes chez un viticulteur. Une fois les vendanges terminées, mon compagnon partit pour Marseille dans l'espoir d'obtenir les papiers nécessaires à un départ pour le Mexique. Moi j'allais dans un village appelé Fontanche où j'aidais aux travaux ménagers et à la couture. J'étais alors enceinte. Un matin de novembre les gendarmes vinrent m'annoncer que je devais me présenter pour retourner au camp de concentration. Le lendemain je partis à travers les vignes et gagnai une route où je pris un autocar pour Béziers. Là j'allais directement à l'hôpital et demandai à voir la directrice de la maternité. Après lui avoir expliqué dans mon mauvais français que je devais rentrer dans un camp, et que j'étais enceinte et lui demandais d'être admise avant terme, ce qu'elle accepta après m'avoir demandé quelques explications supplémentaires.

Là je ne chômais pas : j'aidais les infirmières, pliais les bandes, mais ma tâche la plus importante était celle d'interprète. Les réfugiées internées dans les camps entraient à l'hôpital pour accoucher, comme elles ne comprenaient pas un mot de français je m'efforçais de les aider. Au rez-de-chaussée une grande salle servait de dortoir à toutes les réfugiées.

(...) Je suis sortie de la maternité dans les premiers jours de janvier avec mon fils, Germinal, dans les bras. En le serrant contre moi pour le protéger du froid et de la neige, je fis à pied le long chemin jusque chez mes oncles de l'autre côté de la ville. Comme je n'avais aucune pièce d'identité je ne pus y rester longtemps, et après un bref séjour chez les gens qui m'avaient déjà hébergé à la campagne, je partais pour Marseille dans l'espoir d'un départ pour le Mexique.

En attendant cet hypothétique départ, je dus aller au refuge de Montgrand où la semaine de mon arrivée une épidémie avait déjà emporté trois nourrissons. Alors les camarades se cotisèrent pour me louer à quelques kilomètres du refuge une cabane en bois. Cela coûtait cinq francs par mois, il n'y avait pas de feu, seulement un lit et le landau que l'on m'avait donné pour le petit. Trois fois par jour je devais

aller chercher ma nourriture à la cuisine du refuge où je m'introduisais par la porte de service.

Puis les Allemands arrivèrent et adieu le rêve mexicain. Grâce à mon beau-frère qui était au camp de concentration de Bram et qui avait été envoyé au village pour faire du pain, mon compagnon Jésus GUILLEN a pu obtenir un contrat de manoeuvre. Arrivés au village avec notre fils Germinal, et après bien des difficultés, nous sommes parvenus à louer une vieille maison où le vent s'infiltrait par les fissures de la porte et du plancher en bois (...) Peu de temps après, Juan FERRER, qui fut après la libération le directeur de notre journal "SOLIDARIDAD OBRERA", nous écrivit pour nous demander de lui trouver du travail ainsi qu'à sa famille. Pour sa campagne Teresina TORRELLES et pour son fils qui était encore adolescent nous avons trouvé un travail à la campagne. La fille de Teresina, Mar y Sol, allait encore à l'école. FERRER trouva du travail dans une sablière et resta avec nous. Comme nous n'avions ni lit, ni couvertures supplémentaires, nous avons dormi dans le même lit tous les trois pendant quelques jours, le temps de trouver de quoi colmater les fissures du plancher et de lui aménager un lit de fortune. Puis nous avons loué une maison un peu plus grande en dehors du village, avec deux petites chambres et une minuscule cuisine.

A cette époque, nous étions organisés clandestinement en tant que mouvement libertaire. Plus tard nous avons réorganisé la S.I.A. puis les Jeunesses Libertaires. L'armée allemande avait alors installé des boulangeries de campagne hors du village pour faire le pain de leur armée et tous les réfugiés avaient été réquisitionnés pour ce travail. Nos camarades qui faisaient le pain arrivèrent à tromper la vigilance des Allemands et firent parvenir du pain au maquis de la Montagne Noire avec qui nous étions en contact ainsi qu'avec d'autres groupes à Toulouse, Lavelanet, Chalabre etc... Au retour d'une réunion très importante à Béziers, notre délégué voyant la gare envahie par les SS qui contrôlaient chaque voyageur, retourna au lieu de réunion pour y laisser tous les documents et les notes qu'il avait prise pendant cette réunion. Dès son retour il nous en informa. Nous ne pouvions pas laisser ces circulaires et autres informations à Béziers : nous en avons besoin pour les transmettre aux autres groupes du département. A ce moment j'étais enceinte et étais la seule qui pouvait m'absenter et je décidai d'aller récupérer ces documents malgré l'opposition de mon compagnon et des autres camarades du groupe. Avec mon fils qui avait alors trois ans, je partis donc pour Béziers où je me rendais directement rue Saint Jacques chez Anita NOGUES et Paulina BALLESTER, deux jeunes camarades avec qui j'avais passé la frontière et chez qui s'était tenue la réunion. Arrivée chez elles, elles me donnèrent les documents qui étaient cachés dans un gant de toilette avec le linge qui séchait à la fenêtre. Je glissais les papiers les plus importants dans mon corsage et les notes en sténographie dans les doigts de mon gant, et je pris soin de porter mon enfant sur mon bras, du même côté. A la gare il y avait des soldats partout et même dans le train. Je fus obligée de rester sur la plate-forme tellement il y avait de monde. Là, adossée à la fenêtre, je sentis soudain l'air me manquer et je perdis connaissance. Mais nous étions si serrés que

je ne tombais pas. Lorsque je repris connaissance, j'avais toujours mon fils que je serrais fort contre moi et un soldat allemand me donna à boire du café et m'offrit une mandarine, ce que j'acceptai pour ne pas éveiller les soupçons. Ça avait été vraiment une chance que le train soit aussi bondé et d'être serrés comme des sardines, car si on avait trouvé les documents que je transportais, cela m'aurait valu d'être déportée en Allemagne et sans doute torturée.

Peu de temps après Antonio RODRIGUEZ qui était notre délégué auprès de la résistance française fut arrêté et déporté en Allemagne. Une brave femme chez qui je faisais des ménages me prévint alors que nous avions été dénoncés et que notre maison était surveillée. Nous arrêtâmes alors de nous réunir à la maison, et ne nous rencontrions plus que dans les bois autour du village (...) Puis la surveillance se faisant de plus en plus pressante, nous avons décidé de partir pour les Pyrénées et avons envoyé un camarade de notre groupe, Juan ALCACER en éclaireur. Après que notre décision ait été prise, Araceli RODRIGUEZ qui habitait chez nous avec son jeune enfant Polen, partit pour Toulouse avec son compagnon Raul CARBALLEIRA. Nous étions prêts à partir, mais comme j'étais sur le point d'accoucher, nous avons attendu jusqu'au 24 août 1944, date de naissance de ma fille Sara." (1)

Sara BERENGUER

|||||  
(1) "L'exode espagnol en 1939 et notre lutte clandestine et participation à la résistance française" Sara BERENGUER, automne 1988, 10 p.  
Sara BERENGUER LAOSA est née en 1919 dans le quartier ouvrier de Pueblo Seco à Barcelone. Pendant la guerre civile elle occupa de nombreux postes de responsabilité en particulier au Comité Régional catalan des industries du bois et de la décoration de la CNT. Membre de SIA et de "Mujeres Libres" dont en 1939 elle sera secrétaire à la propagande pour la Catalogne, elle participera à de nombreuses visites des combattants du front d'Aragon au nom de ces organisations. Toutes ces activités sont largement développées dans son excellent livre "Entre el sol y la tormenta : treinta y dos meses de guerra, 1936-1939" (Barcelone, Ed. Seuba, 1988, 322 p.) que l'on peut se procurer auprès de l'auteur :

Sara GUILLEN, rue de Vénus, MONTADY, 34310 CAPESTANG

REORGANISATION DE LA CNT DANS LES CAMPS ET LUTTES POUR  
.....

LE CONTROLE POLITIQUE DES CAMPS  
.....

Rapidement l'administration des camps va passer aux mains des internés eux-mêmes. Chaque camp se divisait, selon une hiérarchie militaire, en plusieurs îlots administrés par un commandant. Chaque îlot comptait de 7 à 8 compagnies d'environ 150 hommes chacune, commandées par un ancien gradé républicain. Chaque îlot disposait de sa propre intendance, infirmerie, cuisine... Ce type de structuration imposée par les autorités françaises convint parfaitement aux communistes qui parvinrent ainsi à s'emparer du contrôle de certains camps.

"La première chose que firent les cénétistes à l'entrée des camps fut de s'organiser afin de pouvoir mieux affronter la situation. D'abord se formèrent les comités d'îlots -un îlot représentait une portion de terre entourée de barbelés- et avec tous les îlots on formait un comité de camp. La première tâche consista à se mettre en contact avec l'organisation à l'extérieur. Puis furent formées des délégations chargées des recherches familiales et une délégation sanitaire pour aider les compagnons malades en fonction de l'aide bien faible en médicaments et en nourriture qui nous parvenait de l'extérieur." (1)

Cette volonté de s'organiser très rapidement est confirmée par le témoignage de B. TORRE-MAZAS:

"...48h après notre arrivée au camp-prison (de Saint Cyprien) commençait déjà l'organisation d'un regroupement de la CNT... Le commandement du camp informa par hauts-parleurs que les Français laissaient aux Espagnols la responsabilité de la vie interne du camp. La CNT s'est alors réunie. Il y avait là Gines MARTINEZ qui avait le grade de commandant du 475<sup>e</sup> Bataillon de la 119<sup>e</sup> Brigade de la 26<sup>e</sup> Division-Durruti; il était aux yeux des Français celui qui devait être responsable du camp, étant le plus haut gradé présent. Gines n'était pas très chaud: il n'avait pas l'âme d'un commandant militaire, étant un ouvrier métallurgiste spécialisé dans les aciers fins, et plus précisément les lames de rasoir. Sur l'insistance des compagnons présents, il accepta enfin. Avec lui furent également désignés le capitaine ESPINOSA, Jesus GARCIA "BOBINI" du syndicat des spectacles, Miguel G., José G. et Benjamin (TORRE-MAZAS) à qui Gines demanda de faire office de secrétaire." (2)

Ce premier comité CNT du camp de St Cyprien ne durera pas très longtemps, Gines ayant dû céder la place à plus gradé que lui, en l'occurrence un lieutenant-colonel de

|||||

(1) Témoignage de Pedro FLORES.

(2) B. TORRE-MAZAS : Anales del exilio libertario , T.1 (Toulouse : Ed. CNT , 1985, 263 p.)

la Division de Cipriano MERA, mais qui n'appartenait pas à la CNT, ce qui n'empêcha pas l'organisation de continuer à se structurer par baraques et flots. Les 17 flots du camp (16 espagnols et le 17<sup>e</sup> réservé aux Internationaux) eurent bientôt chacun un délégué : B. TORRE-MAZAS cite le cheminot de Sarragosse Francisco MARTINEZ (1) pour le camp n°5, Manuel DIAZ de Gijon pour le n°3, Antonio CASAS de Sarragosse lui aussi et ancien commissaire de brigade pour le n°9, Honorato ATIENZA (2)...etc.

Au Vernet c'est l'ancien commandant de la 26<sup>e</sup> Division, Ricardo SANZ, qui assume les responsabilités du camp.

Au camp civil d'Argelès, Juan FERRER (3) précise que "les confédéraux s'organisèrent en sections régionales. D'abord les Catalans seuls puis les autres après. Nous avons constitué 26 groupes comarcaux et nous sommes arrivés à un total de 10 000 adhérents. J'étais le secrétaire de l'ensemble de la régionale catalane." (4)

|||||  
(1) Francisco MARTINEZ est mort à Montauban au début des années 1960.

(2) Honorato ATIENZA : Lors de son service militaire à Cartagène, ce militant originaire de Mazarron (Andalousie) avait tué à la fin de l'année 1935 un colonel qui s'était particulièrement distingué dans la répression anti-ouvrière. Condamné à 30 ans de prison, il sera libéré par la CNT le 19 juillet 1936 et s'enrôlera comme milicien dans la Colonne Durruti où il deviendra commissaire de la 4<sup>ème</sup> Compagnie du 475<sup>e</sup> Bataillon. Au camp de St Cyprien, il s'opposera violemment aux manoeuvres des anciens militants du Parti Syndicaliste CORBELLA et FORNELLS qui tentaient de faire rentrer volontairement en Espagne des militants pour travailler au sein des syndicats verticaux phalangistes. En 1942, à Nîmes, il tuera un gendarme qui tentait de l'arrêter. Condamné à une lourde peine, il restera 12 ans en prison.

(3) Juan FERRER FARRIOL est né à Igualada en 1896. Dès l'âge de 11 ans, il commence à travailler et se forme dans une école rationaliste. Membre du groupe "JOVENES LIBRES" il adhère à la CNT en 1911 et ne cessera dès lors de participer activement au mouvement anarchiste et ouvrier. Pendant la révolution il sera maire d'Igualada et conseiller à l'agriculture tout en assumant la direction de nombreux journaux. Pendant l'occupation nazie il sera avec P. MALSAND et PASTOR membre du Sub-Comité national de la zone occupée. A la libération il participe aux activités de la Commission de défense de l'exil et sera aussi speaker à la radio montée par la CNT et qui émettait dans la région de Font Romeu. Actif dans la régionale catalane en exil, il occupera à de nombreuses reprises le poste de directeur des principaux journaux publiés par l'exil ("CNT", "SOLIDARIDAD OBRERA", "TIERRA LLIURE", "LE COMBAT SYNDICALISTE", "UMBRAL"...). Délégué à la plupart des congrès et plenums en Espagne comme en exil où il a toujours défendu les positions de l'anarchisme le plus orthodoxe. Il meurt à Montreuil le 11 septembre 1978.

Il est également l'auteur de plusieurs ouvrages en catalan concernant l'histoire du mouvement anarchiste à Igualada et de mémoires transcrites par B. PORCEL (cf. la note ci-après).

(4) Baltasar PORCEL : "La Revuelta permanente" (Barcelona Ed. Planeta, 1978, 302 p.).

Et pourtant malgré la prépondérance des militants libertaires les communistes qui, à Argelès et à St Cyprien représentaient moins de 10% des effectifs réussirent à prendre le contrôle des camps. Pour ce faire ils utilisèrent au maximum la hiérarchisation militaire des camps mise en place par les autorités françaises et aussi des moyens typiquement staliniens. Ainsi D.W. PIKE (1) cite le cas de ce communiste italien, CHEDINI dit "BATASI" qui s'était distingué en Espagne dans l'assassinat de plusieurs militants anarchistes italiens connus, et qui à Argelès avait établi une liste "d'indésirables" qu'il remit aux autorités françaises. Le résultat ne se fit pas attendre et c'est pour le moins 14 militants libertaires qui gênaient CHEDINI dans sa prise en main du camp, qui furent immédiatement envoyés au fort de Collioure d'où ils ne sortiront qu'après une grève de la faim.

A Saint Cyprien ils séparèrent les anciens des Brigades internationales des autres et empêchaient les responsables anarchistes de bénéficier des services de la cantine.

A Gurs tous ceux qui n'étaient pas communistes ne pouvaient avoir aucune responsabilité : le chef d'un îlot allemand, qui était un ancien de la Colonne ASCASO fut immédiatement remplacé. D'autres détenus anarchistes qui avaient protesté furent aussitôt isolés et privés de rations alimentaires pendant trois jours. Le courrier, les documents envoyés à l'administration française pour obtenir des autorisations de sortie... n'étaient pas transmis lorsqu'il s'agissait de non communistes. Tous ces faits furent dénoncés dans le "BOLETIN DE LOS ANTIFASCISTAS DESCONTENTOS DE LOS CAMPOS INTERNACIONALES" (2) réalisé par des militants internés à Gurs. C'est ainsi qu'on peut lire dans un de ces bulletins l'histoire du militant portugais Damaso Rafael GUERREIRO : cinq fois en deux mois l'administration française informera les responsables staliniens du camp de la libération de ce réfugié et à chaque fois les staliniens prétendront que GUERREIRO s'était évadé du camp.

Dans une carte datée de Gurs le 5 juillet 1939, le compagnon italien MIOLI se plaignait à Giovana BERNERI qu'il ne recevait jamais "LE LIBERTAIRE" que pourtant elle lui envoyait très régulièrement.

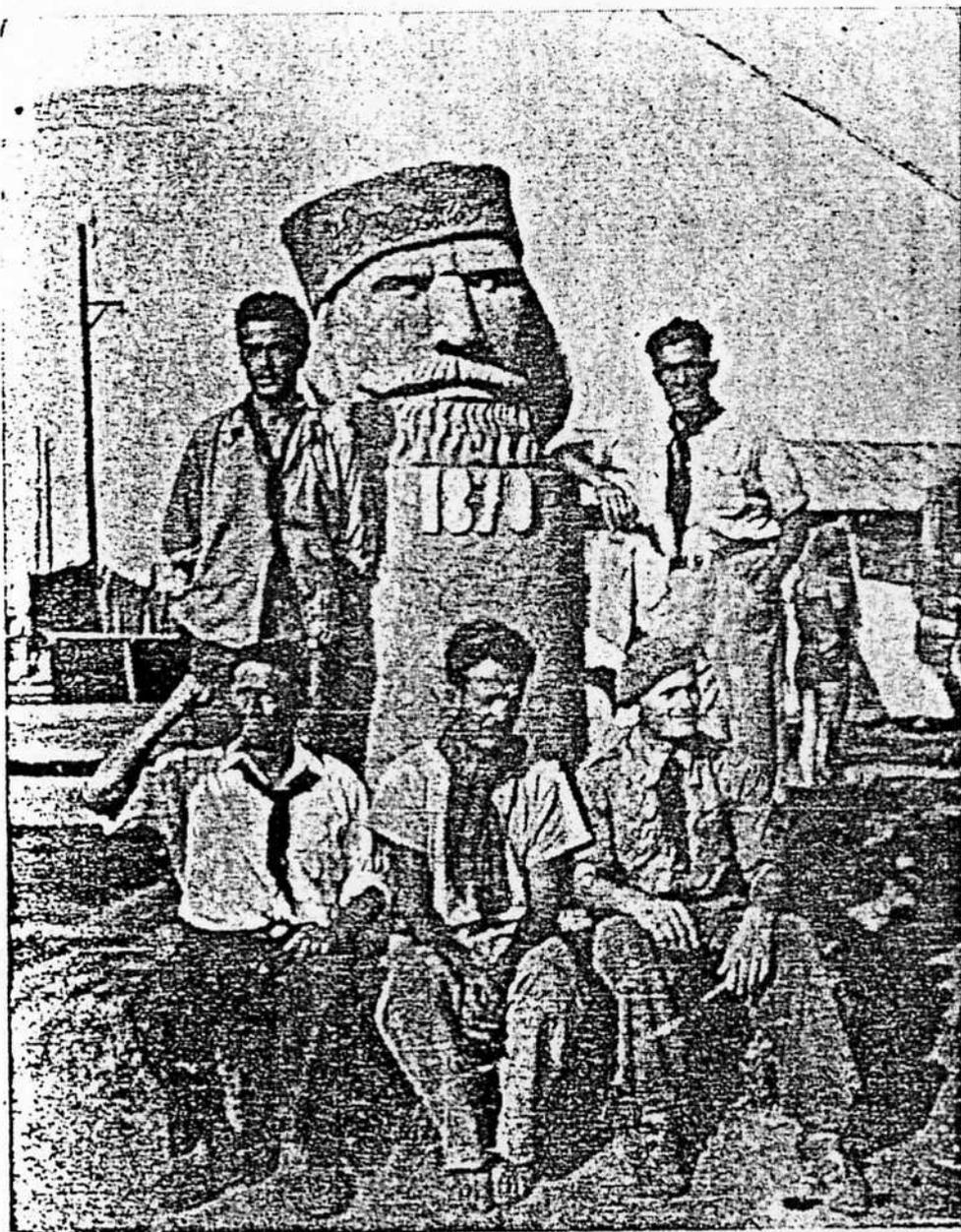
Tant et si bien que le 4 juillet, 150 internés des îlots italien, allemand et portugais (îlots F et G) composés de militants libertaires et aussi de socialistes et républicains anciens des Brigades, demandèrent qu'on les sépare des communistes et le 6 août le journal socialiste "AVANTI" titrait "AU CAMP DE CONCENTRATION LES VOLONTAIRES INTERNATIONAUX SE REBELLENT EN MASSE CONTRE LA TYRANNIE DES FONCTIONNAIRES DE MOSCOU !"

Les staliniens tenteront tout contre cette révolte : nomination d'un non-communiste à la cuisine, menace d'arrêter toute aide humanitaire aux dissidents... rien n'y fit et les compagnons parvinrent à obtenir la séparation.

|||||  
(1) D.W. PIKE : "Vae victis , los republicanos espanoles refugiados en Francia 1939-1944" .- Paris : Ed. Ruedo Iberico , 1969, 139 où Pike utilise en particulier les lettres envoyées par des compagnons italiens (MIOLI, Dante ARMANETTI...) internés à Gurs et dont les originaux se trouvent aux Archives Berneri.

(2) "Bulletin des antifascistes mécontents des camps internationaux", non daté le n°1 est sans doute de juillet 1939. Il y eut au moins un second numéro.

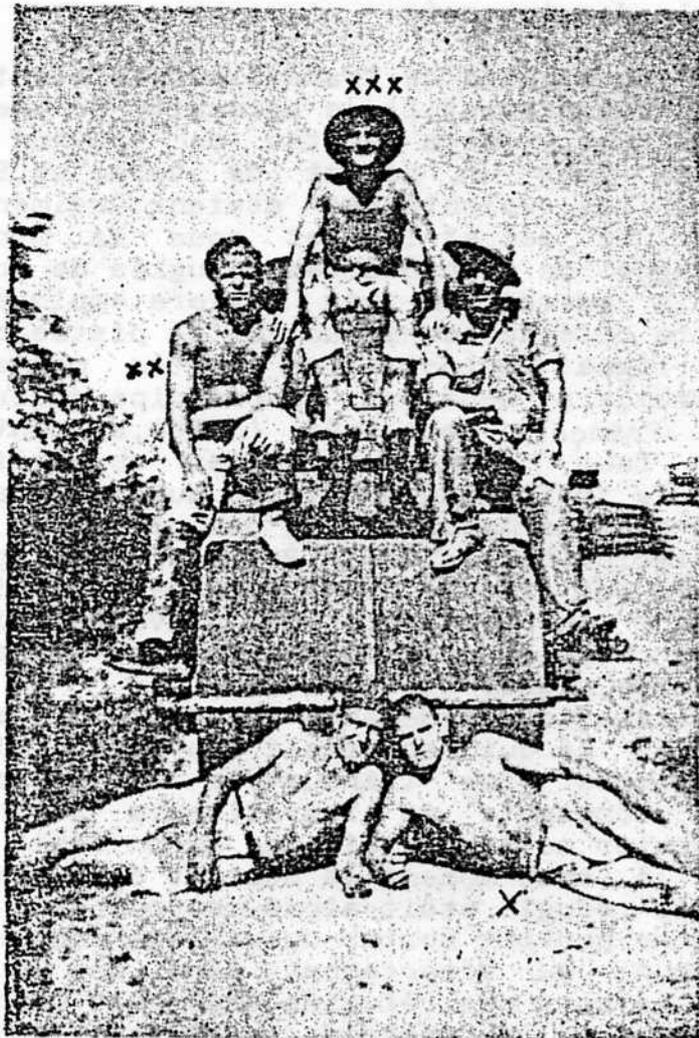
Ces réfractaires sont sans doute à l'origine de la "9ème Compagnie des antifascistes indépendants" composée de 170 hommes environ dont les deux tiers sont d'origine allemande et dont l'appartenance politique se décompose comme suit "CNT-FAI : environ 15% ; SPD (Parti Social démocrate) et SPO : environ 15% ; Kommunistische Arbeiterunion : environ 6% ; SAP (Parti Socialiste ouvrier) : environ 2% ; 10% à peu près n'étaient pas organisés politiquement et 52% appartenaient au parti communiste et à des organisations communistes non précisées." (1)



Camp de GURS : debout à droite appuyé à la statue de Garibaldi réalisée en boue séchée , le compagnon italien Luigi GRIMALDI.

|||||  
(1) "Les Barbelés de l'exil" / Sous la direction de Gilbert BADIA .-Presses Universitaires de Grenoble ,1979 : article de Barbara VORMEIER consacré aux internés allemands et autrichiens de Gurs.

# 3 LES COMPAGNIES DE TRAVAILLEURS



Une Compagnie de Travailleurs Etrangers en 1941

Felix ALVAREZ FERRERAS (X)

PALOMINO (XX)

Carlos RIERA de Madrid (XXX)

(Photo F.Alvarez Ferreras)



humainement, beaucoup en bons patrons qu'ils étaient, virent tout le profit qu'ils pouvaient tirer de cette main d'oeuvre bon marché et ne se gênèrent pas pour surexploiter les réfugiés.

Après la signature de l'armistice, "les Compagnies de Travailleurs furent dissoutes et remplacées par des Groupes de Travailleurs Etrangers (G.T.E.). Ces groupes disséminés dans toute la zone libre étaient sous le commandement d'un militaire dont la tâche était de contrôler tous les réfugiés de sa juridiction. A chaque réfugié on donna un carnet d'identité du groupe, pourvu de douze cases qu'il devait faire viser mensuellement par le maire de son lieu de résidence... Rien n'avait changé : toutes les demandes de main d'oeuvre devaient passer par le responsable du GTE qui favorisait tel ou tel propriétaire, selon qu'il avait été généreux avec lui."(1)

Il faut ajouter que les milliers de réfugiés qui furent envoyés aux travaux de fortification sur la ligne Maginot eurent le triste privilège d'être envoyés, aussitôt après la percée allemande de juin 1940, directement en Autriche au camp de concentration de Mauthausen dont bien peu revinrent.



G.T.E. à St Martin d'Estreux  
(Loire).  
(Photo F. Alvarez Ferreras)

|||||  
(1) Témoignage de Pedro FLORES.

Témoignage de Ricardo VISCOSILLAS (1)

"Après un long séjour au fort de Mont Louis où j'étais arrivé malade, puis au camp de Septfonds, je fus envoyé dans une Compagnie de Travailleurs couper du bois dans les forêts des Landes. Nous travaillions à 6km de la côte et du plus proche village. Nous étions pour ainsi dire coupés du monde, sans journaux, sans un appareil de radio pour suivre de près les opérations militaires. Pour donner une idée de l'isolement dans lequel on nous tenait, il faut savoir que la nuit où les Allemands devaient arriver, nos gardiens nous abandonnèrent sans rien nous dire... Nous coupions des pins pour faire des tranchées. Le capitaine français qui commandait était un fasciste cent pour cent. A deux occasions nous avons du recourir aux débrayages et à la grève de la faim contre le travail qu'on nous imposait en augmentant chaque jour le nombre d'heures et la quantité de pins à couper tout en diminuant les rations.

...(A leur arrivée) les Allemands nous mirent en formation, puis pointèrent leurs mitrailleuses dans notre direction. La sueur couvrait nos fronts et à beaucoup l'angoisse nouait la gorge. Ce fût un moment terrible car les Allemands firent même un simulacre d'exécution... Après cette sinistre comédie le commandant allemand fit un discours, déclarant que nous passions sous sa juridiction et que pour chaque Espagnol qui s'échapperait il en ferait fusiller dix, et dix de plus pour chaque arme qu'il trouverait."(2)

|||||  
(1) Ricardo VISCOSILLAS BORDERAS est né à Jaca le 1er septembre 1909 et a essentiellement milité à Sarragosse où il avait émigré très jeune. Après l'arrivée des Allemands, il sera interné à Gurs, puis envoyé dans un GTE dans l'Ariège. Tombé malade, il s'échappera et se cachera dans une forêt. Après avoir travaillé dans une ferme il sera arrêté par les gendarmes et envoyé au camp disciplinaire de MURET où il restera un mois et demi au cachot avant d'être condamné à 6 mois de prison qu'il purgera à la prison St Michel de Toulouse. A la fin de sa peine il sera interné au camp de Noé puis à celui de Septfonds où, pour sortir du cachot où on l'avait jeté il devra simuler une crise de folie. Réquisitionné par les Allemands, il sera envoyé à l'île de Jersey puis au camp Galiéni de St Raphaël où il souffrira de nouveau des peines de cachot pour avoir protesté contre les injustices dont les réfugiés étaient l'objet. Tombé gravement malade, il sera enfin hospitalisé puis autorisé à prendre un mois de convalescence chez son frère qui appartenait à la résistance; il en profitera pour gagner le maquis. Après la libération il militera à la Fédération locale de Mondoville (Haute-Garonne) et sera membre de la Comarcale de Valderrobes en exil. Il est mort le 5 août 1972 à l'hôpital de Toulouse.

(2) in Federica MONTSENY ,op.cit.,p.84-87.

Témoignage de Miguel TORRES (1)

"En 1936, lors de la révolution espagnole, j'avais 16 ans. Mon frère aîné militait à la CNT et je suivis ses traces et partis au front comme volontaire. Lors de la retraite de 1939 je me trouvais près de Tarragone avec une balle dans la jambe. Par mes propres moyens je partis vers la frontière française. A Caldas de Malavella je soignais sommairement ma jambe qui me faisait bien souffrir : heureusement j'étais d'une bonne constitution, et la plaie se referma sans qu'il y ait une infection mais avec la balle toujours à l'intérieur.

Je suis arrivé à la frontière épuisé. Elle était fermée et comme des milliers d'autres j'ai attendu là une dizaine de jours. Enfin je suis passé par le Perthus puis j'ai été conduit à pied au camp d'Argelès, où je suis resté quelque temps. Ensuite j'ai été transféré à Agde (Hérault) au camp qu'on appelait Camp des Catalans.

A Agde nous avions des baraquements et la vie s'y déroulait comme partout ailleurs, avec ses moments de désespoir et d'autres plus optimistes. Mais dans ce camp s'est passé un fait que je tiens à signaler.

Lors de la création des Compagnies de Travailleurs Etrangers, celles-ci devaient être formées sur la base du volontariat. Mais au camp des Catalans ils voulurent enrôler de force tous les internés, jeunes et vieux sans discrimination. Il s'en suivit une protestation générale qui se traduisit par une grève de la faim : pendant 6 jours personne ne prit de nourriture malgré les appels au clairon pour aller chercher de la 'bouffe'. Le commandant du camp fulminait mais personne ne bougea d'un pouce. Nous voulions qu'on laisse en paix nos compagnons les plus âgés et que le recrutement des compagnies de Travailleurs repose réellement sur le volontariat. Avec cette grève nous avons obtenu satisfaction.

Je suis parti comme bûcheron dans une de ces Compagnies en Ardèche. Le régime y était militaire : tous les matins encadrés par nos gardes nous devions saluer le drapeau français. Comme si cela nous concernait alors que nous n'étions ni Français, ni même prisonniers, nous étions des simples réfugiés. Quelques camarades osèrent protester : en représaille on leur rasa la tête et on leur dit qu'ils seraient renvoyés en Espagne. Je ne sais pas si cette menace a été exécutée ou si c'était simplement pour nous faire peur, en attendant ces dix camarades disparurent. Où ?

Le travail de bûcheron était très pénible et le rythme de travail épuisant. J'allai voir le médecin de la Compagnie et lui montrai ma jambe blessée à Tarragone. Il m'envoya à l'hôpital d'Aubenas où ils m'opèrent et enlevèrent la balle que j'avais presque oubliée. Cela me permit de me reposer un peu.

Plus tard j'ai été réquisitionné au titre du STO et j'ai été envoyé à Brest à la base de sous-marins. C'est là que je me trouvais encore lors du débarquement de Normandie en juin 1944.

De gauche à droite :

M. MASSANA, R. CASALS,  
J. ESTER, «El Ros» et  
J. BONET (debout).



(1) Témoignage recueilli par Pepita CARPENA en septembre 1988.  
Miguel TORRES est né le 13 janvier 1920 à Barcelone et demeure actuellement dans la région de Marseille .

## Témoignage de Ramon CASALS

" Comme tous les Espagnols entrés en France à la fin de la guerre d'Espagne, j'ai connu les camps de concentration et les Compagnies de travail.

C'est le 9 février 1939 que je suis entré au camp d'ARGELES; en mai de la même année j'ai été transféré à Agde d'où je suis sorti en septembre pour aller faire les vendanges dans une Compagnie de Travail. Celles-ci terminées, ils nous transférèrent au camp de Saint Cyprien. Le 10 décembre ils m'envoyèrent à la 153<sup>ème</sup> Compagnie de travail, près de Niort; j'y suis resté jusqu'à juin où devant l'avance des troupes allemandes je suis parti dans un nouveau groupe à Agen. En mai 1941 ils m'ont à nouveau envoyé dans une nouvelle Compagnie près de Toulouse. Cette Compagnie que l'on disait disciplinaire - elle ne l'était pas plus que les autres - était sous le contrôle des Allemands.

Avec les compagnons SANT (1) et SOLER nous nous sommes évadés. Nous avons été arrêtés près de Tarrascon-sur-Ariège et emprisonnés parce que nous n'avions pas de documents d'identité. Nous avons joué les innocents, car dire la vérité aurait été pire, et nous avons fait quinze jours de prison. De là, nous sommes partis dans un autre groupe de travail dont le commandement était à Saint-Jean-de-Verges près de Foix. Nous avons alors travaillé dans les forêts à couper du bois et faire du charbon pour l'armée. Là aussi, un beau jour, nous sommes passés sous le contrôle des Allemands.

SANT et moi, de nouveau, nous nous sommes échappés, et de nouveau nous avons été arrêtés. Cette fois ils nous envoyèrent au camp du Vernet d'Ariège comme "réfractaires", puis au camp de Noë d'où ils nous transférèrent à Cherbourg dans un camp disciplinaire contrôlé par les Allemands. Nous y sommes restés jusqu'à la libération de la ville par les Alliés en juin 1944.

Avec mon camarade nous avons alors travaillé sur le port pour le compte des Alliés et ce jusqu'en novembre 1944.

En novembre prochain j'aurai 80 ans et c'est en 1926 que j'ai adhéré à la CNT à laquelle je continue d'appartenir modestement mais avec fidélité." (2)

---

(1) Ramon SANT MAS, né à Berga (Barcelone) en 1911, a été milicien dans la Colonne "TIERRA Y LIBERTAD" pendant la guerre civile. Il est mort en exil en 1973.

(2) Témoignage de Ramon CASALS le 5 juin 1988 à Le Mas d'Azil.

Né le 6 novembre 1908 à Berga, Ramon CASALS, qui utilisera également le nom de "Ramonés XIC", était ouvrier du textile. Secrétaire de la CNT de sa branche professionnelle (de 1930 à mars 1938), il militait également aux Jeunesses Libertaires de Berga. En juillet 1936 il a été l'un des organisateurs du Comité révolutionnaire de sa ville natale: il s'y opposera aux exécutions sommaires et protégera le patrimoine culturel, y compris religieux. En septembre il s'enrôlera dans la Colonne "TIERRA Y LIBERTAD" où il sera responsable des services de santé. N'acceptant pas la militarisation des milices, en mars 1937 il rentrera à Berga où il s'occupera alors du ravitaillement de la ville. En 1938, devant la menace fasciste, il retournera à son ancienne Colonne, devenue 153<sup>ème</sup> Brigade, comme simple soldat, puis comme agent de liaison. Après la guerre de 1945, il s'installera à Le Mas d'Azil (Ariège) comme travailleur forestier. Responsable de la propagande de la FL de la CNT en exil, il sera en mai 1945 délégué de l'Ariège au premier congrès du MLE-CNT à Paris. Ami intime de José VILADOMIU (1894-1967), il est considéré comme son fils spirituel.

Témoignage d' Antonio TELLEZ SOLA.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooo

" Je suis né le 18 janvier 1921 à Tarragone d'un père navarrais et d'une mère catalane. A 18 ans, le 10 février 1939, je traversais la frontière française à Saint Laurent de Cerdans (Pyrénées Orientales) en tant que soldat de l'Armée Populaire espagnole vaincue, recrutée de la "classe du biberon" comme on avait surnommé notre classe qui n'aurait du être mobilisée qu'en 1942.

Après une fouille en règle par les gendarmes français qui en profitèrent pour m'enlever un stylo Mont-Blanc qui faisait ma fierté, j'ai été conduit dans un pré à proximité du village. C'était un camp de concentration provisoire, sans le moindre équipement, où attendaient déjà plusieurs centaines de compatriotes qui, comme moi, avaient préféré les sentiers de montagnes aux routes asphaltées qui menaient au Perthus ou à Cerbère.

Toutes les nuits, lorsque nous dormions sur l'herbe avec pour tout matelas une mince couverture, le propriétaire du pré, ou quelqu'un d'autre, l'inondait pour que ces "rouges", transis de faim et congelés de froid, expérimentent le plaisir de passer les nuits d'un cruel hiver dans les intempéries et bien imbibés d'eau.

Très vite il commença à neiger et aussi à geler, et là nous continuions à vivre. A midi on nous donnait un morceau de mulet bouilli, dur comme une semelle, et qui provenait des animaux que quelques soldats avaient fait passer en France. La viande s'accompagnait d'un petit bout de pain. C'est dans ces conditions ou presque, puisque au bout de quelques jours un "ami" avait volé mes bottes me laissant pieds nus sur la terre glacée, que j'ai passé presque un mois avant d'être transféré au camp de concentration de Septfonds (Tarn-et-Garonne) qui était réservé aux ouvriers spécialisés. Je m'étais inscrit comme menuisier et m'étais vieilli de deux ans pour éviter un éventuel rapatriement à cause de ma jeunesse. En comparaison, la situation à Septfonds était sensiblement meilleure. Quand j'y suis arrivé le 9 mars 1939, on était en train d'y construire des baraques de bois, et bien qu'un des côtés était ouvert, au moins dispositions - nous d'un toit et d'un peu de paille pour nous écrouler sur le sol de terre. Une louche de "café" chaud le matin et deux repas constituaient notre pitance quotidienne.

En septembre, après le début de la seconde guerre mondiale commencèrent de sortir du camp des hommes pour aller remplacer à la production les Français mobilisés. J'ai été envoyé comme ouvrier coffreur à l'Atelier de Chargement de Lannemezan (Hautes-Pyrénées) où se construisait une poudrerie. Comme j'étais toujours pieds nus, avant de partir du camp, un compagnon d'infortune me donna une paire de sabots qu'il avait lui-même taillé avec son couteau pour faire passer le temps.

Nous sommes arrivés à Lannemezan le 13 février 1940 et là, par une température de 10° en dessous de zéro, il me fallait travailler sur les échafaudages et les poutres gelées avec mes sabots, car je devais attendre la première paye pour pouvoir changer de chaussures. Et ce qui devait arriver arriva : un jour je fis une chute de cinq mètres de hauteur, m'écrasai sur le sol de cendre et par bonheur ne me cassai que le poignet gauche.

Un ami qui était infirmier m'éclissa le poignet du mieux qu'il put puis on me transféra à l'hôpital mixte de Tarbes où lors de mon inscription on me demanda si j'étais catholique : j'ai répondu que j'étais athée et libre penseur et à partir de là plus personne ne se préoccupe de moi. A l'heure du repas la bonne soeur chargée de la soupe oubliait mon assiette et me laissait sans manger, et moi je ne disais rien. Si bien que de jeunes infirmières, compatissantes m'apportèrent en cachette quelque nourriture, surtout des fruits, pour que je ne meure pas d'inanition.

Au bout de cinq ou six jours ils me déclarèrent guéri, sans que jamais personne ne soit venu examiner mon poignet fracturé. Il s'est remis plus ou moins bien, tout seul, mais cependant il m'en est resté des séquelles. Et encore ai-je eu plus de chance qu'un autre athée, un Espagnol d'une soixantaine d'années qui était arrivé au même hôpital avec un panaris au pouce de la main droite et qu'ils amputèrent totalement. Je pensais que le pauvre homme allait devenir fou.

En juin 1940, la France signa l'armistice avec l'Allemagne et les Espagnols qui étaient sortis des camps furent immédiatement arrêtés et y furent renvoyés. Pour échapper aux barbelés, nous sommes partis avec trois amis sans prévenir vers un hameau du même département, Cantaus-Touzaguet, où les paysans nous virent arriver à la recherche de travail, avec plus de joie que n'en eut le peuple hébreu voyant tomber la manne sur le désert. Les jeunes étaient mobilisés ou prisonniers en Allemagne. Les propriétaires nous traitèrent bien, mieux que leurs vaches et boeufs de labour, ce qui n'est pas peu dire. Je me levais à quatre heures du matin pour donner la pâture au bétail, et ne me couchais pas avant dix heures le soir, avec une pause à midi pour manger, mais sans sieste bien sûr. J'ai passé là du bon temps à labourer, faucher, battre et suer joyeusement. Mais le bonheur ne dure guère. A la fin du mois de septembre les gendarmes arrivèrent, nous arrêtèrent tous les trois, et après huit jours à la prison de Tarbes, nous sommes arrivés au camp d'Argelès-sur-Mer le 9 octobre 1940.

A cette époque avaient déjà été organisés les Groupes de Travailleurs Etrangers, c'est-à-dire des Compagnies de travailleurs militarisés, avec le même statut que les soldats c'est à dire 0,50 par jour et du tabac. J'ai fait tout mon possible pour qu'ils ne m'attrapent pas : je me suis caché dans la baraque aux galeux, mais de là aussi ils prenaient des gens, alors j'ai fini par me mettre dans la baraque des tuberculeux. Les compagnies partaient du camp, mais moi je n'étais pas disposé à me

CARTE D'IDENTITE

22. Groupe de Travailleurs Etrangers  
 Nom Teller-Sola  
 Prénoms Antonio  
 Profession menuisier  
 Nationalité espagnole  
 Né le 18-12-19  
 à Baragona  
 Province Espagne



Signature du Titulaire

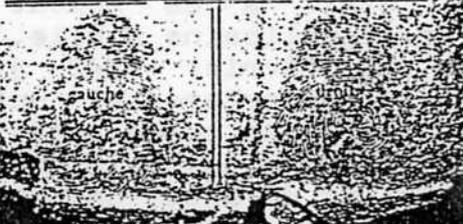
*[Handwritten signature]*

SIGNALEMENT

Taille 1 m 62 dos 1 m 50  
 Cheveux châtains No: 3 dimension 3  
 Moustache ..... Forme du visage .....  
 Yeux gris Teint .....  
 Signes particuliers .....

Chanan le 14 mar 1942  
 Le Chef de Groupe [Signature]

EMPREINTES DIGITALES



COMMISSARIAT A LA MAIN-D'ŒUVRE

DIRECTION DEPARTEMENTALE DE L'AYTOUR-LOZERE

à Monsieur Tellez Antonio  
 profession aide-cuisinier date de naissance 18.1.1919  
 domicile St Affrique  
 rue Laisance 5



En vertu de la Circulaire Ministérielle n° 4-C-2 du 9 février 1944  
 vous êtes désigné pour le travail obligatoire en Allemagne.

Vous êtes convoqué et devez vous présenter le lundi 19.6.44  
 1944, à 9 heures, rue Hotel des voyageurs  
 à Rodez (gare). Après aptitude physique reconnue à la  
 visite vous serez joint à un convoi à destination de l'Allemagne.

Vous vous présenterez à la visite médicale muni de ce qui suit :

- |  |   |
|--|---|
| 1. Effets de travail.                          | 6. Pièces d'identité.                             |
| 2. Couvert de table.                           | 7. Carte de travail.                              |
| 3. Gamelle.                                    | 8. Carte d'alimentation.                          |
| 4. Couverture.                                 | 9. Provisions alimentaires pour 2 jours de route. |
| 5. Sous-vêtements chauds, bonnets, chaussures. | 10. La présente convocation.                      |

La non présentation à cette convocation entrainerait des sanctions sévères.

1. - Sanctions prévues par les lois françaises.
2. - Sanctions appliquées par les autorités allemandes et prévues à l'article 21 des accords intervenus sur la protection du pays par les troupes d'occupation du 17-12-42.

Des sanctions seront prises également contre les parents complices des réfractaires.

*17/6.44.2*

laisser militariser. Mais un jour, par haut-parleur, ils demandèrent des spécialistes pour aller travailler librement. J'ai mordu à l'hameçon et me présentais aussitôt: c'est comme ça qu'ils m'enrôlèrent au 321 ème Groupe de Travailleurs Etrangers.

Je suis arrivé à Mende (Lozère) le 1er mars 1942 avec un détachement de 40 hommes. Nous étions tous des "spécialistes" : maçons, serruriers, trois menuisiers (dont moi)...etc. Ils nous logèrent dans une baraque de bois à deux kilomètres environ de la ville et c'est là que nous mangions et dormions. Le " cuistot " du groupe préparait le rata avec ce qu'on nous donnait, c'est-à-dire surtout des topinambours. Les autres, nous travaillions à la réparation de la caserne Lomole, dans Mende même, et qui était à ce moment occupée par des éléments de la Garde Républicaine Mobile.

Le 19 février 1943 j'ai été convoqué à la direction du Groupe Départemental qui se trouvait à Chanac, où on me déclara que comme j'étais "un fauteur de troubles", pour me punir on m'envoyait travailler à une mine d'antimoine à Le Collet de Dèze, un petit village qui était limitrophe du département du Gard. Quand j'ai vu la mine, j'ai cru mourir, mais passé le premier moment d'appréhension et m'étant rapidement habitué au marteau-piqueur de 14 kilos, j'acceptai avec beaucoup de résignation de passer huit heures par jour (en équipes continues) sous terre. J'ai travaillé là ce qui restait du mois de février et la première quinzaine de mars, jusqu'au jour où, à cause des conditions de travail (nous n'avions pas de masques et respirions de la poudre d'arsenic) et parce qu'on m'avait décompté trois jours de travail parce que j'avais manqué une journée sans autorisation, j'eus une violente altercation avec l'ingénieur des mines. La direction de la Compagnie Française des Mines de Dèze m'a alors dénoncé aux Allemands qui vinrent pour m'arrêter. Encore une fois, j'eus de la chance. Les deux gendarmes allemands qui vinrent me chercher avaient combattu en Espagne, du côté franquiste naturellement, mais malgré tout ils ne pouvaient s'empêcher une certaine admiration pour les "rouges" comme ils nous appelaient. Me voyant si jeune (bien sûr je l'étais, mais surtout je le paraissais beaucoup plus), ils me demandèrent, dans un espagnol correct, ce qui s'était passé. Je leur racontai la vérité. Scandalisés, ils me conduisirent à la direction de la mine et à force de cris me firent payer les trois jours qui m'avaient été injustement décomptés. J'en profitai pour réclamer le salaire d'un jour de congé auquel j'avais droit et ils me le donnèrent.

Je suis resté officiellement au 321 ème Groupe de Travailleurs du 1er mars 1941 au 13 avril 1943 où ils me libérèrent avec quelques jours de retard." (1)

|||||  
(1) Témoignage d'Antonio TELLEZ SOLA, septembre 1988. On pourra lire la suite de ce témoignage dans le chapitre consacré à la résistance et aux maquis.



## 4 LES CAMPS D'AFRIQUE



Camp de DJELFA :de gauche à droite, debouts : Ricardo SANZ,  
J.J.DOMENECH et son frère ;  
assis les frères SAINS.

(in Ricardo Sanz: "El Sindicalismo español antes de la guerra civil", Barcelone , 1976)

LES CAMPS D'AFRIQUE DU NORD

+++++

Avec l'armistice les camps d'internement qui sont dans leur très grande majorité dans la zone dite libre vont donc se trouver sous la juridiction directe du gouvernement de Vichy. A l'arrivée des Allemands de nombreux réfugiés, et en particulier des femmes, seront renvoyés de force en Espagne par trains entiers. Le compagnon Jean ROGINSKY qui était à l'époque dans les Landes signale le cas des compagnes suivantes:

"Marié à une réfugiée espagnole, je fréquentais beaucoup les réfugiés de Libourne et des Landes, en particulier à Laboueyre et Morxens. C'est dans ces dernières villes que j'ai connu Maria Luisa GOMEZ de Mieres, Sofia CAPILLO de San Sebastian, une de ses amies de Bilbao et Lina ANDREU de Sabadell. Après la déclaration de la guerre, une nuit arriva un fort contingent de gardes mobiles qui les chargèrent dans des autocars comme des bêtes. A Irun on les remit aux autorités franquistes et on n'a jamais plus eu de nouvelles d'elles." (1)

Beaucoup de responsables du mouvement libertaire vont alors être assignés à résidence ou emprisonnés par les autorités de Vichy : c'est le cas d'Aurelio FERNANDEZ (2), de Federica MONTSENY (3), de Germinal ESGLEAS (4)...

|||||

(1) Lettre de Jean ROGINSKY le 19 juillet 1988

(2) Aurelio FERNANDEZ SANCHEZ, né en 1897, était un des plus célèbres militants anarchistes catalan. Membre du fameux groupe "LOS SOLIDARIOS" avec DURRUTI et ASCASO, il faisait également partie du Comité régional catalan des groupes anarchistes. Sa participation à de très nombreuses actions révolutionnaires l'obligera à s'exiler en France en 1924 où il prend part au projet d'attentat contre le roi Alphonse XIII. Pendant la guerre civile il sera le représentant de la FAI au Comité Central des milices antifascistes et l'organisateur avec José ASENS des patrouilles de contrôle de Barcelone. Il est mort au Mexique, à Puebla, le 21 juillet 1974.

(3) Federica MONTSENY après avoir réussi à passer en zone libre, sera arrêtée le 21 octobre 1941, puis assignée à résidence en Dordogne. Pour un récit détaillé de cette époque on pourra se reporter plus particulièrement aux ouvrages autobiographiques de Federica intitulés :

- "Seis anos de mi vida, 1939-1945". - Barcelona: Ed. Galba, 1978.

- "Mis primeros cuarenta anos". - Barcelona : Ed. Plaza y Janes, 1987.

(4) Germinal ESGLEAS JAUME arrêté avec Federica en octobre 1941 restera onze mois au secret à la prison St Michel de Toulouse. Condamné à 3 ans en septembre, il sera interné au camp de Moissac (Dordogne) puis à la prison militaire de Nontron d'où il sera libéré par les FFI des Charentes le 10 juin 1944. Né à Malgrat en 1903, Germinal qui occupera à plusieurs reprises les postes les plus importants au sein du MLE-CNT en exil est mort à Toulouse le 21 octobre 1981.

D'autres militants connus seront, eux, extradés par Vichy en Espagne: c'est notamment le cas de Juan PEIRO (1) et de Cipriano MERA (2).

|||||  
(1) Juan PEIRO BEILIS était né à Barcelone le 16 février 1887. Cet ouvrier verrier était l'un des plus brillants représentants de la tendance modérée de la CNT dont il a exposé les grandes lignes dans un texte écrit en prison en avril 1925 et intitulé "Trayectoria de la CNT, pagina de critica y afirmación". Il fut à plusieurs reprises secrétaire du Comité National (février 1922-Juillet 1923, novembre 1926-mai 1929) et signataire du Manifeste des Trente combattu par la FAI. Exclu de la CNT, il militera alors dans les syndicats d'opposition jusqu'à la réintégration de ces derniers au congrès de Saragosse en mai 1936. En novembre de la même année, il sera nommé Ministre de l'industrie au gouvernement de Largo Caballero, expérience qu'il racontera dans le livre "De la fabrica de vidrio en Mataro al ministerio de industria" (Valence, 1937). Après son extradition en 1941, il sera condamné à mort et à plusieurs reprises les phalangistes lui proposeront en échange de sa liberté de s'intégrer aux syndicats verticaux. Resté inflexible sur ses positions libertaires il sera finalement fusillé le 24 juillet 1942 au camp de Paterna (Valence).

(2) Cipriano MERA SANZ s'était réfugié à Oran à la fin de la guerre civile. Interné au camp Morand, il parviendra à s'évader et à gagner le Maroc où il sera arrêté en mars 1942. Extradé le 18 mars, il sera condamné à mort le 26 mars 1943. Sa peine sera commuée en 30 ans de prison, il bénéficiera d'une mise en liberté provisoire en octobre 1946 et passera en France au début de l'année 1947. MERA était né dans le quartier de Tetuan à Madrid le 4 novembre 1897 et avait commencé à travailler comme maçon dès l'âge de 11 ans. Sous la dictature de Primo de Rivera il sera l'un des organisateurs du syndicat de la construction de Madrid. Président du syndicat et membre des groupes de défense il souffrira de très nombreux séjours en prison. En juillet 1936, il était emprisonné suite à la grande grève du bâtiment et sera libéré par les militants. Il prendra alors une part déterminante dans l'organisation des milices et la défense de Madrid. Commandant de la 14<sup>e</sup> Division il infligera une défaite cuisante aux troupes italiennes à Guadalajara en mai 1937. A la fin de la guerre il est lieutenant colonel et commande le IV<sup>e</sup> Corps d'Armée avec lequel il jouera un rôle déterminant dans l'écrasement du putsch communiste à Madrid dans les derniers mois de la guerre. En exil il continuera à travailler comme maçon et militera dans les rangs de la CNT de tendance collaborationniste. Il meurt à Paris le 24 octobre 1975 après avoir écrit ses mémoires intitulées : "Guerra, exilio y carcel de un anarcosindicalista". - Paris: Ed. Ruedo Iberico, 1976, 300 p.

Quant aux réfugiés jugés dangereux pour l'ordre public ils vont, avec les anciens des Brigades Internationales, être envoyés en déportation dans les déserts d'Afrique du nord, où dans des conditions atroces le gouvernement va les employer à la construction de chemin de fer transsaharienne. Ces véritables travaux forcés qui coûtèrent la vie à de nombreux compagnons répondaient sans aucun doute à une volonté de Vichy de se débarrasser du plus grand nombre de révolutionnaires possible puisque dans une réponse au Garde des Sceaux qui prévoyait d'envoyer sur ces chantiers des relégués du bagne, le contre-amiral Platon approuvait cette proposition et ajoutait :

"On avait déjà, d'autre part envisagé pour l'établissement des pistes transsahariennes l'emploi de travailleurs espagnols recrutés parmi les combattants de la guerre civile passés en France. Il y aurait sans doute là une occasion d'utiliser les Espagnols qui sont encore actuellement en France dans les camps spéciaux. Certaines catégories d'étrangers ou d'apatrides dont on cherche à débarrasser la métropole pourraient peut-être aussi être employés à la même besogne."(1)

Dès mars 1940 ce sont près de 2500 Espagnols qui seront ainsi employés aux côtés de près de 600 déportés juifs et d'un millier de travailleurs "indigènes" libres.

Cette déportation vers l'Afrique du nord ne se fit pas toujours sans résistance comme en témoigne Anita ERRO, la compagne du Docteur PUJOL :

"Après que mon compagnon ait été transféré à Gurs, je restais seule à Argelès...où en mars 1941 on donna l'ordre de déporter les Internationaux, anciens volontaires des brigades internationales. La nouvelle produisit un effet terrible. Aussi bien eux - victimes de la mesure - que le reste de la population internée y virent une tentative d'extermination. L'envoi en Afrique étant un prétexte pour l'assassinat massif de ces hommes, sur l'ordre des Allemands.

...Les internationaux résistèrent courageusement à cette mesure et nous les Espagnols, nous prîmes la résolution de les appuyer dans leur protestation.

Le plus notable de l'affaire c'est que l'initiative fut prise par les femmes. Les hommes hésitaient et c'est le camp des femmes qui se révolta dans un mouvement tellement unanime et si violent que même les forces qui nous gardaient eurent peur. En quelques minutes une multitude de femmes accourut jusqu'à l'endroit où on tentait de traîner les internationaux, rompit les barbelés emportant tout sur son passage. Des forces extérieures arrivèrent armées de mitraillettes...et trouvèrent un mur de femmes protégeant le camp des internationaux. Avec les ongles, les dents, les bouches nous nous battions contre les Sénégalais et les gendarmes. Ils nous attrapaient par les cheveux et nous jetaient à terre. Nous nous agrippions à leurs jambes, les mordions et les faisons tomber.

Ce jour-là fut réellement épique et nous avons gagné la bataille : ils n'emmenèrent pas les internationaux."(2)

Quelques jours plus tard, dans un énorme déploiement de forces et avec l'appui de navires de guerre protégeant l'opération les internationaux seront finalement embarqués dans des camions militaires puis dans des bateaux en partance pour les bagnes africains. De nombreuses femmes qui avaient participé à cette résistance seront internées au Fort de Mont-Louis et au camp disciplinaire de Rieucros.

|||||

(1) Lettre datée de Vichy le 7 avril 1941, citée par le journal "La Vie du Rail" n°203 du 27 mars 1986 dans un article intitulé : "Une épopée des sables : le transsaharien".

(2) in F. Montseny, op. cit. p. 42-44.

CAMP DE DJELFA (Algérie) :Témoignage de Félix GURUCHARRI

.....  
"Après une longue odysée dans les camps en France...le 10 juillet 1942 je fus renvoyé au Vernet pour être déporté en Afrique.A Port-Vendres ils nous entassèrent comme des bêtes dans un petit bateau...Arrivés a Alger on nous conduisit dans une caserne où nous sommes restés deux jours en attendant notre transfert pour le désert.Notre destination était le camp de Djelfa.

De cette expédition firent partie parmi beaucoup d'autres:A. OLIVARES, A.ORTIZ (1),R.LIARTE (2),J.J.DOMENECH(3) et son frère,

|||||  
(1) Antonio ORTIZ RAMIREZ :sur ce militant de Barcelone voir la section biographique de ce bulletin.

(2) Ramon LIARTE VIU est né en 1918 à Almudevar (Huesca).Pendant la guerre civile, il est le secrétaire des Jeunesses Libertaires de Catalogne.Directeur de l'organe des JJLL "ESFUERZO" il sera également responsable de l'organe de la Colonne DURRUTI "EL FRENTE".A la fin de la guerre il était le secrétaire à l'organisation du Comité Péninsulaire de la FIJL.

Il parviendra à s'évader du camp de Djelfa et après la libération de la France exercera de nombreuses responsabilités dans le mouvement en exil :Directeur d'"ESPAÑA LIBRE",président de l'Alliance Syndicale (CNT-UGT-STV) il est également l'organisateur des Groupes de Résistance confédéraux et libertaires.Retourné en Espagne à la mort de Franco,il était au début des années 1980 directeur de l'organe de la CNT catalane "SOLIDARIDAD OBRERA".

Il est l'auteur de très nombreux ouvrages ("La Internacional del sindicalismo revolucionario","La CNT al servicio del pueblo".. et d'une trilogie autobiographique intitulée : "Los pasos del tiempo.-Barcelone":Ed.Picazo,1983-96 ,251p+288p+254 p.

(3)Jose Juan DOMENECH :né vers 1900,il est au moment du soulèvement fasciste secrétaire du Comité régional catalan de la CNT,post qu'il occupera jusqu'à la fin de 1938.Délégué de la CNT au Conseil de la Généralité,secrétaire du conseil du ravitaillement et des services publics de Catalogne,il développera l'expérience des coopératives de consommation.Il était également président du syndicat du verre de Barcelone et secrétaire de la Fédération nationale de l'industrie du verre.A partir de la fin de 1938 il représentera la CNT au Conseil exécutif du Mouvement Libertaire. Après la libération de la France,il militera à la CNT de tendance collaborationiste et sera nommé en décembre 1947 secrétaire du Sub-comité National de l'exil.Il exercera parallèlement les fonctions de secrétaire de la Fédération Espagnole des Déportés et internés de la Résistance (FEDIP) en 1948 et 49. Après la réunification du mouvement libertaire en exil au congrès de Limoges en 1960,il participera aux activités du Secrétariat Intercontinental.Rentré en Espagne,il se tient à l'écart de toute activité et meurt dans une maison de retraite de Barcelone à la fin du mois d'Août 1979.

Ricardo SANZ (1), G. HORCAJADA (2), Germinal de SOUZA (3), Pedro HERRERA (4), Francisco ISGLEAS (5), Valerio MAS (6) et son gendre, F. ALEMANY (7), CLIMENT (8), CUADRADO, ROA ...

Serrés comme des sardines, nous sommes partis d'Alger dans  
|||||

(1) Ricardo SANZ GARCIA est né à Canals (Valence) en 1898. Fils d'ouvriers agricoles, il émigre en 1916 à Barcelone et adhère au syndicat du textile de la CNT. Très lié à F. ASCASO, il participe au groupe d'action "LOS SOLIDARIOS" et est emprisonné à plusieurs reprises. Le 22 février 1923 il est nommé au Comité de Relation anarchiste de Catalogne et tout en continuant ses activités dans les groupes d'action exerce de nombreuses responsabilités à la CNT, en particulier au Comité Régional catalan. En juillet 1936, il est membre du Comité de défense de Barcelone et prend une part active dans la victoire ouvrière à Barcelone. Chargé de l'inspection générale du front d'Aragon, il est à la mort de DURRUTI en novembre 1936 nommé responsable de la Colonne devenue 26<sup>e</sup> Division après la militarisation, poste qu'il occupera jusqu'à la fin de la guerre. Après la libération de l'Afrique du nord en 1942 il s'installera à Alger comme ouvrier boulanger, puis en juillet 1945 partira pour la France. Proche des thèses collaborationnistes il écrira de nombreux ouvrages et brochures sur Ascaso, Durruti, l'histoire des groupes d'action ("El sindicalismo y la politica". - Toulouse, 1966, 335p.) et une histoire de la Colonne DURRUTI ("Los que fuimos a Madrid". - Toulouse, 1969, 318p.) Jusqu'à sa mort en 1986 à Toulouse il participera aux activités de l'Amicale des anciens de la 26<sup>e</sup> Division.

(2) German HORCAJADA MANZANARES est originaire de Barcelone. Après la libération de la France il rentrera en Espagne comme délégué du Sub - CN de l'exil au Comité National de la CNT clandestine. Arrêté à Madrid en mai 1947, il sera condamné à 30 ans de prison. Le 8 mai 1948 il participera à la grande évasion de la prison d'Ocana mais sera repris. A la fin des années cinquante il était toujours emprisonné à San Miguel de los Reyes.

(3) Germinal de SOUZA: ce militant portugais était en 1936 secrétaire du Comité Péninsulaire de la FAI. Pendant la guerre il sera responsable de la colonne 'TIERRA Y LIBERTAD'. Il est mort à Lisbonne le 3 novembre 1968 après avoir activement participé à la préparation du Congrès International anarchiste de Carrare.

(4) Pedro HERRERA est né à Valladolid vers 1908. Ce cheminot, militant de la FAI, sera pendant la révolution Conseiller à la santé du Conseil de Catalogne et secrétaire de la Commission d'Alliance CNT-UGT. En 1939 il est le signataire au nom du Conseil Général du MLE du dépôt des archives à l'Institut d'Amsterdam.

En 1949 il sera nommé secrétaire de la Commission Intercontinentale du MLE en exil, puis, après avoir démissionné, émigrera pour l'Argentine où il militera à la Fédération Libertaire Argentine et où petit à petit il se rapprochera des thèses réformistes jusqu'à être proche de la plateforme cincopuntiste. Il s'éteint à Buenos Aires le 28 octobre 1969.

(5) Francisco ISGLEAS PIERNAU dit "Pancho" est né à San Feliu de Guixols (Gérone) le 16 février 1892. Dès les années 1920 il est membre du Comité régional catalan de la CNT et ne cessera dès lors d'occuper des postes de responsabilité dans le mouvement et de participer de façon importante aux congrès de la CNT. Il est en outre un orateur apprécié des conférences et meetings confédéraux. En juillet 1936 il est l'adjoint d'ABAD DE SANTILLAN au Comité des Milices. Bien qu'opposé à la collaboration gouvernementale (plenum national de septembre 1936), il acceptera en 1937 d'être responsable du département de la défense au Conseil de la Généralité : il est à noter qu'au moment des événements de mai 1937, COMPANYS l'avait envoyé en inspection dans le haut Ampurdan. Rentré très vite à Barcelone il démissionnera du Conseil

un train infect .Nous avons voyagé toute la journée et la nuit...Depuis la gare de Djelfa on apercevait le camp...Déjà les gardes en formation nous attendaient pour nous conduire à Cafarelli.Le souvenir de Cafarelli réveille la terreur chez chaque déporté d'Afrique.Ce fut le Collioure de là-bas, où nous avons souffert les pires tourments de l'enfer et où beaucoup sont mort tristement et tragiquement.Le commandant qui s'appelait CABOCHE nous harangua à notre arrivée et voici les seules paroles qu'il nous adressa : "Espagnols vous êtes arrivés

|||||

(suite des notes de la page précédente)

de la Généralité; partisan de former une république libertaire catalane, il tentera de lancer l'ensemble des comités de défense dans la lutte contre les staliniens ,mais ne sera pas suivi.A la fin de l'année 1938 il sera nommé secrétaire du Comité Régional catalan où il restera jusqu'à la fin de la guerre.En exil il continuera de militer dans la région parisienne et à la mort de Franco rentrera en Espagne et participera à la reconstruction de la CNT à San Feliu de Guixols.Il meurt à Barcelone le 14 février 1977.

(6) Valerio MAS CASAS: né à San Martin de Provençals (Barcelone) le 22 mai 1894 ce militant du syndicat textile de Granollers sera secrétaire du CR catalan de novembre 1936 à mai 1937.En juillet 1937 il entre au Conseil de la Généralité comme responsable de l'Economie, des services publics et de la santé.Il est en outre le délégué de la CNT au Conseil du ravitaillement. Secrétaire du noyau CNT d'Afrique du nord il est en mai 1945 délégué au Congrès de Paris où il s'opposera à la tendance collaborationniste.Il sera à plusieurs reprises membre du Secrétariat Intercontinental (1949,1952,1955) et participera à la plupart des congrès et plenums tenus par le MLE en exil.En juin 1973 il meurt à Lissac dans l'Ariège.

(7) Fernando ALEMANY est né en 1907.En 1936 il était le délégué de la fédération locale de Barcelone au CR catalan.Après la libération de l'Afrique du nord, il s'établira à Oran comme photographe ambulant et deviendra le secrétaire du MLE-CNT en Afrique du nord (1947-48).A l'indépendance de l'Algérie il rentrera en France et s'installera à Lyon où il travaillera comme ouvrier métallurgiste.En 1967 nommé secrétaire du Secrétariat Intercontinental il part pour Toulouse où il exercera divers métiers jusqu'à sa retraite.C'est à Toulouse qu'il meurt le 11 décembre 1985 après avoir fait don de son corps à la médecine.

(8) Emilio CLIMENT né à Barcelone en 1899, a adhéré au syndicat du bois au début des années 1920.Fondateur en 1926 de l'Ateneo de Clot qu'il présidera jusqu'en 1928, il milite activement à la FAI, en particulier au groupe "SOL Y VIDA".Pendant la révolution il s'occupera activement de la socialisation de l'industrie du bois et plus particulièrement de la branche du jouet où il était un expert.Militant de la CNT et de la SIA d'Oran il a été l'un des organisateurs du mouvement en Afrique du nord et en 1970 il en était le vice-secrétaire.Rentré en France il militera à Montauban jusqu'à sa mort le 1 mai 1982.

au camp de Djelfa. Vous êtes en plein désert. Pensez bien que d'ici, seule la mort vous libérera!"(1)

Après le débarquement américain en Afrique du nord, les réfugiés seront libérés. Certains, comme DOMENECH, s'engageront alors dans les forces alliées, d'autres, tel ISGLEAS préféreront rester au camp. GURUCHARRI, enrôlé dans la 361<sup>e</sup> Compagnie de Pionniers britanniques y restera jusqu'en 1945 où, démobilisé il sera alors une fois de plus interné dans un camp, en Italie cette fois, en tant que réfugié.

#### LE CAMP DE HADJERAT M'GUIL

oooooooooooooooooooooooooooo

Il s'agissait d'un camp disciplinaire situé dans la région de Colomb-Béchar et destiné aux anciens des brigades internationales, aux Espagnols considérés comme les plus dangereux et aux personnalités antifascistes de diverses nationalités déportées en Afrique par le gouvernement de Vichy.

Dirigé par le commandant SANTUCCI -fusillé en mars 1944- ce fut un des camps les plus durs où les internés étaient soumis à une discipline de fer, où les coups et la torture étaient choses courantes. F. Montseny cite le cas de Francisco POZAS qui fut battu à mort. Tout nouvel arrivant était systématiquement battu et comme à MATHAUSEN on y soumettait les détenus à des travaux épuisants : déplacer des blocs de pierre de 15 kilo. au sommet d'une colline et au pas de gymnastique.

"Lorsqu'un prisonnier s'évadait, on creusait sa tombe avant de partir à sa recherche. Quand on le retrouvait... on l'attachait derrière les chevaux, et si, après avoir été traîné ainsi derrière les bêtes, il était encore vivant, on l'achevait à force de coups devant la sépulture qui avait été préparée. C'est ainsi que moururent beaucoup d'internationaux et d'Espagnols."(2)

Montseny cite aussi le cas du compagnon MORENO qui après 8 jours de véritables travaux forcés -jour et nuit on lui fit transporter du bois et d'énormes blocs de rochers sous les coups et couvert de sang, sera finalement achevé par les gardiens dans sa cellule le 25 septembre 1942.(3)

|||||

(1) in F. MONTSENY op.cit. p.67-76

(2) in F. Montseny op.cit. p.76-77

(3) idem

## EXODE ET CAMPS D'AFRIQUE DU NORD : TÉMOIGNAGE DE CONRADO LIZCAÑO

"C'est difficile de décrire l'état moral des survivants de la guerre civile, combattants vaincus de l'Armée populaire de la République qui sommes arrivés au port d'Oran dans les derniers jours de mars de cette année fatidique de 1939. Nous oscillions entre la douleur et l'espoir. Dans le bateau - un vieux pétrolier de l'armée espagnole - nous étions quelque 300 personnes ; en majorité des soldats ; officiers, commissaires de l'armée venant du front et aussi quelques civils, maires et responsables de syndicats et partis de gauche, originaires de la Manche, Madrid, l'Estremadure, Murcia, etc. . .

Notre exode en deux temps fut une véritable odyssee. Partis de Pozoblanco (Andalousie-Estremadure) où nous avons laissé des unités de notre brigade cernées par les Maures, nous sommes arrivés près de Ciudad Real où nous avons trouvé un camion et une voiture qui nous ont emmené après un voyage pénible de 12 h à Albacete. Épuisés physiquement, défaits et assoiffés nous avons été logés dans un hôtel que des compagnons de la ville nous avaient trouvé. Nous nous reposions depuis 3h à peine quand les responsables de l'hôtel et deux policiers républicains nous réveillèrent subitement : il fallait partir tout de suite, des groupes de fascistes armés s'approchant de l'édifice dans l'intention de nous arrêter et sans doute de nous exécuter. En effet nous étions une bonne prise : deux chefs et commissaires de Brigade, plusieurs commandants et commissaires de Bataillon - dont moi même - et 6 ou 7 responsables politiques et syndicaux. Profitant des dernières ombres de la nuit nous avons pu récupérer nos véhicules et partir en direction de Cartagène. Certains camarades étaient partisans d'aller à Alicante. Si nous avons choisi cette solution nous aurions fait partie des milliers de combattants et ouvriers exterminés ou faits prisonniers dans ce grand port méditerranéen. Finalement, et avec ma voix pour, nous sommes partis pour Cartagène qui, malgré les mauvaises nouvelles qui couraient et le fait que c'était plus loin, nous a offert, in extremis, la possibilité de fuir vers les terres africaines. Nous sommes arrivés très tôt, le matin du 29 mars, alors que toute l'Espagne était déjà occupée par les troupes répressives des vainqueurs. Cette idée nous l'avions bien en tête lorsqu'en passant un contrôle routier près de Murcia, nous avons du faire usage de nos armes contre un groupe de phalangistes et de membres de la cinquième colonne qui tentaient de nous couper la route, chose à laquelle ils ne parvinrent pas grâce au bruit tonitruant de la mitrailleuse qui surplombait notre camion.

Cartagène avait un triste aspect, les rues étaient silencieuses, sombres et désertes. Vers 11 h elles commencèrent à se peupler de groupes criant les slogans du fascisme victorieux. Avec stupeur nous avons vu passer sous nos yeux les premières soutanes, tricornes et chemises bleues des phalangistes : la cinquième colonne sortait dans la rue ! Difficilement nous sommes arrivés à nous frayer un chemin jusqu'au port et à nous réfugier à la base navale, commandée par le Colonel républicain D. José PEREZ SALAS qui parviendra à affrêter pour nous le pétrolier "Campillo" qui partira pour Oran le 29 mars à 16 h.

Il faut signaler pour l'histoire que le mât de la base navale de Cartagène a été le dernier lieu où flottait le drapeau tricolore de la Seconde République espagnole. Plus de mille compagnons, militaires et

civils n'osèrent pas descendre au port, croyant qu'il s'agissait d'un traquenard pour les désarmer et les emprisonner. (...) Le colonel PEREZ SALAS refusa de nous accompagner, nous promettant qu'il partirait à bord d'un sous-marin préparé à cet effet par ses aides de camp. Mais ce n'était pas vrai et l'honnête militaire républicain fût arrêté peu après, jugé par un tribunal franquiste et fusillé.

Avec la bannière monarchiste au mât du "Campillo", nous avons pu sortir du port grâce au fait que les puissantes batteries côtières de Cartagène n'étaient pas encore aux mains de l'ennemi. (...) Au moment de l'embarquement on nous avait demandé de rendre nos armes : j'ai déclaré que je l'avais jetée à la mer et ils ont dû se contenter de l'étui et des harnais ; en réalité je l'avais cachée entre mes jambes. Notre bateau était dirigé par un ancien commandant de marine qui avait été condamné à 20 ans de prison par un tribunal républicain et libéré par PEREZ SALAS après qu'il ait promis de mener à bien cette mission en échange de la reddition sans combat de la base navale et de son dispositif d'artillerie. La promesse fut accomplie.

(...) Nous avons frôlé le navire fasciste "Canarias", mais ce dernier voyant le pont vide, le drapeau "national" et le caractère pétrolier du navire, nous a laissé continuer notre route. (...) Nous nous sommes réveillés quand nous avons entendu les sirènes tonitruantes demandant la permission d'entrée aux autorités qui gardaient le port d'Oran. Après trois heures d'attente, nous sommes entrés lentement dans la rade du port, suivis par deux chaloupes pleines de policiers et de vigiles maritimes. Nous avons accosté sans problème et nos coeurs se gonflaient de joie de voir les couleurs confiantes du drapeau français. Nous étions sauvés !

De chaque côté de notre bateau il y en avait trois autres de plus grande dimension qui venaient de Valence et d'Alicante. Sur un de ces bateaux, le "Stanbrook", immatriculé en Angleterre, s'agglutinaient sur le pont et autour des cheminées des grappes d'hommes, femmes et enfants, grelottant de froid et de faim, noirs de fumée et obligés de rester debout tellement ils étaient nombreux - on n'aurait pas pu rajouter une orange - , c'était un spectacle d'horreur. Les autorités militaires françaises ne semblaient pas vouloir s'occuper de cette tragédie humaine. Elles se bornaient à éloigner du bateau les curieux qui essayaient de s'approcher. Très vite plusieurs cordons de gendarmes et de soldats sénégalais se déployèrent et empêchèrent, souvent rudement, les Français - qui étaient en majorité d'origine espagnole - d'offrir aux réfugiés des sandwichs, des cigarettes, du chocolat ou des fruits.

Nous sommes restés à bord 12 jours, puis on nous a fait descendre à terre et on nous a installé sous des tentes. Pendant tout ce temps nous avons vraiment souffert de la faim. Parfois nous arrivions à récupérer un maigre plat de lentilles, restes de l'équipage franquiste qui était approvisionné par l'Ambassade. (...) Enfin un jour, ils commencèrent à nous donner une miche de pain et deux boîtes de sardines pour cinq personnes ; c'était vraiment de l'aumône, mais avec la faim qui nous tenaillait, il ne restait pas de pain dur. Ce peu nous semblait le paradis.

(...) J'eus alors une crise de furonculose ; mon corps était couvert de pustules et de plaies douloureuses. On me transféra sous une tente "Marabout" de la Croix Rouge mais le médecin militaire s'opposa à mon hospitalisation : il fallait suivre la quarantaine sanitaire du port, et ce malgré le fait que des dizaines de gens mouraient. (...) Après quelques jours d'un traitement sévère, mon corps qui était sain réagit favorablement, d'autres eurent moins de chance (...) et furent évacués vers le cimetière.

Un matin nous avons eu l'étonnante visite d'un Député socialiste de la circonscription d'Oran qui se contenta de jeter un coup d'oeil sans nous demander quoi que ce soit ni s'intéresser le moins du monde à notre état. (...) On nous traitait comme si nous avions la peste, comme des délinquants ou des voleurs qui ne méritions pas un meilleur sort que celui que nous préparaient les trois sinistres compères : Franco, Hitler et Mussolini.

-----  
Vers le camp de concentration  
-----

Trois semaines après nous vîmes arriver quelques officiers suivis par des pelotons de soldats sénégalais. Ils nous alignèrent deux par deux et nous firent prendre le chemin de la gare. Là ils nous firent embarquer dans des wagons à bestiaux (20 têtes de bétail par wagon). Après plusieurs heures de voyage nous sommes arrivés à la petite bourgade arabe de Boghari où ils nous parquèrent dans des baraquements entourés de barbelés et gardés par de noires sentinelles aux gestes et aux visages peu amicaux. Ce n'était pas nous qui inaugurons cet espace concentrationnaire : il y avait déjà un fort noyau de compatriotes qui nous avaient précédé, d'autres arriveraient ensuite jusqu'à ce que nous soyons environ 2700 internés, âgés de 19 à 58 ans. Les plus âgés, les femmes et les enfants avaient été envoyés à la prison d'Oran et d'autres à Suzzoni. Il me faut citer cette triste et honteuse anecdote d'un enfant de 8 ans, fils de réfugiés, qui errait seul dans les rues d'Oran à qui l'on demanda ce qu'il faisait dans les rues et où il habitait et qui répondit : "Je vis à la prison avec ma mère, mon père on l'a envoyé dans le désert". Les autorités de la République française ne disposaient elles pas d'une autre "auberge" que les cellules d'une prison pour ces cent femmes et enfants ?

La vie dans les baraquements du camp Morand (Boghari) était très pénible : nous étions 50 par baraque, avec des lits de toile et de fer soudés les uns aux autres. Il fallait supporter les mauvaises odeurs, les humeurs et les bruits des uns et des autres ; mais en général, les réfugiés en tant que collectif ont toujours maintenu une certaine morale conviviale et un respect mutuel que nous devions sans aucun doute aux idéaux sociaux et politiques pour lesquels nous avons combattu en Espagne.

(...) Nous nous sommes organisés par "quartiers" pour la soupe, le contrôle et le courrier. Chaque quartier était régi par un "maire" élu directement par les baraques. La nourriture n'était pas mauvaise et venait, à ce que l'on nous a dit - de bateaux mexicains qui à la fin de la guerre se dirigeaient vers les ports espagnols et déchargèrent leur cargaison à Oran et à Tunis - où s'était réfugiée l'escadre républicaine.

(...) En ce qui concerne le mouvement libertaire (CNT, FAI, FIJJL et Mujeres Libres) nous nous étions organisés par régions selon l'ancien principe fédéraliste de l'organisation syndicale libertaire. Il y avait les régionales du Levant, la Catalane, l'andalouse, les Asturies, etc... Comme j'étais né à Alcazar de San Juan (Ciudad Real) je m'incorporais à la Régionale du Centre. Nos réunions avaient lieu dans un baraquement. Près de 200 militants de diverses provinces y assistaient. C'est là que j'ai connu le célèbre anarchiste madrilène, chef du 4ème Corps d'armée de la République, le compagnon Cipriano MERA. C'était un homme de petite taille, sec, nerveux, pas trop loquace, avec un visage profondément ridé et aux mains rendues calleuses par son métier de maçon.

Il n'était guère allé à l'école, mais ses propos et ses interventions dans les réunions montraient qu'il avait une grande intelligence naturelle, beaucoup d'expérience des luttes et un très grand cœur qu'il mettait au service de ses idées et de ses compagnons de classe. (...) Il était parti de Madrid le 28 mars 1939 dans le dernier avion de chasse, quelques heures avant la chute de la ville. Un représentant de la Junte de Défense Nationale lui avait donné 500 Livres anglaises qu'il avait changées en francs et qu'il mit solidairement à la disposition des compagnons qui allaient le voir dans sa baraque. (...) MERA donnait aussi le bon exemple, empoignant la truelle et le marteau pour construire les latrines et les lavoirs collectifs, tandis que la majorité de la population internée désespérée et atone restait amolie et oisive.

Quelques semaines plus tard nous avons appris que notre compagnon s'était enfui pour une destination inconnue. Il avait eu raison (...) car quelques mois plus tard (...) des policiers espagnols accompagnés d'agents de la Gestapo vinrent en Afrique du nord chercher des otages : l'anarchiste Cipriano MERA et le socialiste Manuel RODRIGUEZ ancien maire d'Elche et gouverneur civil de Castellon. MERA sera arrêté à Casablanca et ils ne trouvèrent jamais RODRIGUEZ qui est resté caché chez un curé français jusqu'au débarquement américain. (...)

Au niveau organisationnel se produisirent quelques événements importants au camp Morand. Le premier ce fut une lettre de militants internés dans les camps en France. Elle fut lue devant l'assemblée générale de la Région Centre et celles des autres régions et elle nous proposait la création d'un Parti Libertaire en exil, le P.O.T.

Le document était signé par des camarades qui avaient eu des responsabilités importantes dans l'organisation et dans l'administration militaire et civile de la République. Nous ne savions pas quel crédit donner à ce que nous venions d'entendre : on nous proposait, ni plus ni moins, de faire de la CNT-FAI un parti politique, anéantissant ainsi une centaine d'années d'histoire. Il ne faisait pas de doute que la débacle de la guerre et la brève période de collaboration dans le gouvernement républicain de Largo CABALLERO avaient provoqué une autre débacle dans l'esprit versatile de certains compagnons. Après la lecture de la lettre, Cipriano MERA prit la parole et condamna cette absurde proposition. Après de nombreuses interventions de compagnons, dont moi-même, cette proposition fut refusée à l'unanimité car nous considérons que la CNT et le mouvement libertaire devait rester fidèles à l'idéal apolitique et révolutionnaire qui l'animait depuis sa fondation en Espagne et dans le monde.

Un autre événement important fut l'arrivée au camp d'une délégation du tristement célèbre S.E.R.E., organisme créé en France par le gouvernement NEGRIN. Le délégué s'appelait PALOS (= Coups en français) et il s'en fallut de peu que nous traduisions son nom en faits réels et ce sur ses propres épaules ! Il venait nous proposer d'allouer mensuellement une certaine somme d'argent aux seuls responsables militaires. Bien que nous étions démunis de tout - nous n'avions même pas de quoi écrire à nos familles - la CNT s'opposa fermement à cette injustice. Il y avait parmi nous beaucoup de civils, maires, policiers, dirigeants ou simples adhérents des syndicats et des partis qui restaient exclus de cette proposition négriniste. Ou tous, ou aucun ! Les autres secteurs se sont joints à nous. Devant le refus de PALOS la colère monta chez les internés et le commandant du camp dut intervenir pour éviter que les plus exaltés n'agressent les membres de la délégation. (...)

Au début du mois de mai j'ai reçu une lettre de ma famille m'annonçant la mort de mon frère. Il avait 36 ans et était revenu à la maison avec un typhus attrapé dans un camp de concentration franquiste. Il ne fut pas le seul, des centaines de jeunes Espagnols sont morts à cette époque de cela ou d'autres maladies contractées dans les camps et les prisons.

-----  
Dans le désert  
-----

Au bout de trois mois passés dans le camp, nous avons été incorporés à une Compagnie de Travailleurs Etrangers et envoyés dans le désert du Sahara contruire le chemin de fer transsaharien qui devait réunir l'oasis de Colomb-Béchar (Algérie) à Bou-Arfa au Maroc. Il y avait dix compagnies de plus de cent hommes chacune, commandées par des officiers de la Légion et quelques civils de mauvaise réputation. Le voyage fut très long et pénible : trois jours à travers les sables, entassés dans des wagons à bestiaux, avec très peu d'eau et de nourriture. A l'arrivée à l'oasis ce fut encore pire : ils nous enfermèrent dans une écurie à chameaux vide et à peine aérée et ne nous donnèrent à manger que dix heures plus tard. Beaucoup tombèrent malades (...) On nous traitait comme des prisonniers de guerre, comme si nous les Espagnols avions combattu la France, et comme des délinquants envoyés aux galères (...)

Notre nouvelle "profession" ce fut le pic, la pelle et la pioche. On nous envoya à 4 km de l'oasis pour enlever le sable d'une énorme dune pétrifiée de plus de 2000 m de longueur. La température était étouffante, plus de 40° à l'ombre et l'eau rare et chaude. C'est là : qu'ont commencé les dysenteries, les crises de paludisme, les vomissements et les forts maux de tête. Personne n'était habitué à ces climats, et il nous fallait les supporter et souffrir. (...) Notre campement moitié militaire et moitié ouvrier, consistait en trois douzaines de tentes "Marabouts" sous le soleil ardent, entourées par les sables, les pierres, les vipères et les tarantules qui pendant les nuits froides d'Afrique nous faisaient quelques visites clandestines et peu agréables. Plusieurs camarades furent piqués par ces énormes araignées dont le venin occasionnait de grosses enflures et de fortes douleurs. (...)

Comme au camp de concentration les compagnies de travailleurs étaient très politisées : il y avait environ 50% d'anarchosyndicalistes, 35% de communistes, 10% de socialistes et les 5% restant rassemblaient républicains, trotskistes, nationalistes basques. Les communistes se groupaient exclusivement entre eux ; les libertaires faisaient de même, mais les militants des autres secteurs et aussi quelques "Pestañistes" du Parti Syndicaliste recherchaient la chaleur conviviale des confédéraux (...) Dans notre "Marabout" il y avait 4 cénétistes, 1 socialiste, 1 républicain (l'ancien maire de Liria), 1 militant du POUM et un autre du Parti Syndicaliste. Il n'y eut jamais de disputes entre nous et nous étions bien unis. (...)

Après la déclaration de guerre en septembre 1939 les mesures répressives se sont aggravées : au moindre geste de protestation ou parce ton rythme de travail n'était pas assez élevé, on t'envoyait au camp disciplinaire. Le triste et célèbre "Quadrilatère" où on t'attachait

Camp des réfugiés espagnols en Afrique du Nord (Algérie)

(clichés communiqués par Conrado LIZCANO)



COLOMB-BECHAR

(août 1942)



C. Lizcano est le 4ème à droite



C.Lizcano est le 2ème à droite

Les réfugiés espagnols sont employés à la réalisation de la voie ferrée trans-saharienne qui reliera Colomb-Béchar à Bou-Arfa.

à la queue d'un cheval qui galopait jusqu'à ce que le puni tombe ~~en~~ sang aux pieds de l'animal. Aller au "quadrilatère" était un passeport sûr pour l'enfer. C'est là que sont morts trois militants des Jeunesses Libertaires et deux jeunes communistes anciens pilotes dans l'aviation. Les libertaires étaient MORENO, ALVAREZ et JARABA (...). J'avais fait la connaissance d'Antonio MORENO lors de notre odyssee à bord du "Campillo". Nous avons beaucoup sympathisé et avons passé de longues heures à parler de nos idées et de la situation. C'était un garçon d'une trentaine d'années vif, intelligent, affable très solidaire et costaud - on aurait dit un lutteur gréco-romain. Pour avoir refusé une saloperie d'un capitaine de la Légion, il fut envoyé au camp disciplinaire. Comme ils l'avaient gardés quelques jours à la base même de Colomb-Béchar et qu'ils le faisaient sortir pour travailler sous la surveillance de deux Arabes armés, un groupe de compagnons avait ourdi un plan pour permettre son évasion. Malheureusement le matin où nous voulions passer à l'action, il fut envoyé à l'aube et avec une forte escorte au camp disciplinaire qui était à plus de 50 km de là. Nous ne pouvions plus rien pour lui, et c'est là bas que quelques jours plus tard il est mort victime de la faim, du supplice de "la queue de cheval" et des coups reçus. (...)

Un jour de nombreux policiers indigènes se sont présentés au campement dans l'intention d'arrêter les camarades qu'ils avaient fichés comme contestataires et insoumis. Ils entrèrent très violemment sous les "Marabouts" et retournèrent tout. Les camarades recherchés étaient parvenus à se cacher dans les cuves d'eau à moitié pleines, et ils ne les trouvèrent pas. Ils ont voulu nous faire parler et ont frappé quelques uns d'entre nous à coup de matraque et de bâton. Toute la Compagnie se souleva alors contre cette infâme brutalité. Formant un cordon humain autour du campement, armés de pics et de pelles nous rampions sur le sable et étions prêts à donner l'assaut au poste de commandement pour donner une bonne leçon à ces fascistes (...). Ce fut un des moments les plus angoissants de ma vie (...). C'est à ce moment qu'arriva le lieutenant français qui s'était absenté pour aller à une réunion de chefs de secteurs et avait laissé la responsabilité du camp à un sergent : de la Légion d'origine allemande. C'était un saouillard qui était responsable de cette mauvaise situation. Immédiatement le lieutenant mesura les risques et ordonna qu'on arrête les recherches, que les évadés devaient déjà être loins dans le désert et qu'ils y périraient de faim et de soif. Puis il demanda aux réfugiés de se calmer et de rentrer sous les tentes. C'est ce qui se passa et c'est ainsi qu'on a sans doute échappé à une terrible tragédie collective, en y repensant aujourd'hui j'ai encore les poils qui se hérissent. (...)

Une autre fois, dans l'éventualité où FRANCO déciderait d'occuper Tanger (ce qu'il fit) et de poursuivre son avance vers les terres algériennes, nous avions décidés de désarmer les gardes maures et de nous enfuir par le désert jusqu'au Niger avec le camion de la Compagnie bien approvisionné en essence, eau et nourriture. Les compagnons André SANCHEZ, l'ancien pilote GASPARD et moi-même avons été désignés pour la réalisation de ce plan. Mais nous n'avons pas eu à le mettre en pratique puisque le gouvernement collaborationiste du Maréchal PETAIN obtint d'HITLER la promesse que les troupes franquistes n'iraient pas au-delà de l'occupation de Tanger et de la consolidation des protectorats du Maroc. (...)

-----  
Des ténèbres à la lumière de la libération  
-----

(...) Nous avons aussi un grand respect et de profonds sentiments de solidarité pour la collectivité israélite cruellement pourchassée par les sbires de la SS. Un jour nous sommes passés par un vieux château ou caserne où étaient enfermés des centaines de juifs qui avaient été arrêtés à Oran, dépouillés de tous leur biens et séparés de leurs familles. Nous avons pu parler avec quelques uns d'entre eux : ils étaient gardés par des Arabes et des légionnaires nazis qui avec des méthodes très brutales, les soumettaient à de très durs travaux et les maltrahaient constamment par les gestes comme par la parole. Lorsqu'ils apprirent notre condition de réfugiés espagnols, ils nous saluèrent avec affection. Ils avaient comme nous gardé l'espoir dans le triomphe de la liberté et de la justice, mais beaucoup avaient peur, vu les traitements inhumains auxquels ils étaient soumis, de ne pas sortir vivant de cet enfer oublié en plein désert. Notre situation était mauvaise, mais celle des Juifs était bien pire encore.

C'est à cette époque qu'à cause des eaux infectes que nous buvions j'ai souffert d'une grave crise intestinale (qui est plus tard devenue chronique et que j'ai traînée pendant 25 ans) suivie d'une éruption de boutons et de pustules sur tout le corps. Le traitement ? Je n'ai eu que celui que pouvait me donner le médecin de la compagnie avec sa rudimentaire et insuffisante pharmacie, le Dr ESQUEMBRE qui était membre du Parti Républicain. Il était né dans un petit village près de Valence et était âgé de 65 ans. Lorsque nous étions sortis du Camp Morand, les Français lui avaient proposé de le garder dans un refuge pour personnes âgées à Oran. Il refusa catégoriquement car il voulait partager le sort de ses compagnons d'infortune et pouvoir les aider comme médecin et comme homme (...) Il fut un exemple d'intégrité, de solidarité et de dignité en ces temps cahotiques. A la libération il est mort d'un cancer à l'hôpital d'Oran, loin de sa famille, mais entouré par tous ses camarades qui l'aimaient. Un autre exemple de conduite exemplaire a été celle de D. Salvador GARCIA un médecin socialiste originaire d'Alcoy (Alicante) qui a su appliquer ses idéaux humanistes dans les soins à ses compatriotes malades. Que ces modestes lignes servent à rendre hommage à ces deux figures éminentes de la grande famille antifasciste exilée en Afrique du nord (...)

Après deux ans de ce calvaire, on nous confirma que les troupes américaines avaient débarqué dans les ports les plus importants de la côte africaine.

(...) Nous étions plus de mille internés à Colomb-Béchar à attendre notre libération qui n'arrivait pas, et avec un groupe de compagnons de la CNT nous nous disposions à nous libérer par nos propres moyens. On m'avait proposé, comme à d'autres camarades, de rester à la base comme ouvrier libre avec un bon salaire. Nous avons évidemment refusé, nous ne voulions pas rester un jour de plus dans ces lieux maudits où l'on nous avait humiliés, torturés et exploités pendant des années. Par un de nos amis qui travaillait dans les bureaux du Quartier général de la Base nous avons pu obtenir un laissez-passer pour "quatre employés en mission administrative". C'est avec lui que nous sommes partis pour Oran par le premier train sorti de l'oasis une matinée de février 1942. Ainsi prit fin notre internement dans les camps du Sahara et commença une nouvelle époque où nous avons une seule passion, un seul devoir : retourner en Espagne, une Espagne libre des tyrans, de l'obscurantisme et de l'exploitation. (...)

Et les rêves sont des rêves, comme dit le poète, et continuent de l'être. (1)

-----  
(1) Témoignage de Conrado LIZCANO : "Cronica, en el tiempo, de los refugiados españoles : en Africa del norte", Alcoy, 1988, 25 p. dont l'original est déposé au CIRA-Marseille.

Témoignage de Cayetano ZAPLANA

oooooooooooooooooooooooooooooooooooo

" (...)C'est par une de ces chances que la vie vous réserve - l'arrivée à Cartagène dont je suis originaire, de compagnons du front de Madrid disposant d'un véhicule- que j'ai pu sortir d'Espagne par le port d'Alicante. S'il n'en avait pas été ainsi, sans doute aurais-je fait partie de la cohorte de victimes que la Mort qui accompagne toujours le fascisme, a coutume de faucher sur son passage.

J'ai donc fait partie de ceux qui ont pu partir sur le fameux "STAMBROOK", un bateau qu'on disait espagnol mais qui battait pavillon anglais et qui plus tard sera coulé pendant la guerre mondiale. Grâce au capitaine (...)qui ne cessait d'abaïsser la passerelle pour nous permettre de monter, nous avons été nombreux à pouvoir grimper à bord et ainsi à échapper à ce qui se passa par la suite et que rien ne pourra jamais justifier.

Ce n'était plus un navire, mais un amoncellement d'hommes et de femmes, les uns sur les autres occupait toutes ses dépendance. La sortie d'Alicante a été plutôt difficile, car alors que nous étions encore dans le port, l'aviation fasciste, avec cet humanisme qui l'a toujours caractérisé, se mit à bombarder le port, sans doute dans l'intention de faire quelques milliers de victimes supplémentaires. (...)

Nous étions environ 3000 à occuper la surface plus que réduite du bateau. Notre destination était le port d'Oran où nous sommes restés trente jours qui nous semblèrent trente siècles. C'est là que nous rejoignirent d'autres embarcations qui comme nous avaient pu échapper à la férocité sanglante de la très "chrétienne" Espagne.

Pour nous nourrir nous avions un pain pour vingt personnes et une boîte de sardines pour quatre. La ville d'Oran n'avait pas d'eau de bonne qualité : elle était salée et l'alimentation en eau potable était l'enjeu de toutes les manoeuvres politiques. Bien des années plus tard Oran était toujours dépourvu des adductions d'eau que les politiciens ne cessaient de promettre. La même chose s'était passée à Cartagène pendant des dizaines d'années.

Donc, entre la faim, la soif, la saleté et les poux, la vie était vraiment dure. Les rumeurs d'épidémies ou de mise en quarantaine hors du port, nous bouleversaient. Il faut dire que notre situation était réellement dramatique.

Il ne faut pas oublier que nous étions sur un petit bateau de marchandises qui n'avait pas du tout été prévu pour l'usage que nous en faisons : il y avait un seul WC à bord, et ce pour 3000 personnes ; il fallait faire une queue énorme pour pouvoir y avoir accès en temps voulu. Beaucoup de compagnes étaient obligées de faire leurs besoins sur le pont du bateau, des compagnons eux s'agrippaient aux rembarbes et faisaient directement dans la mer. Un jour un camarade est tombé dans cette mer de déjections.

Tout ceci explique que l'annonce de notre départ pour le camp de concentration Camp Morand fut accueilli avec une certaine satisfaction. Nous ne savions pas où on nous emmenait, mais nous savions d'où nous sortions.

Le Camp Morand était en zone militaire et c'est là qu'ils installèrent ce qui devait être notre univers : des baraques en bois montées à la va vite et où, si ma mémoire est fidèle nous étions 48 dans chacune.

(...) Le camp était divisé en quartiers, portant chacun une lettre de l'alphabet, et une avenue où nous pouvions marcher un peu le coupait par moitié.

L'hygiène était meilleure que sur le bateau, et l'eau était bonne. Par contre la nourriture était plus que mauvaise : l'armée française nous donnait tout ce qui n'était plus consommable, et il était clair que nous étions les victimes des habituels profiteurs de la misère des autres.

Au niveau politique, les forces représentées au camp étaient à peu près équilibrées. Socialistes, communistes anarcho-syndicalistes étions à peu près à nombre égal, avec un tout petit avantage de ces derniers. Les discussions avec les "Chinois" (1) étaient fréquentes car leur trahison (de la révolution, ndt) était encore récente. Cette tension augmenta encore avec la signature du pacte indigne entre le petit père des peuples STALINE et cette ganache de HITLER. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase et de nombreux communistes déchirèrent alors leur carte du parti (...) La trahison était tellement flagrante pour ceux qui venaient de se battre contre ceux-là même que STALINE considérait maintenant comme un allié (...) le fascisme rouge avait servi d'exemple et de maître au fascisme noir (...)

Les Jeunesses Libertaires s'étaient organisées dans le camp et avaient formé une école qui pour beaucoup d'entre nous était notre endroit favori ; là où nous pouvions trouver les forces morales indispensables pour affronter une situation à laquelle la plupart d'entre nous n'était pas préparée. Nous étions encore des adolescents et nous étions soudain confrontés à un drame où se retrouvaient toutes les misères du monde.

Je dois beaucoup à cette école et ne l'oublierai jamais tant que je vivrai. C'est là que s'est enracinée mon amour pour la culture qui ne s'est depuis jamais démenti et qui correspondait à ce que les années antérieures nous avaient enseignées des valeurs éthiques, culturelles et humaines de nos idées. Aujourd'hui que ma chevelure a blanchi, je pense à tout cela et me souviens de cette époque avec émotion.

(...) Avec la déclaration de guerre nous espérions que nous allions être libérés et qu'ainsi nous pourrions choisir notre attitude. Mais il n'en fut pas ainsi et encore une fois nous nous étions trompés : nous avons

---

(1) "Chinois" : nom par lequel les anarchistes désignaient les communistes.

été formés en Compagnies de 250 hommes et déportés au Sahara pour terminer la ligne de chemin de fer qui devait relier Bou Arfa à Colomb-Béchar. Selon certains ces travaux pressaient. Il n'empêche qu'ils avaient cessé en 1918 lors du rapatriement des prisonniers allemands et qu'ils n'avaient pas repris jusqu'à notre arrivée à nous, les nouveaux esclaves. Le chantier était resté paralysé 22 ans, dans l'attente d'une main d'oeuvre gratuite!

Notre arrivée au Sahara a été vraiment désagréable des milliers de mouches, scorpions et autres animaux du même genre nous attendaient. La première nuit il fut impossible de dormir en telle compagnie, et nous ne disposions d'aucun éclairage, si bien qu'on ne savait pas ce qui se passait à deux pas de nous.

Notre toit c'était la fameuse Marabout arabe, c'est à dire la tente de toile (...). Pour dormir, il fallait se couvrir la tête, car le matin le sable avait tout recouvert de son fin manteau. Rien n'échappait à la force de pénétration du sable. Elles furent nombreuses les nuits où nous avons du rester agrippés à nos tentes pour que le sirocco ne les emporte pas. (...)

Au début on nous a donné qu'un seul litre d'eau avec lequel nous devions nous laver, faire la vaisselle et boire. Quand il n'y avait pas de citerne, on pouvait rester 24h sans eau et on imagine sans peine ce que cela représente dans le désert. Plus tard les choses s'arrangèrent et nous avons pu disposer de plus d'eau, cet élément indispensable dans ces régions du monde.

Notre travail c'était le pic et la pelle, et une norme productive élevée à effectuer chaque jour. La température très élevée et le sirocco nous rendait la vie impossible. Les coliques étaient telles que, la nuit, on entendait les cris de désespoir des malades qui allaient aux "toilettes" où ils se faisaient dévorer par les mouches. (...)

Mais ces calamités naturelles n'étaient pas suffisantes aux yeux de ceux qui nous avaient amenés là contre notre volonté (...) et ils inventèrent des punitions raffinées qui dénotaient bien leur mentalité. Pour celui qui pouvait être "coupable" d'un quelconque délit, il y avait une petite bache de 1,80 sur 1 mètre et 0,30 de hauteur. Là en plein désert on amenait les "coupables", c'était une véritable fournaise et on peut imaginer l'état dans lequel sortait le pauvre diable qui y avait passé quelques jours. Quand à moi, j'ai connu plusieurs fois des situations difficiles, lorsque la nuit j'allais leur porter à manger dans le marabout où ils étaient gardés par des Arabes.

(...) Ces dignes représentants de la civilisation chrétienne n'en finissaient pas d'inventer de nouvelles formes de répressions. C'est ainsi qu'ils organisèrent le BIDON V qui se trouvait un peu plus au sud de Colomb Béchar. Dans cet enfer digne de Dante ils envoyèrent plusieurs de nos compagnons et un sergent d'Oran qui avait, disait-il, pendant notre guerre envoyé de l'argent au Secours Rouge, m'avait promis le même sort, s'il parvenait à me prendre en train de commettre un délit, comme par exemple de donner de l'eau à des travailleurs arabes.

Au BIDON V il y eut beaucoup de crimes commis par les autorités françaises qui se couvrirent de honte. Ils n'employaient pas le gaz, mais le sel et les coups. C'est là qu'un de nos compagnons de Madrid, une véritable force de la nature, fut assassiné. A son arrivée, ils lui promirent sept jours à vivre, et le septième il était mort, n'ayant pu résister aux traitements criminels qu'ils lui firent subir. Encore une fois je le répète : ils n'avaient pas de gaz, mais ils avaient la mentalité criminelle pour le faire.(...)

D'ailleurs après la libération de l'Algérie, il y eut un conseil de guerre où quatre peines de mort furent prononcées contre ces tortionnaires : deux furent fusillés et deux autres grâciés dont un lieutenant corse qui était le principal responsable de tous ces crimes. Mais c'était l'époque où se produisit la libération de la Corse et les juges imposèrent que ce misérable sauve sa vie.

(...) Pour tout salaire pour le travail énorme auquel nous étions astreints, on nous donnait 50 centimes ; celui qui fumait n'avait même pas de quoi acheter ses cigarettes!

Quelques mois plus tard arriva l'ordre de transférer ceux qui étaient trop âgés ou qui n'avaient pas les conditions physiques nécessaires, au camp SUZZONI, près du Camp Morand où avaient été formées les Compagnies. Nous avons été une soixantaine à être envoyés à Suzzoni.

Le voyage a duré trois jours et on nous a d'abord emmené au centre ferroviaire de Blida à 50 km d'Alger(...)

A notre arrivée à Blida nous étions épuisés de fatigue, de faim et de soif. En plus on nous avait obligé à emporter avec nous toutes nos affaires, peu importait la condition physique de chacun. Par contre ils n'avaient pas oublié de flanquer notre misérable colonne de soldats, pour éviter qu'un de ces vieillards ou mutilés ne s'échappe! Au moins une bonne chambre nous attendait : c'était un ancien magasin avec un peu de paille par terre. Je me suis écroulé sur mon baluchon et c'est là que j'ai passé la nuit. C'est cette nuit-là que nous avons appris l'entrée des troupes allemandes dans Paris. La France s'était conduite d'une manière indigne avec nous, mais nous avions en nous-mêmes toujours ce désir de lutter contre les responsables de notre drame. Et plus tard des milliers d'exemples de cet esprit de lutte et on sait aussi comment nous avons été récompensés.(...)

Le lendemain de notre arrivée à Blida, on nous embarqua dans le train qui devait nous amener à une dizaine de kilomètres de Suzzoni. Ce camp était à 900 m d'altitude au milieu d'une forêt de pins et avec de l'eau de montagne. Il n'y avait aucune comparaison avec les conditions que nous avions connu dans le désert. Et bien que l'alimentation y était insuffisante et qu'il y avait des barbelés, nous trouvions le lieu vivable par rapport à ce que nous avions connu. Il y avait des baraques comme au camp Morand, mais il y faisait plus froid : il neigeait souvent à Suzzoni et nous n'avions rien pour nous protéger. (...)

Tout être humain privé de liberté cherche à la retrouver et plusieurs camarades tentèrent de s'évader du camp. Pour empêcher ces évasions, les autorités françaises décidèrent de confisquer nos valises avec le peu de vêtements qu'elles contenaient. Et ils nous obligèrent à aller vêtus de ce qu'ils nous avaient donné : un pantalon, une chemise et une veste. Tout autre vêtement nous était inconnu en dépit du froid qu'il pouvait faire l'hiver.

Le 5 juillet 1941, pour "améliorer" encore un peu plus notre situation, on nous supprima toute correspondance. Ils ne nous donnèrent jamais aucune information sur le pourquoi d'une telle mesure et nous ne pouvions comprendre en quoi la correspondance avec nos familles restées en Espagne pouvait les intéresser. Les militaires sont partout les mêmes : les dignes représentants de la stupidité humaine.

Le plus désagréable dans notre situation c'est que nous étions sous commandement militaire, qu'ils nous considéraient comme militarisés et que donc nous devions obéir aux moindres de leurs ordres, si stupides soient-ils. C'est ainsi que le 14 juillet 1941 le capitaine convoqua les responsables de baraques et leur annonça que nous devions faire mille paillasons pour l'armée.

Nous avions à affronter deux problèmes : d'abord on nous imposait ce travail comme si nous étions des esclaves et deuxièmement l'habileté manuelle à l'effectuer. Il y avait des camarades qui savaient faire ce type de boulot, mais nous n'avons rien dit. Le capitaine menaçait alors de fermer la cuisine et de ne plus nous donner à manger, mais personne ne se porta volontaire. Quelques responsables de baraques qui appartenaient au Parti Socialiste n'eurent pas une attitude très digne lors de ces événements. Après plusieurs incidents, un individu que nous avions surnommé le "generalito" (parce qu'il avait passé la majeure partie de sa vie en Amérique latine) fut désigné pour aller apprendre le travail à la prison de Berruagia.

Comme nous étions tous opposés à cette mesure, nous nous sommes débrouillés pour l'aire envoyer le "generalito" à Oran. Un militant du PC profita d'un camarade qui travaillait dans les bureaux pour subtiliser le tampon du capitaine et moi au nom de l'organisation je fis appel à un compagnon qui savait falsifier les signatures. Nous avons établi un document qui au lieu de l'envoyer apprendre ce que nous ne voulions pas, l'envoyait à Oran où il pouvait s'échapper.

Le départ du camp et l'arrivée à Oran se passa bien, mais une fois là, soit faute d'aide, soit par peur il ne sut pas faire face à la situation, si bien que quelques jours plus tard il était de retour au camp et fut envoyé directement en prison. Pour nous la situation était grave et nous étions sûrs de passer un sale quart d'heure : nous étions militarisés et nous avions imité la signature du capitaine et utilisé son tampon personnel. De plus nous ne savions pas si les soldats avaient mis la main sur ce document. Par chance le "generalito" avait eu la bonne idée de détruire le papier. Le capitaine fit fermer la cuisine et nous sommes restés 36h sans manger. Mais ce fut sa perte, d'autres voulaient sa place et profitant de la situation, parvinrent à le faire remplacer.

(...)Un peu plus tard nous sommes parvenus à partir du camp à deux pour aller faire des espadrilles à Alger. Nous avions un contrat de trois mois mais entre temps il y eut le débarquement allié près d'Alger. Aussi au bout des trois mois je ne réintégrai pas le camp et cherchai du travail comme coiffeur. Pourtant pour normaliser ma situation j'ai dû regagner le camp pour pouvoir obtenir un contrat de travail.

Après la libération des camps tous les camarades partirent pour Alger et Oran. Beaucoup s'engagèrent dans les forces navales alliées, certains chez les pionniers anglais, d'autres dans les forces françaises libres. Beaucoup laisseront leurs vies pour ce qui a toujours germé au profond de nous-mêmes : le désir de lutter pour la liberté.

(...)Beaucoup a été écrit sur les camps, les Compagnies de Travailleurs, sur notre attitude pendant l'occupation et aussi sur la conduite de ceux qui abandonnèrent les barbelés pour saisir un fusil et qui en réalité n'ont servi que les intérêts des démocraties. C'est la réalité morale de tous ces événements. On a tout fait et on continue de la faire, pour que cette douloureuse expérience reste dans l'oubli. La coterie sans honneur et sans scrupule qui n'obéit qu'à ses misérables intérêts et à ceux de la société qu'elle défend a su utiliser notre noblesse d'esprit et notre ingénuité.

QUAND DONC ARRIVERONS NOUS A COMPRENDRE CETTE DURE REALITE ET AGIRONS NOUS EN CONSEQUENCE ?

ZAPLANA (1)

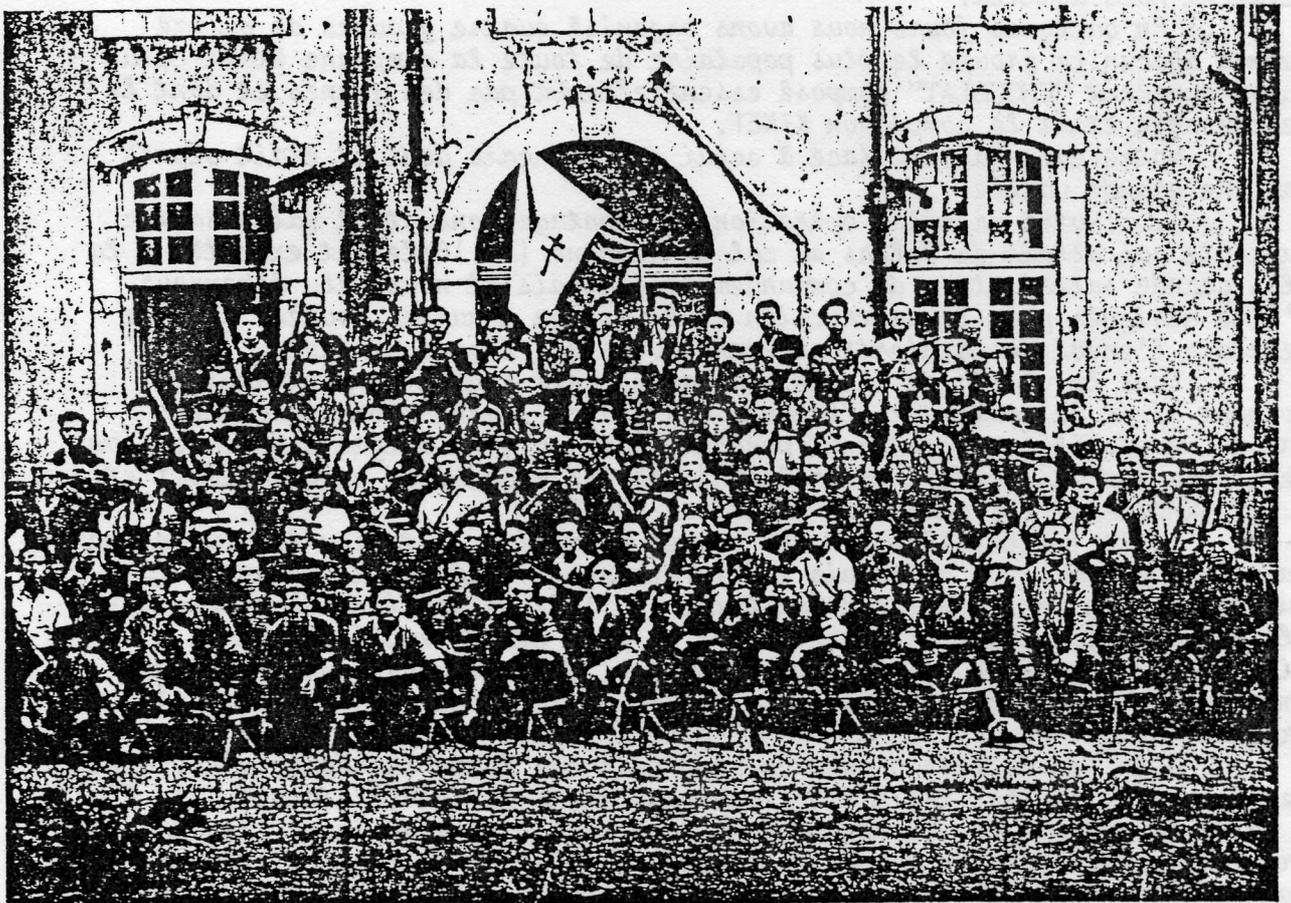
(1) C.ZAPLANA : "Recuerdos de ayer", 9 p. Témoignage daté du 15 septembre 1988 dont l'intégralité est consultable au CIRA Marseille.

Sur les camps en Afrique du nord et les activités de l'exil libertaire notre compagnon J.MUNOZ CONGOST va faire paraître prochainement un livre de mémoires intitulé : "POR TIERRAS DE MOROS", qui couvre la période 1939-1964. On peut souscrire ou commander ce livre à:

-Ediciones MADRE TIERRA , Parque Vosa n°12, 28933 MOSTOLES-MADRID (España)

- Editions NOSOTROS , BP 70, 94602 CHOISY LE ROI Cedex

## 5-RESISTANCE ET MAQUIS



Maquisards espagnols à Oloron (Gers) en 1944 (in J.CARRASCO op. cit.)

MAQUIS DU BARRAGE DE L'AIGLE (AUVERGNE) ; Témoignage de Juan MONTOLIU et de D. BARBOA

C'est en 1942, après l'occupation totale de la France par les Allemands et le débarquement allié en Afrique du nord, que nous les Espagnols du Barrage de l'Aigle, avons décidé de nous organiser en groupes de maquisards. Nous avons établi le contact avec le personnel de direction du barrage qui appartenait à la résistance française (...) et ils nous invitèrent à les rejoindre si nous préférions lutter à leurs côtés plutôt que dans les groupes de guerrilleros de l'Union Nationale.

Cette proposition fut discutée en assemblée générale (...) et une commission partit visiter le refuge qu'on nous proposait au sommet du Pic Violent à 1500 m d'altitude. La commission considéra l'endroit propice et les premiers camarades gagnèrent le maquis pour préparer les locaux qui devaient nous abriter.

(...) En quelques jours nous avons organisé quatre groupes de quinze hommes chacun. Le groupe le plus populaire de toute la campagne était celui qu'on appelait "CHOCOLAT" composé essentiellement par des jeunes et dont le responsable était le compagnon KIKET.

Notre camp faisait face à celui des Français dont il était séparé par une grande vallée.

(...) Notre première opération de sabotage consista à faire sauter la route qui allait de Salers au col de Néronne (...) Elle fut exécutée à la plus grande satisfaction du commandement français et nous valu l'honneur d'être désignés pour la destruction et le minage d'autres routes afin de retarder l'envoi des renforts allemands vers les lignes de front.

Dans la vallée du Lioran nous avons fait sauter un pont routier coupant ainsi la route aux Allemands. Ces forces furent alors encerclées par le maquis. Elles résistèrent pendant deux jours et malgré l'intervention de l'aviation allemande l'encercllement par les maquisards se poursuivit et (...) finalement les allemands durent se rendre.

Le 14 juillet 1944, à dix heures du matin, eut lieu le plus grand parachutage jamais vu au maquis (...) Trente-six forteresses volantes larguèrent une énorme quantité de matériel (...) Je me souviens de ce spectacle comme quelque chose d'inoubliable : le ciel était rempli d'énormes oiseaux qui lançaient les caisses d'armes et de munitions, pendant qu'une imposante caravane de camions réquisitionnés (...) résupérait tout cet arsenal. (...)

A la fin du mois d'août on peut dire que toute la région d'Auvergne et le Massif central était totalement aux mains de la résistance (...). C'est à cette époque que le Gouvernement d'Alger nous envoya un jeune Lieutenant français appelé LAMBERT et qui devait servir d'agent de liaison entre le Commandement de la région et notre compagnie qui, après la dissolution de l'Armée Secrète, avait été incorporé à la XIIIème Région militaire. C'était un brave jeune homme. Au début il s'étonnait et ne comprenait pas, par exemple, que chez nous les responsables ne bénéficiaient d'aucun privilège. Ainsi ce jeune Lieutenant tenta de trouver un logement dans la meilleure maison du village à celui qui vous parle et qui était alors le responsable de la Compagnie espagnole. En riant je repoussais son offre et lui dis que j'allais dormir avec mes hommes sur la paille. Il me regarda, étonné, ne sachant comment interpréter mon attitude. J'ai essayé de lui expliquer, de lui faire comprendre que "mes hommes" étaient des compagnons, qu'ils avaient combattu avec moi pendant la guerre d'Espagne, et que nous étions unis, par

dessus grades et distinctions, par la fraternité de libertaires combattant pour le même idéal (...)

Le 31 octobre 1944, date à laquelle tous les F.F.I. devaient s'intégrer à l'armée régulière, nous avons décidé d'arrêter là notre action de combattant pour la liberté de la France (...). Nous avons terminé notre épopée de guerrilleros par un grand meeting à Decazeville (...) où parlèrent Pascual TOMAS, Rodolfo LLOPIS, Miguel CHUECA et Francisco CARRENO. A la fin nous avons défilé dans les rues de Decazeville en chantant "Hijos del Pueblo" et avec le drapeau rouge et noir. (1)

## AVIS

Ces dernières semaines, des attentats à la dynamite et au revolver ont de nouveau été commis contre des membres de l'armée allemande. Ces attentats ont pour auteurs des éléments, parfois même jeunes, à la solde des Anglo-Saxons, des Juifs et des bolcheviks et agissant selon les mots d'ordre infâmes de ceux-ci.

Des soldats allemands ont été assassinés dans le dos et blessés. En aucun cas, les assassins n'ont été arrêtés.

Pour frapper les véritables auteurs de ces lâches attentats, j'ai ordonné l'exécution immédiate des mesures suivantes :

1° Une amende d'un milliard de francs est imposée aux Juifs des territoires français occupés ;

2° Un grand nombre d'éléments criminels judéo-bolcheviks seront déportés aux travaux forcés à l'Est. Outre les mesures qui me paraissent nécessaires selon les cas, d'autres déportations seront envisagées sur une grande échelle, si de nouveaux attentats venaient à être commis ;

3° Cent Juifs, communistes et anarchistes, qui ont des rapports certains avec les auteurs des attentats, seront fusillés.

Ces mesures ne frappent point le peuple de France, mais uniquement des individus qui, à la solde des ennemis de l'Allemagne, veulent précipiter la France dans le malheur et qui ont pour but de saboter la réconciliation entre l'Allemagne et la France.

Paris, le 14 décembre 1941.

Der Militärbefehlshaber in Frankreich :  
Von STUELPNAGEL,  
General der Infanterie.

PARIS SOIR DU 16 DÉCEMBRE 1941

(1) in F.Montseny, op. cit. p.135-140.

Juan MONTOLIU del CAMPO est né le 16 juillet 1911 à Villareal (Castellon de la Plana). Emigré très jeune à Hospitalet il y travaillera comme éboueur et adhèrera à la CNT. Pendant la guerre d'Espagne, après avoir organisé la Collectivité des éboueurs d'Hospitalet il partira pour le front d'Aragon où lors de la bataille de Belchite il commandera un bataillon confédéral. Dans la résistance française il eut le grade de Lieutenant des Forces Françaises de l'Intérieur. Après la guerre il travaillera comme maçon à Rouen et participera activement à la réorganisation du mouvement libertaire espagnol en exil. Victime d'un accident du travail, il prendra une retraite anticipée et s'installera dans la région parisienne où il occupera de nombreux postes de responsabilité à la CNT comme dans l'organisation spécifique. Il a été longtemps avec Roque LLOP l'animateur de la librairie des locaux confédéraux parisiens. A la fin de l'année 1972 il est parti s'installer à Perpignan où il assumera bientôt le secrétariat de la CNT des Pyrénées Orientales et de l'Aude. Délégué au congrès de Marseille en août 1975, il y est victime d'une crise cardiaque et meurt le 6 août à l'hôpital de Perpignan peu après son retour.

MAQUIS DU LIMOUSIN : Témoignage de Casto BALLESTA

"Le 20 janvier 1942 je suis entré en contact avec Yves TAVET, le commandant départemental des groupes Vény (Armée Secrète), qui habitait 12 place du champ-de-foire.

A compter de cette date j'ai été chargé d'assurer les liaisons entre les villes de Saint-Junien, Ambazac et Limoges. En de multiples occasions, j'ai effectué des voyages dans les deux sens entre ces villes, porteur de documents, rapports et instructions, cartes d'alimentation... A la mi 43, comme la résistance gagnait en influence, on m'invita à organiser un groupe espagnol. Je mis au courant de cette initiative les camarades Jose VARGAS et Emilio GONZALEZ (1) qui résidaient alors à Limoges et connaissaient déjà en partie mes activités... Nous avons organisé deux groupes : l'un à Limoges et l'autre au camp de concentration - pour les vieux et les invalides - de Sereilhac (Haute-Vienne) où se trouvait alors le compagnon VARGAS. Ces groupes restèrent momentanément en réserve du fait que nous étions étrangers... Cependant une grande partie de la propagande subversive, les tracts, les premiers périodiques miniatures qui apparaissaient, les affichettes anti nazies et autres m'étaient remis afin que nous les diffusions. C'était un travail nécessaire que nous avons accompli avec soin.

Au sein des deux groupes, nous avons également organisé une équipe médicale où entre autres figuraient un médecin allemand exilé et le compagnon G. RODRIGUEZ qui est mort récemment à Lyon, un vieux et courageux camarade qui avait été l'ami de SALVOCHEA (2) et servait d'aidé-soignant.

De son côté ma compagne avec la femme de TAVET avait organisé une vingtaine de postes de secours dans la ville, afin d'ainsi disposer de tout le matériel sanitaire nécessaire pour accueillir les blessés qu'il ne manquerait pas d'y avoir lors des sabotages ou des chocs avec les miliciens de Vichy et les Allemands.

Ma compagne s'occupait également du transfert de matériel et collaborait étroitement à nos activités.

C'est au début de 1944 qu'arriva chez TAVET le premier officier anglais parachuté. Les moyens dont nous manquions jusque-là furent alors énormes : parachutages d'armes en grande quantité, argent et tout, tombaient du ciel.

---

(1) Emilio GONZALEZ appartenait au syndicat de la construction de Malaga.

(2) Fermin SALVOCHEA ALVAREZ est né à Cadix le 1er Mars 1842 dans une famille bourgeoise. Après de brillantes études d'avocat à Londres il retourne en Espagne où il va activement participer au mouvement cantonaliste, puisqu'en juillet 1873 il va être élu président du Comité administratif de la Commune de Cadix. Adhérent de l'A.I.T. depuis 1870 il va être l'un des propagandistes les plus efficaces de l'anarchisme en Andalousie. En janvier 1892 il est accusé d'être l'instigateur depuis la prison de Cadix où il est interné du soulèvement paysan de Jerez de la Frontera, ce qui lui vaut d'être condamné à 12 ans de prison.

Fondateur du journal "EL SOCIALISMO", il a sans doute servi de modèle à BLASCO IBAÑEZ pour le héros de son roman "*La Bodega*".

Sur cet illustre militant on pourra se reporter à la récente biographie de Jacques MAURICE : "*Fermin Salvochea, un anarchiste entre la légende et l'histoire*", Presses Universitaires de Vincennes.

Un jour TAVET me dit : "Désormais chacun de vous aura une solde et pour les activités des groupes espagnols je vais te donner la quantité que vous demanderez."

Avant même de consulter les autres camarades, je déclarai à TAVET que nous n'accepterions pas d'autre argent que celui qui était strictement nécessaire à nos déplacements et à la nourriture.... J'ajoutai devant TAVET surpris que les anarchistes luttassent simplement par conviction révolutionnaire... En outre il me proposa des galons et le commandement de toutes les forces espagnoles de la région car j'avais été le premier à entrer dans la résistance. Mais là non plus je n'ai pas accepté.

Pour mieux comprendre ce que signifiait notre attitude, il est utile de la restituer dans le contexte de l'époque. Les compagnons, comme tous les travailleurs français, manquaient de tout. Celui qui devait vivre seulement du rationnement mourait littéralement de faim. Tout le monde devait avoir recours au marché noir et les compagnons étaient obligés de faire de pénibles voyages à travers les campagnes pour obtenir quelques kilos de patates, des oeufs... La rivière d'or que nous offrait TAVET aurait pu être la solution à la pénurie de nos foyers; nous nous serions limités à recevoir une solde en compensation des risques que nous faisais courir la semi-clandestinité dans laquelle nous évoluions. Mais nous n'avons pas accepté car nos convictions et notre éthique d'idéalistes ne nous le permettaient pas.

... Dans les premiers mois de 1944, voyant que notre qualité de groupe de réserve ne changeait pas, plusieurs compagnons du groupe de Sereilhac, impatients d'entrer dans la lutte active, gagnèrent le maquis. Quant à nous, et plus particulièrement VARGAS, Emilio et moi-même nous avons continué notre tâche qui devenait chaque jour un peu plus importante.

Le 5 mai TAVET fût arrêté, puis déporté en Allemagne... Pendant les mois de juin, juillet et jusqu'au 22 août, date de la libération de Limoges, la responsabilité des activités de la résistance a reposé sur les épaules de la femme de TAVET, son beau-frère, le commandant PARISET, ma compagne et moi.

Notre action prit fin le 22 août 1944 après avoir contribué à la libération de la ville les armes à la main." (1)

---

(1) in F.Montseny ,op. cit. p.141-143

# LA REPRESSION du banditisme et du terrorisme

Les forces du maintien de l'ordre viennent à bout d'une rébellion à la maison centrale d'Eysses  
Douze mutins traduits devant la cour martiale française ont été condamnés à mort et passés par les armes

Villeneuve-sur-Lot, 31 fév. (O.F.F.-H.). — Des détenus, composés en grande partie de communistes, d'anarchistes, d'étrangers et de terroristes espagnols, inséparables de la maison centrale d'Eysses, se sont révoltés dans la nuit du 19 au 20 février dernier contre les gardiens de la prison. Ils ont tenté vainement de s'enfuir.

En pleine nuit, un groupe de mutins armés de mitrailleuses et de grenades avait ouvert le feu sur les gardiens. L'un de ceux-ci a été tué. Un autre blessé.

Les forces du maintien de l'ordre, alertées aussitôt, avaient encerné la prison. Et dans la nuit même le calme régnait. Tandis que les mutins rendaient leurs armes.

M. Joseph Darnand, secrétaire général au maintien de l'ordre, s'est rendu sur les lieux où il a pris contact avec les autorités. Sur ses ordres, les locaux des détenus ont été minutieusement fouillés. Plusieurs pistolets-mitrailleurs, des pistolets automatiques, des grenades, des poignards, etc., ont été saisis.

Après un interrogatoire soigné mené par des commissaires de police, les meneurs ont avoué qu'ils avaient tiré sur les gardiens.

Ils étaient douze qui, aussitôt traduits devant la cour martiale française, ont été condamnés à mort. La sentence a été exécutée quelques instants plus tard.

## Destruction d'un camp du maquis à dans la Lozère

Mende, 31 fév. — Des groupes mobiles de réserve de la région de Montpellier viennent de réussir une rapide opération de nettoyage au sud de la Lozère. Le terroriste dans les montagnes du département ont pu être arrêtés.

Un important camp de « maquisards » installé dans un village abandonné a été découvert et détruit à la dynamite. Un butin considérable d'armes, d'explosifs, et de vivres a été saisi par les forces du maintien de l'ordre.

L'enquête menée sur place a établi que si les effectifs de ce camp comprenaient quelques jeunes Français sa majeure partie était composée de déshérités nationaux. (O.F.F.-Havas.)

# AVIS

Le 21 août, un membre de l'armée allemande a été victime d'un assassinat à Paris. En conséquence, l'ordone :

- 1° A partir du 23 août, tous les Français mis en état d'arrestation par les autorités allemandes en France, ou qui sont arrêtés pour le compte de celles-ci, sont considérés comme otages.
- 2° En cas de nouvel acte criminel, il sera fusillé un nombre d'otages correspondant à la gravité de l'acte commis.

Paris, le 21 août 1941.

Pour le *Militärbefehlshaber in Frankreich* :  
SCHUMBURG, Generalleutnant.

# AGITATEURS ET SABOTEURS

communistes et anarchistes  
**SERONT CHÂTIÉS**

**SÈVÈREMENT ET RAPIDEMENT**

En huit jours et sans appel, des tribunaux spéciaux pourront prononcer leur condamnation à mort

Ce bref commentaire est nécessaire. Avant tout, il convient de reconnaître avec quelle largesse d'esprit les autorités françaises ont agi.

Elles pourraient en présence d'un assassinat nettement commis, accomplir rapidement, en un lieu public, prendre quelques mesures. Elles en avaient les moyens. Elles en ont le droit.

Elles n'y sont retardées.

Elles n'ont pas voulu d'un geste de représailles par lequel la population de la région parisienne eût été touchée.

Elles se sont bornées à donner à tous le temps de la réflexion.

L'assassinat n'en est pas moins sévère. Que les saboteurs se l'usent tranquilles à se préparer. Que les communistes, belchériz, agents du capitalisme anglo-américain, prêtent tous les moyens, et surtout les plus bas, pour exciter le peuple français et le dresser contre l'armée allemande. Les châtiments pourront la correction parfaite.

Et tout que cela cesse. Si des éléments troubles tentent de nous voir demain leurs ordres exécutés, de graves mesures s'imposent. Les otages qui n'auraient pas de responsabilité personnelle dans l'attentat.

L'innocente majorité de la population a compris. Elle a jugé. Elle espère le crime avec un dégoût unanime. Elle se refuse à être considérée avec les éléments de destruction qui visent à se faire à l'achèvement en vedette.

Et lors ce qu'il faut dans toute la mesure de ses moyens pour que l'attentat qui lui est dénoncé soit sans lendemain.

Maquis du Lot et du Gers : Témoignage de Pedro FLORES

"Dans les divers maquis apparus partout en France, il y avait souvent près de 50% d'Espagnols. Certains groupes étaient même totalement espagnols encadrés par l'Union Nationale (...). Les hésitations de la CNT à entrer ou non dans la résistance empêchèrent la formation de groupes importants de guerrilleros libertaires et favorisèrent la politique des communistes qui, profitant du manque d'informations du à la clandestinité, et affirmant représenter à travers l'U.N.E. l'ensemble des forces politiques et syndicales espagnoles, encadrèrent des formations de guerrilleros qui étaient en majorité composées de non communistes et souvent même de cénétistes de base. D'autres compagnons mieux informés agirent dans le cadre de groupes français. Ces groupes, généralement commandés par un militaire français, étaient formés de militants affinitaires.

(...) Il y avait deux de ces groupes dans le département du Lot. Le premier composé majoritairement par des compagnons de Fumel et où il y avait entre autres Gabriel BARRAGAN, "PACO", "EL PEQUE" et d'autres dont je ne sais plus les noms, opérait aux confins du département et dans la zone de Bergerac (Dordogne). L'autre groupe était formé en majorité par des compagnons aragonais réfugiés dans la région de Cahors. Ces petits groupes qui avaient de 6 à 12 membres n'avaient pas de base fixe. Celui de Cahors, qui comptait de 8 à 10 hommes et eut jusqu'à 14 membres, s'était subdivisé pour des raisons de sécurité. Parmi ses membres il y avait RIC et son neveu qui était originaire de Binéfar (Huesca). Tous deux, avec trois autres compagnons, avaient choisi comme base le bois où ils travaillaient la journée comme bûcherons, et c'est la nuit que le groupe en totalité ou en partie, participait à des opérations diverses : parachutages, sabotages, appui à d'autres groupes, actions de diversion lors des opérations de répression menées par la milice ou les allemands...

Bien que le fait de subdiviser le groupe jusqu'à 5 sous-groupes, représentait une certaine sécurité, au moins en période "calme", cela n'empêcha pas qu'un jour où ils travaillaient dans le bois, ils furent encerclés par la milice. RIC et "EL VASCO" furent arrêtés tandis que le neveu et un autre compagnon parvenaient à s'échapper. Bien entendu les miliciens de Vichy ne trouvèrent rien d'autre que les outils de travail et une petite réserve de nourriture, rien donc qui put les désigner comme résistants. Ils échappèrent ainsi à l'exécution, mais pas à la déportation en Allemagne. Cette opération de la milice devait sans doute plus au hasard qu'à un renseignement? Néanmoins le groupe décida d'abandonner cette base par mesure élémentaire de sécurité (...). Le nouveau terrain opérationnel choisi se situait dans le canton de Puy L'Evêque (Lot) sur les communes de Mauroux et de la Chapelle-Cabanac, pas très loin de Fumel (Lot et Garonne). Ce choix permettait d'avoir des contacts plus rapides avec le groupe de "PACO", afin qu'au moment de la libération (que l'on sentait proche), les communistes ne puissent mener une de leurs opérations caractéristiques contre les libertaires. En dehors de la déportation de RIC et de "EL VASCO" le groupe n'eut à déplorer que deux blessés légers dans des opérations contre les Allemands : l'un à Bergerac (Dordogne) et l'autre à Mauroux (Lot)

Après le débarquement de Normandie, le groupe tout entier se trouvait à Miradoux dans le département du Gers, puis se déplaça à Auch le jour de sa libération. C'est là que nous avons rencontré ceux de l'Union Natio-

nale, commandés par "CAMILLO". Cette rencontre changea les projets du groupe qui pensait, que la France étant pratiquement libérée, sa mission dans ce pays était terminée et que maintenant il fallait se préparer au retour en Espagne. Au contact des guerrilleros de l'U.N.E., ils s'aperçurent qu'au moins la moitié d'entre eux étaient des membres de la CNT qui, pour fuir la déportation, les représailles... étaient montés au maquis. Le groupe se posa la question : que faire ? Les laisser et abandonner ces compagnons qui se faisaient manipuler par les communistes, ou bien rester avec eux et essayer de trouver une solution. Finalement nous avons choisi de rester.

Cette affaire prit encore davantage d'importance après, suite à la propagande communiste, lorsqu'un grand nombre d'adolescents qui étaient encore enfants lors de leur entrée en France, mordirent à l'hameçon de l'opération "Reconquête de l'Espagne". La majorité d'entre eux n'étaient pas communistes et venaient de familles de tradition libertaire. Et au sein de l'U.N.E. ils étaient organisés en tant que confédéraux. Si bien que, sur les 300 hommes que comptait approximativement la Brigade, 140 d'entre eux étaient libertaires. C'était un nombre suffisant pour avoir de l'influence et même exiger, mais certainement pas pour s'imposer. On a demandé à plusieurs reprises que le Comité National de la CNT - "JUANEL (2), MALSAND (3) - favorise l'intégration de plus de compagnons dans cette Brigade afin d'y avoir la majorité, puis de la dominer, ce qui nous semblait la meilleure tactique pour marginaliser les communistes. Le Comité National conseilla ni plus ni moins que de quitter l'Union Nationale sans évaluer les conséquences et les séquelles d'une telle attitude. Abandonner la Brigade signifiait abandonner les armes et le matériel : le responsable des transports - 10 camions - était un cénétiste tout comme le Capitaine de l'Etat-major, plusieurs responsables de la Seconde Section et ceux d'autres unités. D'autre part il faut tenir compte de l'état d'esprit de ces jeunes compagnons : leur demander de regagner leurs foyers, les mains vides, d'abandonner leurs mitraillettes aux communistes, représentait bien plus qu'une déception, c'était une espèce de trahison de la trajectoire historique du Mouvement libertaire espagnol qui s'était toujours distingué par sa combativité. Cela nous semblait comme d'abandonner la libération de l'Espagne aux communistes (...) La Brigade était alors cantonnée à Lupiac (Gers). Pour sortir de cette impasse nous avons alors pensé à scinder la Brigade et à la rendre autonome. Mais nous nous sommes heurtés à deux obstacles : d'abord cela supposait un énorme travail de préparation en profondeur qu'il serait difficile de faire sans que les communistes ne s'en aperçoivent. Deuxièmement, les communistes français contrôlaient militairement la région et ne permettraient pas que d'autres unités espagnoles autres que celles de l'U.N.E. puissent exister.

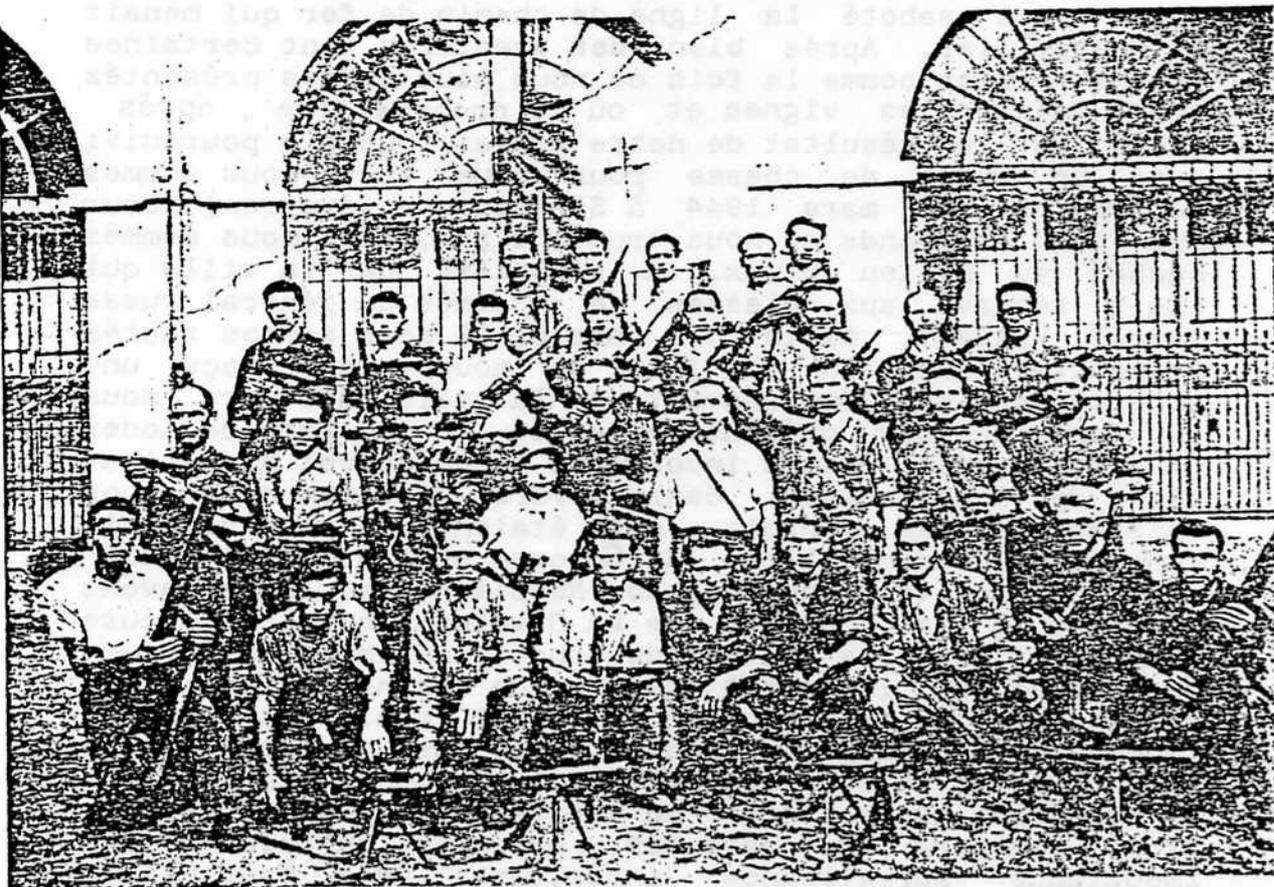
(2) Juan Manuel MOLINA né à Jumilla (Murcia) en 1901, a été à la fin des années 1920 secrétaire de la Fédération des groupes anarchistes de langue espagnole en France, puis secrétaire du Comité Péninsulaire de la FAI (1930-32). Passé en France il participera activement à la réorganisation de la CNT et à la résistance. Rentré en Espagne il exerce de nombreuses responsabilités au sein de la CNT clandestine pour lesquelles il souffrira une lourde condamnation. Il est l'auteur de "El movimiento clandestino en España 1939-1949", Mexico, Ed. Mexicanos Unidos, 1976. C'est à Barcelone qu'il s'est éteint en 1984.

(3) Paulino MALSAND BLANCO est né à Sallent le 28 mars 1911. Président du syndicat des mineurs de Sallent en 1934 il participera en outre à la fondation de la FIJL à Manresa. Pendant la guerre il est milicien dans la colonne "Paso la Idea". Pendant l'occupation nazie il participera à la réorganisation de la CNT où il occupera à la libération de nombreuses responsabilités. Dans les années 1960 il militait à la Fédération Anarchiste à Bordeaux. Il est mort à Paris le 19 décembre 1980.

Il y avait enfin une autre solution, très risquée : la désertion massive avec armes et camions et l'intégration au Bataillon "LIBERTAD" formé par les libertaires et cantonné en Gironde à la Pointe de Grave.

Tenant compte de toutes ces difficultés et du peu de temps disponible, tout cela resta à l'état de projet et nous nous sommes retrouvés embarqués dans l'aventure de la "Reconquête de l'Espagne" qui fut un véritable fiasco." (1)

Dans la suite de son témoignage, Pedro FLORES raconte ensuite comment ce groupe de cénétistes qui participa à l'invasion du Val d'Aran, décida, une fois la frontière espagnole franchie, de prendre son autonomie par rapport à l'Union Nationale, de se structurer en tant que groupes libertaires et ,avec l'aide de deux compagnons qui étaient des guides expérimentés et connaissaient parfaitement les montagnes du haut Aragon, d'y mener la lutte antifranquiste. L'échec de l'invasion du Vall d'Aran empêcha que ce projet ne se réalise. (2)



Maquisards espagnols à Oloron (Gers) (in J.CARRASCO op. cit.) -

---

(1) Témoignage de Pedro FLORES, le 30 mai 1988

(2) Au sujet de l'opération "Reconquête de l'Espagne" et de l'invasion du Val d'Aran, on pourra consulter le témoignage d'Henri MELICH dans "Les Dossiers noirs d'une certaine résistance", op. cit. p.130-144 et l'ouvrage de David Wingeate PIKE "Jours de gloire , jours de honte", Paris, Ed. Sedes, 1984 , qui fait l'historique du Parti Communiste espagnol en France de 1939 à 1950. cf. également le témoignage d'A.Tellez pages suivantes.

MAQUIS DE L'AVEYRON ET "RECONQUETE DE L'ESPAGNE" :  
.....

Témoignage d' Antonio TELLEZ  
.....

" J'ai été envoyé à Sète (Hérault) où je suis arrivé dans le dernier tiers du mois de mars 1943. Là ils me firent travailler au port ; puis le 13 avril j'ai été transféré à Agde pour participer à la construction de blockhaus sur la côte méditerranéenne. Nous, les Espagnols, avons commis là bien des tours pendables. Au début du mois de mars 1944, et avant que nos "farces" nous amènent quelques déboires, avec un ami nous avons décidés de prendre le large. Pour fêter notre évasion nous avons saboté la ligne de chemin de fer qui menait à Montpellier. Après bien des aventures, dont certaines furent drôles comme la fois où nous nous sommes présentés pour tailler les vignes et où le propriétaire, après avoir vu le résultat de notre travail, nous a poursuivi avec un fusil de chasse pour nous tuer, nous sommes arrivés le 17 mars 1944 à St-Affrique (Aveyron). Pour que les Allemands ne nous trouvent pas, nous nous sommes cachés au milieu d'eux, à l'hôpital de la ville qui était réservé aux blessés de l'armée du général russe Andréï VLASSOV, allié des nazis. Là nous sommes restés tranquilles jusqu'au 14 juin où nous avons reçu une convocation du Commissariat à la main d'oeuvre nous invitant à nous présenter le 19 à la gare de Rodez (Aveyron) afin d'être incorporés à "un convoi à destination de l'Allemagne". Sans perdre de temps nous avons laissés là les "mongols", qui étaient en plus de vrais mongoliens buvant l'eau de Cologne et l'alcool à brûler comme si c'était du cognac Napoléon, et nous avons débarqué à la localité de La Cavalerie qui était toute proche et où les Allemands construisaient près du camp du Larzac un important centre de transmissions. Les entreprises de construction Truchetet-Tansini et Bringer-Tondut nous engagèrent sans faire de manières le 25 juin 1944 : elles avaient besoin de "bons menuisiers". Le chantier avait l'air d'un véritable camp de concentration, entouré de barbelés, et avec en plus une importante surveillance intérieure, des patrouilles permanentes à la périphérie. Toutes ces précautions étant justifiées par le nombre très important de prisonniers soviétiques qui travaillaient là.

Très vite nous sommes entrés en contact avec des résistants français et avec leur collaboration nous avons organisé des évasions de prisonniers qui allaient s'incorporer au maquis.

Le 14 août j'ai été averti que mon contact direct à l'intérieur du camp, un Soviétique qui était l'aide du chef allemand, venait d'être arrêté et était interrogé. Sans attendre ni savoir s'il allait se mettre à table ou non, avec une pince je me suis ouvert un passage dans les barbelés et une fois de plus je suis parti à pied. Arrivé à l'hôtel où je logeais, j'ai mis dans une petite valise en carton toutes mes affaires - et

il n'y avait pas grand' chose- et, par précaution, je sautai par une fenêtre qui donnait sur un petit verger. Il tombait alors une pluie torrentielle. Là aussi, j'ai eu de la chance, comme je l'ai appris plus tard. En effet quelques minutes après avoir quitté La Cavalerie, les Allemands faisaient sauter à coups de crosses la porte de ma chambre, mais l'oiseau s'était envolé.

J'ai marché sans destination fixe, toutes les directions étant identiques pour moi, mais je prenais beaucoup de précautions pour ne pas être vu et le mauvais temps m'aidait beaucoup. Près de Rodez, où mes pas m'avaient conduit, je me trouvai nez-à-nez avec un groupe armé de maquisards, et on peut dire que le hasard fit bien les choses, puisque c'étaient des Espagnols dont je connaissais certains parfaitement pour avoir travaillé et vécu avec eux à Agde. Sans hésitation je me suis joint à eux.

C'est ce même mois que j'ai participé à la libération de Rodez et de localités avoisinantes. Le 20 à Pont de Salars (Aveyron) nous avons eu plusieurs escarmouches où nous avons subi des pertes. C'est dans ce village que nous sommes restés quelque temps, car on préparait l'opération "Reconquête de l'Espagne". Le 10 septembre nous avons défilé martialement dans Decazeville (Aveyron) d'où était originaire le maquis qui m'avait enrôlé; puis le jour même nous avons réintégré Rodez où nous sommes restés plusieurs jours sans rien faire.



Rodez, 1944: allongé au premier plan A. TELLEZ.  
(Document transmis par A. Tellez)

Pendant ce temps la date que l'Etat-major avait prévu pour commencer l'attaque dans les Pyrénées, dans le secteur du Vall d'Aran, afin d'établir en Espagne une tête de pont, se rapprochait. Notre itinéraire -celui de la IXème Brigade qui comportait 160 hommes-

a été le suivant : le 18 septembre nous sommes arrivés à Espérazza (Aude) où pendant trois semaines nous nous sommes entraînés de manière intensive au maniement des explosifs (surtout du plastic), à des exercices de tirs, d'actions simulées de guerrilla urbaine...etc. Le 15 octobre 1944 nous sommes arrivés à Sentein (Ariège) et le jour suivant à une mine de plomb abandonnée près de la frontière.

Le 17 octobre, à trois heures de l'après-midi, à la tête de huit guerrilleros (on m'avait élu lieutenant) je foulais le sol espagnol. Le reste des forces est arrivé le jour suivant au point de rendez-vous fixé à l'avance.

Après 14 heures de marche nocturne sur un terrain difficile et dangereux, nous sommes arrivés le 19, un peu avant l'aurore, à Salardu, un petit village de 400 habitants de la province de Lérida. Un guerrillero lâcha involontairement une rafale de sa mitrailleuse, ce qui donna l'alarme, car ils nous attendaient.

L'attaque commença immédiatement : une compagnie de front et les autres par les flancs, mais nous avons rencontré une violente résistance de la garnison qui avait été considérablement renforcée, détail que nous ignorions totalement. En huit heures de combat ininterrompu nous n'avons pas pu pénétrer dans le village. Des mitrailleuses protégées par des sacs de terre avaient été installées dans le clocher de l'église et nous barraient tous les accès avec un feu des mille diables. Nous n'avions que des mitraillettes très bruyantes et grandes consommatrices de munitions, mais totalement inefficaces pour le combat à distance, et un seul fusil mitrailleur par compagnie. Nous avions aussi un mortier et quelques obus, mais de marque inconnue et que personne ne savait utiliser correctement. Nous tirions en tir direct, comme si c'était un canon, tout ça avec peu d'efficacité.

Dans la soirée par la route de Esterri d'Aneu, nous avons vu arriver une caravane de camions avec des renforts et on a donné l'ordre de repli. Nous avons laissé sur le terrain beaucoup de compagnons tués et avons également emmenés quelques blessés. A peine avons nous pénétré dans la zone montagneuse que se déclencha une tempête de neige qui sans aucun doute nous favorisa car elle empêchait l'ennemi de nous donner la chasse, mais nous gela jusqu'aux os car notre équipement vestimentaire n'était pas vraiment approprié à ce temps hivernal.

A proximité de la frontière française, et en dépit de l'obscurité et de la neige qui empêchait toute visibilité, nous avons réussi à conduire la colonne à une vieille mine abandonnée que mon groupe avait occupé une nuit lors de notre mission de reconnaissance. Nous avons pu nous reposer dans les galeries, faire du feu pour nous réchauffer et soigner provisoirement et de façon rudimentaire les blessés car nous étions peu à avoir de pansements. Quand aux provisions personne n'en avait.

Le 20 octobre nous sommes arrivés exténués en territoire français, aux mines de Bocar dans l'Ariège. Certains d'entre nous avaient les pieds gelés.

Après un repos bien mérité, nous sommes partis à pied et de nuit pour Saint-Girons (Ariège), discrètement surveillés par la gendarmerie française. Là nous avons été logés dans un ancien camp des Auberges de Jeunesse.

C'est là qu'on nous a averti que nous allions être réorganisés afin de pouvoir effectuer une seconde attaque dans les Pyrénées, projet avec lequel nous étions tous en désaccord suite à l'expérience de notre première expédition. Nous les compagnons de la CNT, on se réunissait régulièrement sans se faire voir, et nous avons décidé d'abandonner en bloc l'Union Nationale à laquelle, suivant diverses circonstances, nous avons adhéré individuellement, sans jamais vouloir y représenter notre organisation, en dépit des pressions constantes des communistes. Après l'expédition du Vall d'Aran, nous étions un groupe de 37 camarades.

Nous avons organisé la "désertion" collective, et un jour de novembre 1944 nous sommes tous partis, chacun ayant choisi son point de chute. Le mien c'était Toulouse où se trouvaient les comités représentatifs du Mouvement libertaire (Comité National, Comité régional et une Fédération locale très importante en nombre).

J'ai eu alors une grande activité, en particulier le ramassage des armes dans plusieurs localités où les camarades avaient soigneusement constitué d'importants dépôts de matériel de guerre en vue de la lutte armée en Espagne.

C'est lors de cette mission et à Toulouse qui était le point de départ et d'arrivée de tous les groupes d'action, que j'ai connu intimement beaucoup de ceux qui perdront plus tard la vie dans la lutte antifranquiste.

**FORCES FRANÇAISES INTERIEURES**  
 DEPARTEMENT DE L'AVEYRON

NOM : TELIEZ  
 Prénoms : Antonio  
 N° M<sup>l</sup> : Union Nationale  
 Unité : IX Brigade

Cet homme est régulièrement enrôlé dans les Armées Françaises de l'Intérieur, il combat sous un uniforme et a l'ordre d'appliquer strictement les lois de la guerre. C'est un soldat et non un bandit. Nos ennemis ont donc le devoir de le traiter en combattant régulier et d'appliquer à son égard ces mêmes lois de la guerre. Faute de quoi des représailles seraient exercées par nos ennemis et nous cesserions l'application des lois de la Guerre.

Le Chef d'Unité. Le Chef des F.F.I.  
du département de l'Aveyron

*Richard*

D'un autre côté, on commençait à préparer le premier congrès de la Fédération Ibérique des Jeunesses Libertaires (FIJL) sous l'impulsion des compagnons de Marseille qui depuis le 19 novembre 1944 éditaient le journal "RUTA" (dont étaient responsables Antonio ALORDA GRACIA, Francisco BOTEY, Lucio GOMEZ), "organe des Jeunesses Libertaires de Marseille et porte-parole de la FIJL en France" auquel je collaborais comme dessinateur.

C'est les 8 et 9 avril 1945 qu'eut lieu à Toulouse le Plenum national constitutif de la FIJL et que Benito MILLA NAVARRO fut élu secrétaire du Comité National et directeur de "RUTA" qui devint l'organe de la FIJL en France." (1)

|||||

(1) Témoignage d'Antonio TELLEZ SOLA, octobre 1988, 14p.

Elu au Comité National de la FIJL au II Congrès de la FIJL (8-19 mars 1946), A.TELLEZ qui en faisait partie provisoirement depuis 1945 en remplacement d'un camarade arrêté lors d'une mission en Espagne, démissionnera en avril 1946 après avoir pris la décision personnelle d'aller en Espagne afin de recueillir les témoignages des groupes de guerrilla. Cette tentative sera mal accueillie par les camarades de l'organisation clandestine et se soldera par un échec total. Rentré en

France, Antonio TELLEZ s'installera à Paris où il continuera de collaborer activement à "RUTA" et à "SOLIDARIDAD OBRERA". Après avoir obtenu un CAP de tabletier façonneur de matières plastiques, il travaillera en usine jusqu'en mars 1955 où il décide de devenir travailleur indépendant comme traducteur technique.

Après l'assassinat par la police franquiste le 30 août 1957 à Barcelone de son ami José Lluís FACERIAS, il fonde avec un groupe de compagnons le journal "ATALAYA" (n°1=décembre 1957 au n°7=juillet 1958) périodique de débat et de libre discussion où il était débattu des problèmes internes au mouvement et où les méthodes d'action et les comités officiels de l'organisation étaient mis en cause, ce qui provoqua un scandale dans l'organisation. Après être devenu journaliste à l'Agence France-Presse en Mars 1960, Antonio TELLEZ abandonnera totalement tout militantisme organisationnel en 1961 et se consacra à écrire l'histoire des militants des groupes d'action. Partagé entre Barcelone et les montagnes pyrénéennes depuis son départ à la retraite le 31 mars 1986, il continue de collaborer à la presse libertaire.

Bibliographie :

"La Guerrilla urbana en Espana: Sabaté" (Ed. Be-libaste, Paris, 1972 ; réédité dans une version augmentée par Plaza y Janes, Barcelone 1978 et dont il existe plusieurs traductions en anglais, italien, allemand et grec).

"La Guerrilla urbana : Facerias" (Ed. Ruedo Iberico, Paris, 1974, dont il existe une version augmentée en langue italienne parue aux Ed. La Fiaccola, Ragusa, en 1984)

"Francisco Ponzan Vidal en la guerra secreta", 1936-1944 (inédit)

- Il est en outre l'auteur de très nombreux articles sur la guerrilla en Espagne et plus particulièrement
- "Los Guerrilleros : Agustin REMIRO" ("POLEMICA" n°22-25, été 1986)
- "El Movimiento libertario en la lucha contra el franquismo" (idem)
- "Guerrilleros : Mario Rodriguez Losada" ("POLEMICA" n°28, mai 1987)
- "El misterio de Manuel Fernandez Soto" ("POLEMICA" n°30, octobre 1987)
- "Vicente Moriones Belzunegui" ("POLEMICA" n°31, mars 1988)
- "Guerrilla antifranquista en Galicia" ("POLEMICA" n°32, mai 1988)

**Confederacion Nacional  
del Trabajo  
C. N. T.**

COMITE NACIONAL

Secretaria de Coordinacion

Belfort  
-62.



Toulouse 13 Decembre 1945.

Je soussigné, Secrétaire de la Section de Coordination de la CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL Espagnole en France, organisme ayant pris une part active dans la Résistance et la Libération de la France, et qui poursuit actuellement ses activités résistantes pour la Libération de l'Espagne.

CERTIFIE/

Que Monsieur TELLEZ Antonio, de nationalité espagnole, âgé de 24 ans, est un agent de liaison entre nos services en France et le Mouvement de Résistance en Espagne.

Nous prions les autorités civiles et militaires Françaises qui seraient en difficulté avec lui au sujet de ses pièces d'identité, de se personner ou téléphoner à l'adresse ci-dessus mentionnée ou toutes facilités leur seront accordées pour éclaircir sa situation actuelle vis-à-vis des autorités françaises.

Le Secrétaire de Coordination.

Signé ( Paulino MAL SARD )



## UN ANARCHISTE ESPAGNOL A PARIS

Le 1<sup>er</sup> Mai 1944, Clara eut envie de sortir et de revoir Paris. Nous arrivâmes à Montmartre en métro et, alors que nous étions assis dans un café, je vis passer Manuel, notre ami espagnol, sur le boulevard Rochechouart. Aucun doute, c'était bien Manuel, notre camarade du Front d'Aragon !

« Va vite le chercher, me demanda Clara, on ne va pas le laisser partir sans lui parler ! » Je me précipitai à la poursuite de Manuel, le rattrapai et lui tapai sur l'épaule : « Hello, Manuel, qu'est-ce que tu fais ici ? » Surpris, il plongea tout d'abord la main dans sa poche, puis il se retourna, me reconnut et me serra la main chaleureusement. Je le conduisis auprès de Clara ; c'était touchant d'assister à leurs retrouvailles. Ensuite, il commença à nous raconter ce qui lui était arrivé.

Après l'écroulement de la République espagnole, il était passé en territoire français avec le reste de la colonne Durruti. Comme des milliers d'Espagnols, il atterit dans un camp dans les Pyrénées. Il s'enfuit au bout de quelques mois d'internement. En zone libre, il gagna sa vie en travaillant chez des paysans ou comme bûcheron. Lorsque la zone libre fut occupée, il monta lentement vers Paris, pensant qu'il lui serait plus facile de gagner sa vie dans la capitale et d'y vivre en clandestin. A Paris depuis trois mois, il nichait dans une petite maison mûre pour la démolition, au sommet de la butte Montmartre. Ayant rapporté du camp un revolver, il se nourrissait en rendant visite aux magasins des environs, la nuit...

« Ce n'est pas une vie, ça, Manuel. Nous avons un appartement dans lequel nous cachons quelques camarades, mais il y a encore de la place pour toi, si tu veux », lui dis-je.

Après un moment d'hésitation, il accepta, mais à condition de payer un « prix de pension »...

« Bon, aujourd'hui c'est le Premier mai, il faut qu'on manifeste, nous déclara soudain Manuel en montant la rue.

— Manuel, tu es devenu fou ? lui répondis-je. Tu sais très bien que Paris est encore occupé et tu veux manifester au nez des troupes allemandes ?

— Oh, vous les marxistes, vous avez toujours peur. Vous n'êtes pas révolutionnaires pour un sou ! Les vrais révolutionnaires manifestent toujours le Premier mai, et partout. En avant ! »

Nous nous laissâmes convaincre et entraîner, tout à la fois sceptiques et curieux de voir ce qui allait se passer. C'était une folie ! Sur le large boulevard Rochechouart, Clara et sa canne entre nous deux, Manuel entonna d'une voix claire et décidée des chants révolutionnaires espagnols. Nous marchions à ses côtés, silencieux, émus, le cœur battant. Manuel, très détendu lui, chantait, les mains dans les poches de son pantalon, la veste et la chemise largement ouvertes. Puis il entonna l'*Internationale* que nous fredonnâmes courageusement avec lui. Les gens nous regardaient ou se retournaient sur nous. Des soldats allemands passèrent à côté de nous, sans pourtant nous dire quoi que ce soit... Nous « manifestâmes » jusqu'à la place Pigalle où Manuel s'arrêta, nous disant d'un air satisfait : « Bon, nous avons fait notre devoir, nous pouvons partir. »

Manuel fut accepté très rapidement par les camarades de notre groupe, en dépit de ses idées bizarres. Comme « pension-

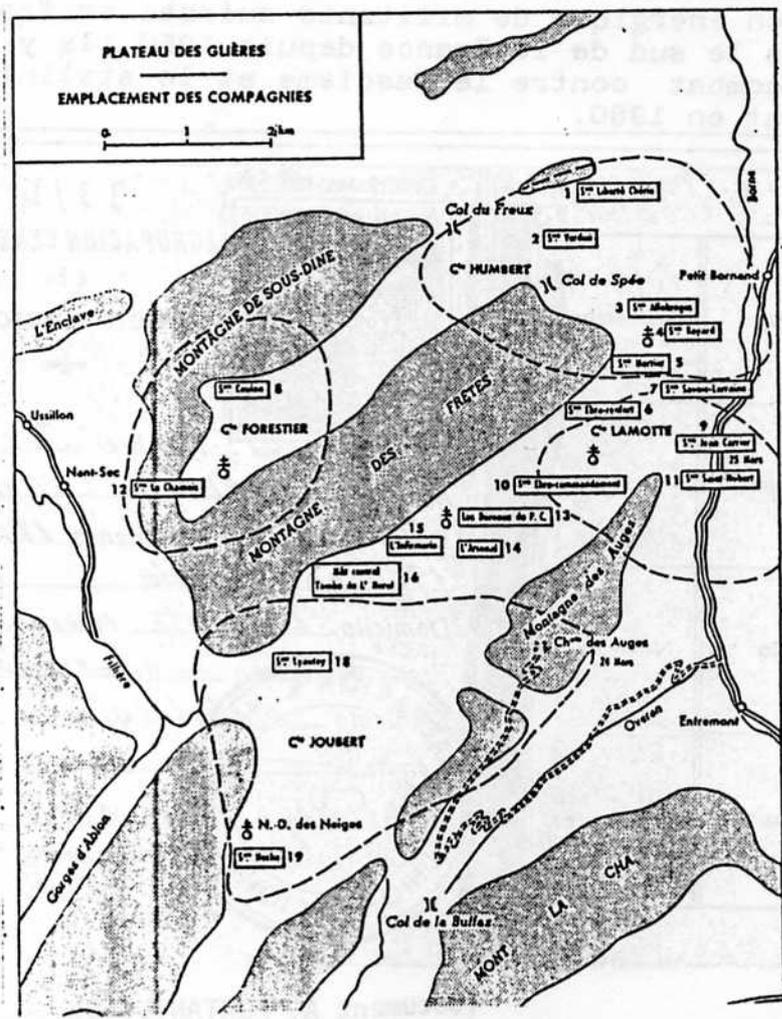


MAQUIS DES GLIERES  
oooooooooooooooooooo

" Dans les premiers jours de février, une petite troupe se présente au camp: cinquante-six hommes au parler rocailleux, au teint basané, anciens combattants de l'armée républicaine d'Espagne qui viennent poursuivre ici la lutte antifasciste commencée par eux, huit ans plus tôt sur les champs de bataille de Madrid, de Teruel et de Guadalajara. Affectés par le gouvernement de Vichy à des Compagnies de travail en haute montagne, ils allaient être livrés aux Allemands et déportés vers les camps d'extermination quand ils se sont échappés pour prendre le maquis. Ils vont former la section EBRO qui se signalera bientôt par sa discipline et son héroïsme."

(François Musard : "Les Glières", Paris, Ed. R. Laffont, 1965)

Le maquis des Glières s'est constitué pendant l'hiver 1943-1944 sur un plateau à 1800 m d'altitude à une vingtaine de kilomètres d'Annecy. Il regroupait des unités de l'Armée secrète, des groupes FTP et un fort contingent d'Espagnols regroupés dans les sections EBRO et RENFORT-EBRO, le tout sous l'autorité de Tom MOREL de l'Armée secrète et qui sera tué au début de l'attaque allemande le 9 mars 1944.



Témoignage de Jaime BARBA

" En Haute Savoie la lutte la plus importante fut sans aucun doute la fameuse bataille des Glières, livrée par le Bataillon du même nom et où il y avait un groupe d'Espagnols s'élevant à 80 hommes. Nous avons été encerclés pendant deux mois en plein hiver, dans plusieurs mètres de neige, par toutes sortes de forces auxquelles à la fin s'était jointe une division allemande dotée d'un armement moderne de montagne et appuyée par des escadrilles d'aviation. Le jour de la plus grande bataille, qui se termina par notre défaite, leurs effectifs s'élevaient à 15000 hommes tandis que nous n'étions que 650.

(...)Nous avons été écrasés sous le nombre après une lutte inégale et tragique. Le Bataillon a été taillé en pièces. Les uns furent tués, d'autres prisonniers et internés au fort d'Annecy où étaient sélectionnés ceux qui devaient être déportés en Allemagne ou ceux qui devaient être fusillés comme otages.(...)Avec d'autres compagnons nous sommes parvenus à nous échapper, puis plus tard à nous réunir et à reformer des groupes de maquisards qui continuèrent la lutte." (1)

Témoignage de Manuel JOYA

" Tout d'abord une pensée pour mon père qui fut pendant dix ans le maire libéral de mon village natal Alcolea. Je le revois encore quand après un duel avec les neveux du Marquis D.Paco GODOY, on l'avait ramené à la maison avec une balle dans la jambe. Je me suis toujours efforcé d'être digne de lui.

Après avoir été interné au camp de Saint Cyprien je me suis retrouvé en juin 1939 à la 82è Compagnie de Travailleurs avec un groupe de compagnons à Celliers (Savoie). Nous étions à 1500m d'altitude et vivions sous des tentes que la neige et le vent plaquaient au sol. Puis en mars 1940 nous étions dans le Lot-et-Garonne. Comme les Allemands approchaient de Bordeaux, avec des compagnons

|||||

(1) in F.Montseny, op.cit. p.176-77

de Mimizan nous avons tenté d'embarquer pour l'Angleterre. Nous avons été surpris par les Allemands à Mont de Marsan et avons été renvoyé à la Compagnie de Travailleurs qui se transforma en 515<sup>ème</sup> Groupe de Travailleurs Etrangers. Nous avons alors été envoyés à Vacheresse (Haute-Savoie) pour construire une route près de la frontière suisse. Plusieurs camarades tentèrent de passer de l'autre coté, mais ils ont été rattrapés, tondus et renvoyés au Groupe de Travailleurs.

Une autre fois nous avons fait une pétition pour demander un peu plus de nourriture. Le résultat fut qu'une dizaine d'entre nous furent déportés en Afrique du Nord à la construction du Transsaharien.

Après la dissolution du 515<sup>ème</sup> GTE, nous avons été transférés au 517<sup>ème</sup> GTE à Doussard. C'est en mars 1943 que j'ai fait ma première mission de résistance en conduisant jusqu'à la frontière suisse un groupe de réfugiés autrichiens qui étaient cachés dans les couvents de la région. C'est à ce moment que je rencontrai Miguel VERA et intégrai les premier noyaux du maquis AVELINO. Nous avions un vieux pistolet pour cinq. Trois autres groupes se constituèrent peu après : au Mont Vergrier avec NACHO, à Sainte Catherine avec VILCHES et à la Combe d'Ire avec JURADO.

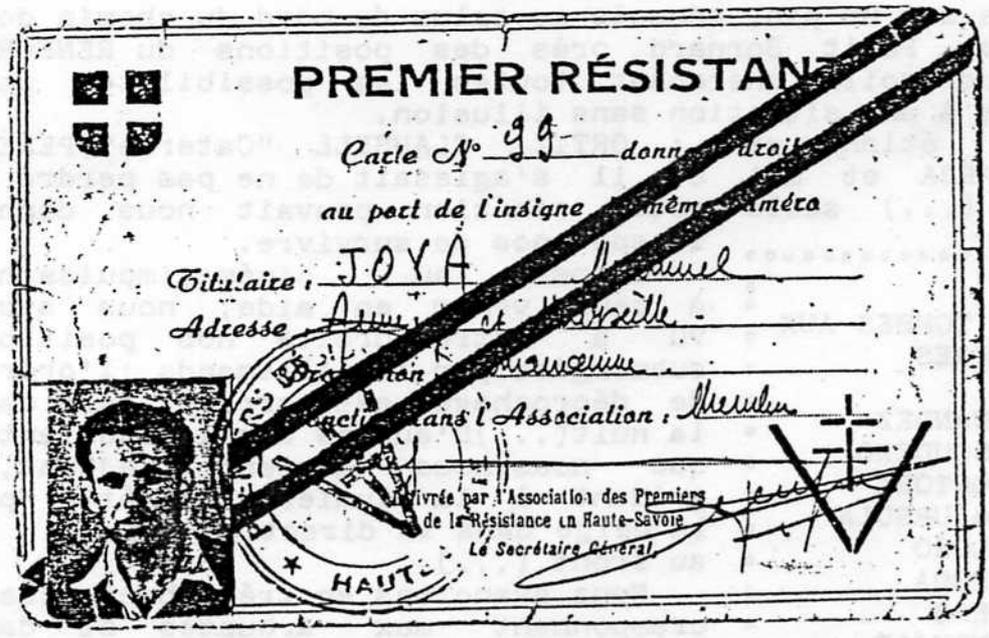
Avec VERA et son adjudant Manuel MARTINEZ dit "el CHACHO" j'ai participé à toutes les missions de ravitaillement, vols de bicyclettes, sabotages et liaisons.

Averti que j'allais être arrêté par les Allemands, j'ai gagné immédiatement le maquis de la Combe d'Ire où je retrouvais avec joie mes camarades de toujours Francisco ORTIZ, Braulio RAMOS, Jaime BARBA et José CLAUSSELL. En décembre 1943 je fis un stage à l'Ecole des cadres du maquis à Manigod, puis en janvier je suis monté aux Glières où a été formée la section EBRO sous le commandement de VILCHES. Nous jouissions d'une certaine autonomie et chaque matin au mâât du poste de commandement il y avait le drapeau français et espagnol : tous les jours l'ordre était inversé, une fois c'était le drapeau français qui était en haut et l'espagnol en bas, et le lendemain c'était le contraire.

La section EBRO a pris part à tous les combats où notre expérience et notre comportement nous valurent la sympathie générale.

Rester sur le plateau alors que chaque jour nous voyions les troupes ennemies se renforcer et l'encerclément se faire plus menaçant a sans doute été une erreur. Mais notre commandant, MOREL, avait été tué et le capitaine ANJOT qui le remplaça dut faire face à une situation irréversible. Notre mérite a été de tenir jusqu'au bout.

La plus dure des épreuves a été le repli et la traversée des lignes allemandes qui étaient très profondes(...)



" JOYA Manuel  
 Remarquable soldat de la Résistance armée de Haute-Savoie  
 Est entré dans les rangs parmi les tous premiers  
 Affecté à la Section EBRO au Plateau des Glières  
 S'est signalé par son grand courage au cours de l'attaque  
 allemande.  
 Cette citation comporte l'attribution de la Croix  
 de Guerre avec étoile de bronze.  
 Fait à Paris le 14 mars 1951 :Max LEJEUNE



Maquis des Glières: de gauche à droite Braulio RAMOS, CLAUSELL et Manuel JOYA.

Assis sur un pin, adossés au talus du bord du chemin descendant au Petit Bornard près des positions du RENFORT-EBRO, nous voilà cherchant toutes les possibilités pour faire face à une situation sans illusion.

Nous étions six : ORTIZ, CLAUSELL "Caterre", PEREA, RAMOS, BARBA et moi et il s'agissait de ne pas perdre le contact (...) seule notre cohésion pouvait nous donner l'espérance de survivre.

.....	Comme au cinéma, impuissants
ESPAGNOLS TOMBES AUX	à leur venir en aide, nous avons
GLIERES	vu à notre droite nos positions
	submergées par les Allemands ; l'ordre
Pablo FERNANDEZ	de décrochage est arrivé tard dans
Antonio ESCUDERO	la nuit(...) D'autres aussi désorientés
Paulino FONTOBA	que nous, nous avaient rejoint, se
Victoriano URSULA	guidant à la lumière reflétée par
Félix BELLOSO	la neige dans la direction opposée
Patricio RODA	au front.(...)
Manuel CORPS	Nous avançons en trébuchant, nous
Florian ANDUJAR	cramponnant aux arbustes et dans
Antonio PEREZ	les descentes trop raides utilisant
.....	des cordes de parachutes.

..... Notre plan était de passer là où personne n'oserait le faire et nous avons garni nos musettes vides de victuailles quelques cordes et un morceau de parachute.

A ce propos une pensée pour LACOMBE, notre chef de gare qui disait "Par rapport aux autres, nous sommes des aristocrates, on pète dans la soie!".

(...) Nous devions être près du col de Pertuis dans une grande clairière que la neige dénudait encore plus. Nous étions une vingtaine que le hasard avait réunis et étions unanimes pour déguerpir de ce lieu trop découvert.

Galo UTRILLA et Miguel ESTEVE "MIQUELET" étaient les plus âgés d'entre nous, et dans ces circonstances les plus déconcertés. Nous leur avons donné une boîte de conserves et la moitié de nos réserves. Puis ce furent les adieux, muets. Il y a des circonstances où les mots sont de trop. (...) Pauvre MIQUELET perdu dans ces neiges, lui qui rêvait chaque jour des soirées étoilées de Barcelone, sous les palmiers du Paseo de Colon toujours à l'affut de nouvelles conquêtes, papillonnant sans cesse autour des bancs où les bonnes et les nourrices prenaient le frais.

C'était chacun pour soi. Avec RAMOS et BARBA nous avons obliqué vers la gauche; dans la fente d'une roche, dans une petite caverne nous avons enfoui mitraillettes et couvertures(...) et n'avons gardé que nos revolvers et les toiles de tente.(...)

En face les montagnes boisées nous offraient un abri plus sûr, mais nous ne pourrions les atteindre qu'après la tombée de la nuit(...) une grosse pierre, peut-être un morceau de falaise qui s'était détaché nous servit d'abri et de poste d'observation ce jour-là. D'un peu partout nous parvenaient le bruits de rafales et de coups de feu isolés.(...)

Quand un chat est harcelé par les chiens, son unique moyen de survie est de monter à un arbre, c'est ce que nous avons fait car la meute lancée à nos trousses ne pardonnait pas. L'escalade a été facile et nous nous sommes installés près du sommet, les pieds bien calés, les branches nous servant de sièges, les musettes de coussins et une corde passée autour du corps et du tronc.

(Après une journée entière dans les arbres, et plusieurs nuits d'errance) étendus à plat ventre dans un pré, nous attendions le moment propice pour sortir de notre trou. Au deuxième ou troisième jour, j'avais la tête appuyée sur mon bras gauche replié quand à deux pas de moi, ses yeux dans les miens, je vis un lièvre, un grand lièvre qui se reposait tranquillement. Cette chair, compagne inséparable de nos cauchemards faméliques, se détachant de l'os, sa graisse dégoulinant de nos babines, était là comme un défi à nos ventres aplatis. Lentement, ne le quittant pas du regard, mon bras glissait vers ma ceinture pour empoigner mon revolver, le remonter tout doucement et le viser.

Mais non, je le savais bien, c'était impossible, la détonation allait alerter la vallée et pour un lièvre nous serions tombés comme des figues mûres dans les pattes de ces ruffians. Alors petit à petit je me suis redressé pour bondir... mais comme un éclair le lièvre a sauté et disparu.

Ne pas céder à la tentation c'est plus qu'une règle de morale, c'est un code de prudence.

(...) Avec l'aide de la fille du maire de Villaz, Ramos et moi nous sommes parvenus à gagner le pont d'Onnex où nous avons retrouvé avec joie NAVARRO, les trois frères FERNANDEZ et notre BARBA qui au comble de l'allégresse et béguéyant plus que d'habitude n'en finissait pas de nous débiter le récit de ses mésaventures.

Notre revanche nous l'avons prise en libérant Annecy et en faisant prisonnier un bataillon allemand. Notre dernière participation aux luttes en Haute Savoie fut la prise de Saint-Jean-de-Maurienne avec les Américains.

Je dédie ce témoignage à mes amis épris de liberté et qui n'ont pas défailli pendant ces noires années de lutte : le Capitaine Bartolomé DELGADO, le commandant IGLESIAS le colonel PEREA, l'instituteur Ramon CAMPO, José CLAUSELL, Jaime BARBA, Francisco ORTIZ, Juan MAS, Francisco PEREA, Manuel MARTINEZ "el CHACHO", notre commandant Miquel VERA, Braulio RAMOS, le curé de Sixt, Padre RIMBLAS, Juan MOSEN, Pau Casals, Pau PACCIN, le colonel JOURDAN, Alphonse METRAL, MALRAUX et Encarnacion CHINOY d'Andorre. "(1)

|||||  
(1) Ce témoignage de Manuel JOYA a été réalisé à partir d'un entretien avec Pepita CARPENA en juillet 1988 et du texte de M. JOYA : "Le Lièvre court encore", 9 p., Marseille, janvier 1986.

Manuel JOYA MARTINEZ est né le 16 février 1914 à Alcolea (Almeria).

TEMOIGNAGE DE Felix ALVAREZ FERRERAS

" Après avoir été interné aux camps de Septfonds et de Gurs j'ai été enrôlé dans la 142<sup>ème</sup> Compagnie de Travailleurs et ai été envoyé à Chalon-sur-Saône pour travailler. Nous étions logés dans une vieille tuilerie de la rue du Petit Canal. Après j'ai fait partie du 552<sup>ème</sup> Groupe de Travailleurs Etrangers basé à Pontanevaux près de Mâcon. C'est à cette époque, en 1942 que j'effectuais des missions pour le maquis de Cluny. Je travaillais alors à l'Hôtel d'Europe et d'Angleterre près de la Saône, qui servait de quartier général à la kommandantur allemande. Avec le cuisinier dont je ne me souviens plus le nom et un copain Marius LAPALUS nous servions d'agents de liaisons et nous passions au maquis toutes sortes de renseignements sur l'itinéraire



Félix ALVAREZ  
au fort de  
Chapoly (1942)

des convois allemands ce qui permettait au maquis d'attaquer les véhicules et de les réquisitionner avec tout leur contenu.

Arrêté pour ces faits et d'autres j'ai été interné au Fort de Chapoly, à Saint-Génis-les-Ollières (Lyon) condamné à trois mois de prison pour indiscipline et désobéissance.

Transféré à Mâcon pour être déporté en Allemagne le soir même, je suis parvenu à m'évader et à me cacher chez LAPALUS qui habitait 25 rue Saint Antoine. Plus tard j'ai été en contact avec les maquisards qui ont libéré la caserne Richemont à Montluçon (Allier).

L'un des chefs de la résistance à cet endroit s'appelait je crois, LA REY et était membre de la CNT. Puis j'ai du fuir et me cacher dans plusieurs endroits dont Lépaud en Creuse car la milice me recherchait.

A la libération, j'étais de nouveau à Mâcon et ai participé aux combats du maquis pour libérer la ville."

F. ALVAREZ FERRERAS (1)  
(juillet 1988)

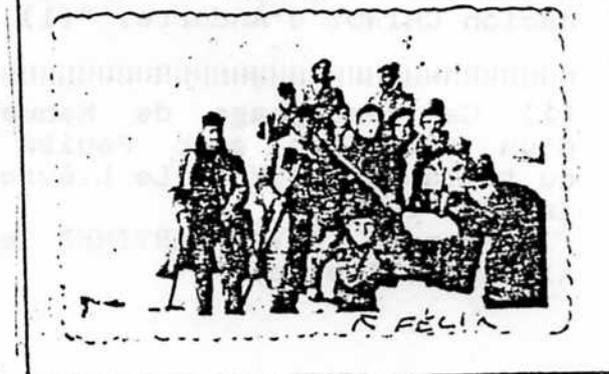
||||||||||||||||||||||||||||||||||||||||

(1) Felix ALVAREZ FERRERAS est né à Veaux (Bouches du Rhône) le 8 juin 1921. Il a adhéré à la CNT en 1934 et fut milicien pendant la guerre civile. Ouvrier chez Dunlop après la libération il sera également secrétaire de la FL-CNT de Montluçon. Emigré au Canada en 1956 il y animera le bulletin "LA ESCUELA MODERNA", qu'il

continuera de publier à son retour en France en 1984. Collaborateur infatigable de la presse libertaire, il a aussi publié des mémoires : "Vicisitudes de la lucha" (Mexico, 1970)



1940/41 : G.T.E. à Chalain le Contal (Loire)  
(Doc. F. Alvarez Ferreras)



Témoignage de : Angel TOMAS

C'est au mois de mai 1940 que je suis passé en France avec deux compagnons. Nous venions de passer un an sous le joug de Franco. Nous avons participé à la réorganisation de la CNT à Valence et dans sa région : notre action avait consisté à établir des contacts avec PALLAROLS (1) qui était encore en liberté, à ramasser et cacher le maximum d'armes que nous trouvions dans l'attente d'une éventuelle libération de l'Espagne par les démocraties, de falsifier des documents pour sauver la vie des nombreux antifascistes qui se cachaient et étaient dans une situation très périlleuse puisqu'ils étaient recherchés par la police de Franco.

Nous sommes entrés en contact avec Angel TARIN, qui était un compagnon originaire de mon village, Cheste. Avec d'autres compagnons TARIN était membre du groupe PONZAN qui travaillait pour le réseau PAT O' LEARY. Ces camarades avaient organisé un passage clandestin par la montagne qui partait de Seo de Urgel, passait par Andorre, Vicdesos et aboutissait à Tarrascon sur Ariège. C'est cet itinéraire que j'ai suivi jusqu'en Andorre. Peu de temps après mon arrivée à Andorre, les Allemands ont occupé toute la France et à Toulouse se sont emparés des dossiers des services secrets. Une partie des camarades espagnols qui travaillaient alors en liaison avec ces services, vinrent se réfugier dans les montagnes d'Andorre où la nuit, pour ne pas être repérés par la police secrète de Franco qui ne dormait que d'un oeil, nous allions leur apporter de la nourriture.

Peu après et comme nous n'avions plus d'argent, un compagnon est parti pour Toulouse pour contacter les services secrets français - le chef de ces services, TERRES, rappelle ce fait dans son livre de mémoires -, puis une fois le contact rétabli nous sommes rentrés en France et nous nous sommes établis à Rabat-les-trois-seigneurs, un petit village au coeur des Pyrénées à 10 km de Tarrascon. C'est à partir de ce village que en contact avec PONZAN qui nous donnait les informations, j'effectuai plusieurs voyages à Barcelone pour aller chercher des compagnons ou leurs familles, porter du matériel et des documents et faire passer des résistants que la Gestapo et la police collaborationniste recherchaient.

C'est au cours d'un de ces voyages en Espagne qu'Angel TARIN fut arrêté avec 160 autres camarades à Valence. Il sera fusillé peu après, en novembre 1941 au camp de Paterna (Valence) (2)

En 1942 je suis parti pour Marseille où j'ai été plusieurs fois arrêté par la police. Au bar "Le Cardinal" où se rencontraient beaucoup de réfugiés, je retrouvais un ami qui arrivait de Corse. Quand il vit toutes les rafles, il décida de retourner en Corse car là-bas, selon lui, si

-----

(1) Esteban PALLAROLS XIRGU est né à Vich vers 1900. Responsable des collectivités de la comarca de Liria (Valence) pendant la guerre, il s'évadera du camp d'Albatera en avril 1939 et deviendra le secrétaire du premier Comité National de la CNT clandestine. Arrêté en février 1940 il sera fusillé au camp de la Bota en mars 1946.

(2) Le compagnon Isidro GUARDIA ABELLA lui a dédié le livre "Otoño de 1941", Ed. G. del Toro, Madrid, 1976, où il raconte une partie des activités de TARIN et son emprisonnement jusqu'à son exécution.

on y crevait de faim, au moins y était-on en relative liberté. Avec d'autres camarades je suis parti avec lui et nous avons travaillé en plusieurs endroits de l'île de beauté. Je vivais à la campagne à Sorbo Oráguano (près de Bastia) au bord de mer. Nous y avons servi de relais à plusieurs émissaires venus d'Afrique du nord pour préparer la libération de la Corse. Nous avons aidé Paul LIMIDEI, responsable de la résistance du secteur de Sorbo, lors de transport d'armes et de coups de main contre des convois allemands en hommes et matériel.

Après la libération de la Corse nous nous sommes engagés chez les américains au service d'entretien du matériel pour préparer la libération de la France. En 1945 après la libération nous sommes retournés à Marseille.

Quelle joie et quelle désillusion aussi ! Nous attendions la libération de l'Espagne, comme on nous l'avait promis, mais elle n'eut pas lieu. Nous les antifascistes en général et les libertaires en particulier nous avons lutté contre le fascisme d'abord en Espagne puis en France ; nous n'avons jamais baissé les bras. Et pour la seconde fois les soi-disantes "démocraties" se moquaient de nous. Et je me souviens qu'à la fin de notre guerre en mars 1939, avec les camions de la 118ème Brigade de la 25ème Division (qui avait son siège à Cheste) nous étions partis pour le port international d'Alicante où devaient venir nous chercher les bateaux de la France et de l'Angleterre démocratiques. Nous avons attendu là trois jours et deux nuits sans boire, ni manger. Des enfants, des femmes, des vieux tombaient d'inanition partout, d'autres se suicidaient en se jetant dans les eaux du port, certains essayaient de grimper dans des barques abandonnées pour traverser la Méditerranée. Quant aux bateaux libérateurs ils ne sont jamais arrivés ! Au troisième jour nous fûmes faits prisonniers par la Division fasciste Litoro et emmenés au fameux camp de "Los Almendros". Quand nous y sommes arrivés les amandes étaient vertes sur les arbres et lorsque nous sommes partis, il ne restait pas une queue d'amande, tellement nous avions faim. Puis ils nous transférèrent, toujours sans nous donner à manger, les femmes et les enfants dans les arènes de la ville, et les hommes, les uns au fort de Santa Barbara et les autres, des milliers d'autres, au camp de concentration d'Albatera... Le quatrième jour - cela faisait donc 8 à 9 jours que nous n'avions ni mangé ni bu - ils nous distribuèrent une boule de pain et une boîte de sardines pour quatre. Ce que nous avons enduré là comme souffrances et vexations est inimaginable. Le compagnon Eduardo DE GUZMAN qui était là avec nous, le décrit dans son livre "El Año de la victoria".

En conclusion je dirais que le mouvement libertaire a toujours lutté contre le fascisme, d'abord en Espagne puis en France. Les anarchistes ont été les premiers à organiser la résistance, dans les maquis, à organiser les passages de résistants vers Londres via l'Espagne, et aussi dans des actions individuelles. Il fallait que cela soit dit, sans fanfaronnade, mais plutôt avec la satisfaction d'avoir fait son devoir. (1)

---

(1) Témoignage d'Angel TOMAS recueilli par Pepita Carpena en août 1988.

Angel TOMAS est né le 23 mai 1921 à Cheste (Valence). Trop jeune pour être mobilisé, il sera, pendant la guerre civile, le secrétaire des Jeunesses libertaires et participera à l'administration de la collectivité C.N.T. de son village. Celle-ci regroupait 70 personnes.

FRANCISCO PONZAN VIDAL  
dit 'François VIDAL'  
(1911 - 1944)

Militant anarcho-syndicaliste, né à Oviédo (Espagne)  
le 30 mars 1911.

Le 6 juin 1944 les forces alliées débarquaient sur  
les côtes normandes, et le 15 août sur la péninsule de  
Saint-Tropez (Var). C'était le début de la bataille décisive  
qui conduirait à la capitulation de la Wehrmacht le 8  
mai 1945 à Berlin.

La retraite des forces allemandes en France commença  
dans les Pyrénées lorsque les premières troupes prirent  
pieds sur les plages du sud-est, et le 19 août marque  
le début de l'évacuation spontanée de Toulouse (Haute  
Garonne). Mais, deux jours avant, le 17 août, une  
cinquantaine d'otages étaient sortis du secteur allemand  
de la prison Saint Michel de Toulouse, puis assassinés  
et brûlés dans un bois de Buzet-sur-Tarn (Haute Garonne).  
Parmi eux il y avait Francisco PONZAN VIDAL, connu dans  
la Résistance sous le nom de "François VIDAL" (1)

Après la déroute nazie, Francisco PONZAN, résistant  
de la première heure, reçut des gouvernements nord-américain,  
britannique, belge et français éloges et décorations que  
personnellement il abhorrait.

En France, il fut plusieurs fois cité au "JOURNAL OFFICIEL"  
(28/5/1947, 3/7/1947, 29/9/1949). Une de ces citations  
dit : "LA MEDAILLE DE LA RESISTANCE EST DECERNEE A MONSIEUR  
FRANCOIS PONZAN, CAPITAINE A TITRE POSTHUME". (2)

#### SA JEUNESSE

Son père Agapito PONZAN TRESACO travaillait à la  
Compagnie des Chemins de fer du Nord à Huesca où il se  
maria avec Tomasa VIDAL BELLOSTA. Il fut nommé à Oviédo  
-où naquit Ponzan - puis à Tarragone, Reus, Medina del  
Campo, Leon. Fatigué de déambuler avec cinq enfants, il  
abandonna la Compagnie ferroviaire et, en 1918 se fixa  
définitivement à Huesca. Un an après, le 16 avril 1919, il  
mourait à 43 ans. La "Grippe espagnole" qui a causé des  
millions de victimes dans le monde, laissait Francisco  
PONZAN orphelin de père. Sa mère (3) et sa soeur aînée  
Carmen n'économisèrent pas les efforts pour sortir la  
famille d'affaire et c'est au prix de mille difficultés  
économiques qu'elles parvinrent à ce que Francisco et  
son autre soeur, Pilar, continuent leurs études pour être  
enseignants.

////////////////////////////////////

(1) La mort de Ponzan fut enregistrée à l'Etat civil  
de Toulouse le 22 novembre 1947

(2) J.O. du 13 juillet 1947

(3) Tomasa VIDAL est morte à Huesca le 2 février 1956.

C'est un des ses professeurs à l'Ecole Normale, Ramon ACIN AQUILUE (1) qui lui enseigna les idées anarchistes qu'il conserva jusqu'à sa mort et dont il fut un actif propagandiste, aussi bien par la parole que par l'écrit (2).

Avant la fin de ses études il était déjà fiché par la police et à chaque événement d'ordre social qui se produisait, Ponzan figurait toujours parmi ceux qui étaient détenus (3).

Il fut d'abord instituteur intérimaire à Ipas, un petit village montagnard à quelques kilomètres de Jaca et de Sabinánigo, un important centre industriel de la province de Huesca.

Lors de l'insurrection de Jaca contre la monarchie d'Alphonse XIII, organisée par les capitaines Fermin GALAN RODRIGUEZ et Angel GARCIA HERNANDEZ le 12 décembre 1930, quatre mois avant la proclamation de la République qui fut rapidement étouffée et dont les instigateurs furent fusillés le 15 du même mois, Francisco PONZAN fut arrêté et son maître Ramon ACIN dut fuir en France.

De ses multiples emprisonnements nous citerons celui de juin 1932, suite à une grève déclenchée par les ouvriers des usines d'aluminium de Sabinanigo (4). Il fut encore emprisonné lors du mouvement révolutionnaire du 8 décembre 1933. Une autre fois il fut accusé d'avoir organisé le 10 août 1934, l'évasion d'une dizaine de détenus de la CNT de la prison de Huesca.

En 1934 il est nommé instituteur intérimaire à Castejon de Monegros (Huesca), puis instituteur titulaire à Baos Corzon dans la commune de Mazaricos (La Corogne). Enfin en janvier 1936, il est nommé au village de Camelle, commune de Camarinas (La Corogne).

|||||

(1) Ramon ACIN, né le 31 août 1888, a été fusillé par les franquistes à Huesca le 6 août 1936. Sa femme Conchita MOURAS CASAS, née le 8 décembre 1900, sera exécutée quelques jours plus tard, le dimanche 23 août, avec un groupe de 120 personnes où figuraient dix autres femmes. Francisco PONZAN dédia un article à son maître, intitulé "Los que no mueren" (Ceux qui ne meurent pas) dans l'organe du Conseil d'Aragon, "NUEVO ARAGON" (Caspé, n°42, mardi 9 mars 1937)

(2) A partir de 1933 il collabora assez souvent à la presse anarchiste : "TIERRA Y LIBERTAD" (Barcelone) et "LA TIERRA" (Madrid)

(3) Dans "Historia de la Cruzada Espanola" (vol. IV, Tome XV, p. 226), Ediciones Espanolas, S.A., Madrid, 1941, il est dit sur l'ambiance sociale à Huesca avant le soulèvement militaire : "La CNT (...) est dirigé par une jeune maître d'école Francisco Ponzan Vidal, exalté, loquace, syndicaliste d'action, partisan de l'action directe et du terrorisme."

(4) Dans le journal "LA TIERRA" de Madrid, le 30/11/1932, Ponzan publia un article sur ce conflit sous le titre : "Por las Audiencias espanolas. Trescientos años de pena para unos trabajadores honrados" (Les Tribunaux espagnols : Trois cents années de prison pour quelques travailleurs honnêtes).

## LA GUERRE CIVILE

PONZAN, comme tous les militants antifascistes, savait qu'un soulèvement militaire contre la République était imminent. Les vacances scolaires commençaient le 15 juillet et, sans perdre une minute, il partit pour Huesca où il arriva la veille du "pronunciamiento" qui commença au Maroc le 17 juillet 1936 et s'étendit à toute la péninsule le 18.

L'attitude du gouverneur civil de Huesca, Manuel CARRASCOSA, et l'indécision des travailleurs firent que la ville tomba aux mains des rebelles pratiquement sans combat; la même chose arriva à Jaca (1), Calatayud, Teruel et pratiquement à toute la région.

PONZAN s'enfuit d'Huesca et arriva à Angüés, un village de la même province, qui était resté aux mains des forces loyales à la République. Là on le nomma immédiatement responsable du Comité Comarcal de la Confédération Nationale du Travail (CNT) qui regroupait 50 villages.

Le 6 octobre 1936 il participe à Bujaraloz au Plenum extraordinaire des syndicats d'Aragon, convoqué par la Confédération Régionale d'Aragon, Rioja et Navarre (CNT) où il fut décidé de créer un Conseil de défense régional. Ponzan faisait partie de la commission qui rédigea cet accord.

C'est à la mi-octobre qu'on connut la constitution du premier Conseil régional de Défense entièrement cénétiste et qui présentait toutes les caractéristiques d'un gouvernement régional autonome. PONZAN y dirigeait le département des Transports et Communications.

Après l'accord passé avec le gouvernement central le 17 décembre 1936, le Conseil fut restructuré : les divers partis et organisations du Front populaire (Union Générale des Travailleurs, Gauche Républicaine, Parti Communiste et Parti Syndicaliste) y étaient représentés. PONZAN passa alors au Sous-Secrétariat du Département de l'Information et de la Propagande que dirigeait son ami intime Evaristo VINUALES LARROY (2).

|||||

(1) Au moment du soulèvement militaire Pilar PONZAN se trouvait à Jaca où elle était institutrice. Elle fut arrêtée à Huesca à la fin du mois de septembre 1936 et échangée le 9 septembre 1937 contre des prisonniers franquistes de la zone républicaine.

(2) Evaristo VINUALES né le 22 juin 1913 à Lagunarrota (Huesca), avait fait ses études d'instituteur avec PONZAN.

Le 11 août 1937 -la contre-révolution était en marche - le gouvernement annonça la dissolution du Conseil d'Aragon, et en même temps arrivaient dans la région de considérables forces communistes (deux Divisions) chargées de l'ordre public :elles venait procéder au démantèlement des collectivités, à la fermeture des locaux de la CNT, de la Fédération Anarchiste Ibérique (FAI) et des Jeunesses Libertaires ainsi qu'à l'arrestation de centaines de militants anarcho-syndicalistes.

Francisco PONZAN s'incorpora alors à l'armée populaire. Il arriva à Callen (Huesca) où se trouvait la 127ème Brigade Mixte de Maximo FRANCO CAVERO (1), qui faisait partie de la 28ème Division commandée par le militant anarcho-syndicaliste Gregorio JOVER CORTES (2). Ce même mois d'août il participa à l'offensive contre Saragosse qui est restée dans l'histoire de la guerre civile comme "Bataille de Belchite".

En septembre de la même année, Francisco PONZAN et les onze hommes du groupe "LIBERTADOR" de la 127ème Brigade, guérilleros spécialisés dans la recherche d'informations militaires et les sabotages derrière les lignes ennemies, s'incorporèrent au Service d'Information Spécial Périphérique (Servicio de Información Especial Periférico S.I.E.P.) (3) où PONZAN resta jusqu'à la fin de la guerre.

Membres du groupe "LIBERTADOR"

Faustino BARRABES ASUN (CNT)  
Juan Manuel BARRABES ASUN (CNT)  
Benito LASVACAS CORONAS (CNT)  
Eduardo SANTOLARIA FERRER (CNT)  
Pascual LOPEZ LAGUARTA (CNT)  
Eusebio LOPEZ LAGUARTA (CNT)  
Prudencio IGUACEL PIEDRAFITA (CNT)  
Manuel SUS DIESTE (CNT)  
Angel BELTRAN CALVO (UGT)  
Angel CABRERO CALLAU (UGT)  
Lorenzo OTAL BIELA (UGT)

|||||  
(1) Maximo FRANCO est né en 1913 à Alcala de Gurrea (Huesca). Le dernier jour de la guerre, le 31 mars 1939, il se suicida sur le port d'Alicante avec Evaristo VINUALES, pour ne pas tomber aux mains des franquistes.

(2) Gregorio JOVER dit "El GORI" est né à Teruel en 1892 et décédé à Mexico le 22 janvier 1964. La 28ème division se composait de trois Brigades Mixtes (125ème, 126ème et 127ème) formées à partir de la Colonne "Roja y Negra" et de la Colonne "Los Aguilichos-Ascaso".

(3) Le S.I.E.P. était en fait un des Services de renseignements de l'armée républicaine. (NdT)

EN FRANCE

PONZAN et les hommes du groupe "LIBERTADOR" passèrent la frontière française le 10 février 1939. Ils laissaient derrière eux 937 jours de révolution, d'illusions, de guerre de déceptions. A la frontière ils enterrèrent soigneusement leurs armes et d'autres qui avaient été abandonnées là, puis échouèrent au camp de concentration improvisé à Bourg-Madame (Pyrénées Orientales): dans des prés où hommes, femmes et enfants étaient exposés aux intempéries en plein hiver. Quelques semaines plus tard ils furent transférés au camp du Vernet d'Ariège.

Depuis le camp même, PONZAN organisa, avec les armes qui avaient été cachées auparavant, les premiers groupes d'action qui retournèrent en Espagne combattre le régime franquiste et sauver des compagnons qui étaient en danger de mort.

La préparation et le départ de ces premiers groupes pour l'Espagne s'organisa très rapidement, trois mois à peine après l'arrivée au Vernet.

Quant à PONZAN, il sortit du camp du Vernet le 18 août 1939 avec un contrat de travail que lui avait fait le militant ouvrier français Jean BENALET qui avait un garage à Varilhes (Ariège). Cet homme et son épouse, Cécile LOZE (1) furent d'une aide inestimable, tant dans la lutte contre le franquisme que plus tard dans celle contre l'occupant nazi. C'est à Varilhes que PONZAN installa son "quartier général".

Au début du mois de juin 1940, avec des hommes de son groupe, PONZAN fit un voyage en Espagne. Aux alentours de Boltana (Huesca) il est alors blessé lors d'un accrochage avec les forces franquistes. Après avoir trouvé refuge et aide dans des maisons amies et, une fois rétabli, il continua son voyage vers Huesca où il voulait organiser l'évasion de compagnons prisonniers et condamnés à mort.

Souvenons-nous que Hitler avait attaqué la Pologne le premier septembre 1939, et que deux jours plus tard, la France et la Grande-Bretagne avaient déclaré la guerre à l'Allemagne.

Donc, peu après le début de la seconde guerre mondiale, au mois de novembre 1939, PONZAN entra en relation avec les Services secrets britanniques par l'entremise d'un certain MARSHALL, un officier installé près de Foix (Ariège) où il dirigeait un service "Action" de l'Intelligence Service (IS) en France depuis le commencement de la guerre. La Grande-Bretagne avait besoin d'agents de renseignements en Espagne, pour le cas où Franco suivrait Hitler dans sa folle aventure et en contrepartie de l'aide considérable qu'il en avait obtenu pendant la guerre civile.

PONZAN, de retour d'Espagne, arriva à Andorre le 22 juin 1940, précisément le jour même où était signé à Rethondes, près de Compiègne (Oise) l'armistice entre la France et l'Allemagne.

La situation de la France avait donc évolué très défavorablement pendant le séjour de PONZAN à Huesca.

|||||

(1) Jean BENALET est né le 10 octobre 1904 à Sète (Hérault) et Cécile LOZE le 19 mars 1907 à Saverdun (Ariège). Tous deux sont actuellement retraités à Varilhes.

Quand les Allemands occupèrent Paris le 14 juin 1940 et que se produisit le grand exode des Français vers le sud, la contagion toucha les Britanniques qui prirent alors la décision d'abandonner le pays. Ce même mois de juin donc tous les services anglais, tant secrets qu'officiels (ambassadeur, consuls, diplomates) embarquèrent à Bordeaux pour la blonde Albion.

Avant de partir les britanniques avertirent les Services secrets français (1) que, dans la région frontalière, ils avaient recruté les éléments les plus irréductibles et les plus idéalistes des réfugiés antifascistes espagnols, qu'ils étaient décidés à continuer la lutte contre Franco et disposés à ruiner par tous les moyens les activités des nazis en France et en Espagne, et que par conséquent, leur pouvait leur être très utile, et qu'eux devaient les abandonner à leur sort.

L'information ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd et les contacts des français avec PONZAN s'effectuèrent au mois d'août 1940, par l'intermédiaire de Robert TERRES ("Lieutenant TESSIER"), que les Espagnols surnommèrent toujours "EL PADRE". Ainsi la collaboration qui avait commencée avec les Britanniques, se poursuivait avec les Français, bien que dans d'autres conditions.

En septembre 1940 PONZAN abandonna Varilhes pour Toulouse où il entra immédiatement en contact avec les résistants qui à cette époque n'étaient guère nombreux. La capitale du Languedoc se convertit alors en sa base centrale de toutes ses activités, aussi bien en France qu'en Espagne.

Un de ses premiers contacts à Toulouse fut le docteur Camille SOULA, professeur à la Faculté de Médecine, qui habitait 17 rue Montplaisir, et était un agent de l'IS britannique.

En décembre 1940 commença à fonctionner à Marseille un réseau d'évasion organisé par l'écossais Ian GARROW (2) survivant de Dunkerque et qui s'était évadé du Fort marseillais de Saint Jean où étaient internés quelques 200 soldats britanniques et quelques officiers.

Comme à l'époque toute la résistance passait par Londres, Ian GARROW contacta Camille SOULA et ce dernier, qui était un ami de PONZAN, permit la reprise de la collaboration avec l'Intelligence Service, qui avait été coupée, à partir du mois d'avril 1941.

|||||  
(1) Il était spécifié dans les conditions de l'armistice que tous les Services secrets (5<sup>e</sup> Bureau), en zone libre comme en zone occupée, seraient dissous. Après une période de désorganisation presque totale, le SR (Service des renseignements militaires) et le CE (Contre-espionnage) se reconstituèrent clandestinement sous la couverture des "Bureaux des Menées Antinationales" (BMA), organismes officiels de Vichy qui avaient pour mission spécifique et déclarée la répression des activités subversives et antinationales au sein de la minuscule armée française - 100 000 hommes - autorisée par les Allemands le 25 août 1940.

(2) Ian GARROW est mort en 1979.



Agustin REMIRO et F.PONZAN en 1940  
(Doc.A.Teller)



Francisco PONZAN (1940)

Tous les hommes du groupe PONZAN étaient des guides expérimentés qui connaissaient les passages frontaliers comme leurs poches.

GARROW fut arrêté à la fin du mois de juin 1941, et c'est un officier belge qui prit la tête du réseau d'évasion:

Albert-Marie GUERISSE, dont le nom de guerre était "Pat O'Leary", s'était évadé de Saint-Hippolyte-du-Fort. Ce réseau d'évasion, qui s'appelait simplement "ORGANISATION", fut dénommé et connu après guerre sous le nom de "Pat O'Leary".

Le groupe PONZAN fût l'élément-moteur de ce réseau d'évasion. Il fit franchir la frontière franco-espagnole à des centaines d'aviateurs (1) des pays alliés tombés en France, de Juifs, de jeunes Français et autres nationalités qui voulaient s'enrôler dans les forces de la "France Libre". Il passa dans les deux sens, le courrier des diverses organisations de résistance, du "Bureau Central de Renseignements et d'Action" (BCRA) organisme dépendant de la "France Libre" du Général Charles de Gaulle, du réseau "SABOT" que dirigeait le belge Pierre BOURIEZ, du mouvement de résistance "COMBAT", etc... Tout cela en menant parallèlement des activités antifranquistes, en constante relation avec les Comités clandestins de la Confédération Nationale du Travail (CNT) d'Espagne.

Il aida également financièrement de nombreux compagnons et entre autres Pierre BESNARD (2) dont il finança le livre "Pour assurer la Paix : comment organiser LE MONDE", édité par les frères Henri et Raoul LION (3) qui avaient une imprimerie au 5 de la rue Saint-Etienne (aujourd'hui rue Croix-Baragnon) à Toulouse.

(1) Henri MICHEL dans "La Guerre de l'ombre" écrit : "Pat O'Leary compte plus de 700 évasions réussies à son actif". (Ed. Bernard Grasset, Paris, 1969)

(2) Pierre BESNARD est né le 8 octobre 1886 à Montreuil-Bellay (Maine et Loire). Mort à Bagnolet (Seine) le 19 février 1947 il fut un des plus célèbres militants anarcho-syndicalistes français et est l'auteur de plusieurs ouvrages de divulgation des théories syndicalistes.

(3) Les frères LION furent arrêtés et déportés en Allemagne où ils sont morts. Une rue de Toulouse porte leur nom. Quelques-unes des publications subversives qu'ils éditérent pendant l'occupation nazie peuvent être consultées au Centre International de Recherches sur l'Anarchisme (CIRA) de Marseille.

D'innombrables personnes collaborèrent avec Francisco PONZAN. Seuls appartinrent au groupe PONZAN proprement dit :  
Juan CATALA BALANA  
Agustin REMIRO MANERO  
Eusebio LOPEZ LAGUARTA  
Pascual LOPEZ LAGUARTA  
Amadeo CASARES COLOMER  
Ricardo REBOLA  
Rafael MELENDO ERVITI  
Vicente MORIONES BELZUNEGUI  
Eduardo JOSE ESTEVE

Le 14 octobre 1942 PONZAN était arrêté par la police de Vichy à son domicile de la rue de Limayrac, n°42, en compagnie de sa soeur Pilar (1), de trois guides du groupe et de deux autres amis. Julian COMERAS, de Saragosse, qui autrefois avait été un excellent compagnon, que PONZAN avait aidé et abrité plus d'une fois, l'avait dénoncé.

Dix jours plus tard, ils furent tous internés au camp de concentration du Vernet.

"El PADRE", grâce à de faux documents parvint à les faire relâcher le 22 décembre 1942. Ils purent ainsi poursuivre leurs activités clandestines qui devenaient chaque jour plus difficiles.

Le 8 novembre 1942 les forces anglo-américaines débarquaient au Maroc français et en Algérie. La conséquence immédiate du débarquement en Afrique du nord fut le franchissement dans la nuit du 10 au 11 novembre de la ligne de démarcation par des unités de la Wehrmacht: l'intégralité du territoire français passait sous le contrôle direct des Allemands.

En mars 1943 c'est au tour de "Pat O'Leary" (2) d'être dénoncé par un traître et arrêté. Marie-Louise DISSART "Françoise" (3) prit aussitôt la direction du réseau depuis son appartement toulousain de la rue Paul-Mariel, n°12.

PONZAN fut de nouveau arrêté le 28 avril 1943, alors qu'il préparait l'évasion de sa soeur Pilar du camp de Brens (4). Jugé le 5 juin 1944 - à la veille du débarquement allié en Normandie - par le Tribunal correctionnel de Toulouse, il fut condamné à six mois de prison - qu'il avait déjà fait - mais ne fut pas libéré. Le lendemain les Allemands se présentèrent à la prison Saint-michel et réclamèrent PONZAN. Ils étaient porteurs d'un ordre signé par l'Intendant de Police Pierre MARTY (5). Il fut immédiatement conduit dans un autre quartier de la prison occupé par les nazis et qu'eux seuls administraient. A partir de là on ne peut qu'émettre des hypothèses. Ce qui est sûr c'est qu'il savait qu'il allait mourir et que la chance qui l'avait soutenu jusque-là l'avait abandonné. Personne ne sait ce qui se passa dans le bois de Buzet-sur-Tarn ce 17 août 1944. Il n'y a eu aucun survivant pour le raconter.

Antonio TELLEZ SOLA

|||||

(1) Libérée trois jours plus tard Pilar PONZAN sera à nouveau arrêtée 8 jours après et conduite au camp de concentration disciplinaire de Brens (Tarn)

(2) "Pat O'Leary" fut interné dans plusieurs prisons françaises ; la dernière fût Fresnes à Paris. En octobre 1943 il fut déporté à Sarrebrück puis à Mauthausen. En mars 1944 il fut envoyé dans un Commando extérieur pour travailler aux usines de Wiener-Neustadt. Transféré à Natzweiler à la fin septembre 1944, puis à Dachau où il sera libéré en avril 1945 par les troupes américaines.

(3) Marie-Louise DISSART est morte en 1957 à l'âge de 76 ans.

BIBLIOGRAPHIE

Vincent Brome : "L'Histoire de Pat O'Leary" .-Paris : Ed. Amiot-Dumont ,1957.

Louis H. Nouveau : "Des Capitaines par milliers" .-Paris : Ed. Calmann-Levy , 1958.

Michel Garder : "La Guerre secrète des Services Spéciaux français 1935-1945" .-Paris : Ed. Plon , 1967.

Dans ce livre (p.286-287) on accuse PONZAN d'avoir été un indicateur.

Bulletin de l'Amicale des anciens membres des Services Spéciaux,n°56 (1967) où l'accusation de Michel Garder est démentie.

"Le MONDE",du 23 mars 1968 où figure la rétractation publique de Michel Garder.

Henri Noguères : "Histoire de la résistance en France T.2,p.95" .-Paris : Ed. R.Laffont , 1969.

Robert TERRES : "Double jeu pour la France 1939-1944" Paris : Ed. Grasset et Fasquelle , 1977.

A.T.S.

|||||  
(suite des notes de la page précédente)

(4) Le 6 juin 1944 Pilar PONZAN fut transférée au camp de concentration de Gurs (Pyrénées Atlantiques) dont elle s'évadera le 27 juin. Après de nombreuses péripéties elle parvint à Toulouse où elle apprit que son frère avait été assassiné par les nazis. Actuellement elle habite Bordeaux.

(5) Pierre MARTY dirigeait la "Brigade sanglante". Traduit en justice devant le tribunal de Toulouse en juillet 1948, il fut condamné à mort et exécuté.

NOTIFICATION

Form No. 10, 1-1-44 (Rev. 1-1-44) U.S. G.P.O. 1943

Par averti en date de 26 Aout 1940... le Secrétaire d'Etat aux Forces armées (Général), sur proposition de la Commission Nationale d'Homologation, a promu le sous-officier au grade de... CAPITAINE... en France de M. FRANÇOIS PONZAN... né le 20 Mars 1911 à... MONT POUR LA FINANCE le 17 Aout 1944

Date de prise de rang 1er Juin 1944... Fait à Paris, le 7 Octobre 1944... Pour le Secrétaire d'Etat aux Forces armées (Général) et par délégation... Le Général Directeur de l'Armement Militaire de l'Etat de France... F. P. C.



The President OF THE UNITED STATES OF AMERICA has directed me to express to FRANÇOIS PONZAN the gratitude and appreciation of the American people for gallant service in assisting the escape of Allied soldiers from the enemy

Dwight D. Eisenhower

DWIGHT D. EISENHOWER, General of the Army

Le présent certificat est délivré à :

Honorable François PONZAN-VIANGL... comme preuve de gratitude et d'estime pour l'aide donné aux Nations de l'Empire Britannique, aux pays de la fuite ou l'évasion de captivité.

Signature officielle... M. Général en Chef de l'Air, Maréchal du Commandement Supérieur des Forces Expéditionnaires Alliées

Pour traduction certifiée conforme à l'original Toulouse, le 10 Mars 1947.



L. MARTEL-LE HÉRAUD, Ingénieur I. C. T., Spécialité : Aéronautique



This certificate is awarded to Monsieur François Ponzan-Viangl as a token of gratitude for and appreciation of the help given to the Sailors, Soldiers and Airmen of the British Commonwealth of Nations, which enabled them to escape from, or evade capture by the enemy.

Signature of Air Chief Marshal

Air Chief Marshal, Deputy Supreme Commander, Allied Expeditionary Force

1947-1948

ATTESTATION

Je soussigné, Major MILY J. OSE, Commandant du 1er Bataillon M.L.M.

certifie que le nommé FRANÇOIS PONZAN-VIANGL, né le 20 Mars 1911 à...

...donna le période du 10 au 20 Septembre 1941, libéré circonstanciellement à Toulouse, 42, rue Labeyrie, quatre officiers belges, évadés des camps d'internement de France, et qui tentèrent de rejoindre les Forces Belges en Grande Bretagne.

...a tout fait, pour permettre aux dits officiers de franchir les Pyrénées et atteindre Barcelone. En fait de quoi, le présent attestat est délivré à sa requête Madame Louise Ponsan, 4, Petite rue St. Joseph, à Toulouse, pour lui confirmer la libération et la gratitude que les officiers belges doivent à son frère qui a bien mérité des Nations Alliées.

Donné des officiers Commandant MILY J. OSE.



Commandant MILY J. OSE.

CITATION FOR THE MEDAL OF FREEDOM

Mr. Francois Ponzan, Spanish Civilian, performed meritorious service from December 1941 to March 1943 while residing at Toulouse (Haute Garonne), France. He most courageously fought for the cause of Liberty by rendering exceptional aid to members of the American or British Armies who were evading capture in the occupied countries of Europe.

Quelques-unes des citations au titre de la résistance de F. PONZAN (Doc. transmis par E. PONS PRADES)

J U A N   Z A F O N   B A Y O   dit "Z A P A T A"  
(1911 - 1977)

Juan ZAFON BAYO est né à Barcelone le 28 avril 1911.

En 1931 il militait à la CNT au syndicat des produits chimiques puis, à partir de 1934, à celui des Professions Libérales.

Au début de la guerre civile il partit pour le front d'Aragon avec la colonne d'Antonio ORTIZ RODRIGUEZ (qui deviendra la 25ème Division après la militarisation).

En 1937 il travaille au Département d'Information et Propagande du Conseil d'Aragon avec Evaristo VINUALES LARROY et Francisco PONZAN VIDAL. Après la dissolution du Conseil d'Aragon en août 1937, il s'incorpore à la 28ème Division (confédérale).

Après être entré en France, il est interné au camp de concentration du VERNET, d'où il sortira pour aller sur la ligne Maginot avec le 21ème Groupe de Travailleurs Etrangers. Lorsqu'en juillet 1940 les Allemands envahissent la France, Juan ZAFON parvient à s'échapper vers le sud où, à Lissac (Aveyron) il parvient à retrouver sa compagne Lucia RUEDA. Plus tard il collabore avec Francisco PONZAN au réseau d'évasion 'Pat O'Leary' jusqu'à octobre 1942 où il est arrêté chez Ponzan à Toulouse et interné au camp du VERNET. Déporté en Allemagne en 1943 il parvient à s'échapper pendant le transport et à gagner Bordeaux, où il dut travailler pour l'organisation Todt. Il s'incorpore ultérieurement à la Résistance et lutte contre les Allemands jusqu'à la libération.

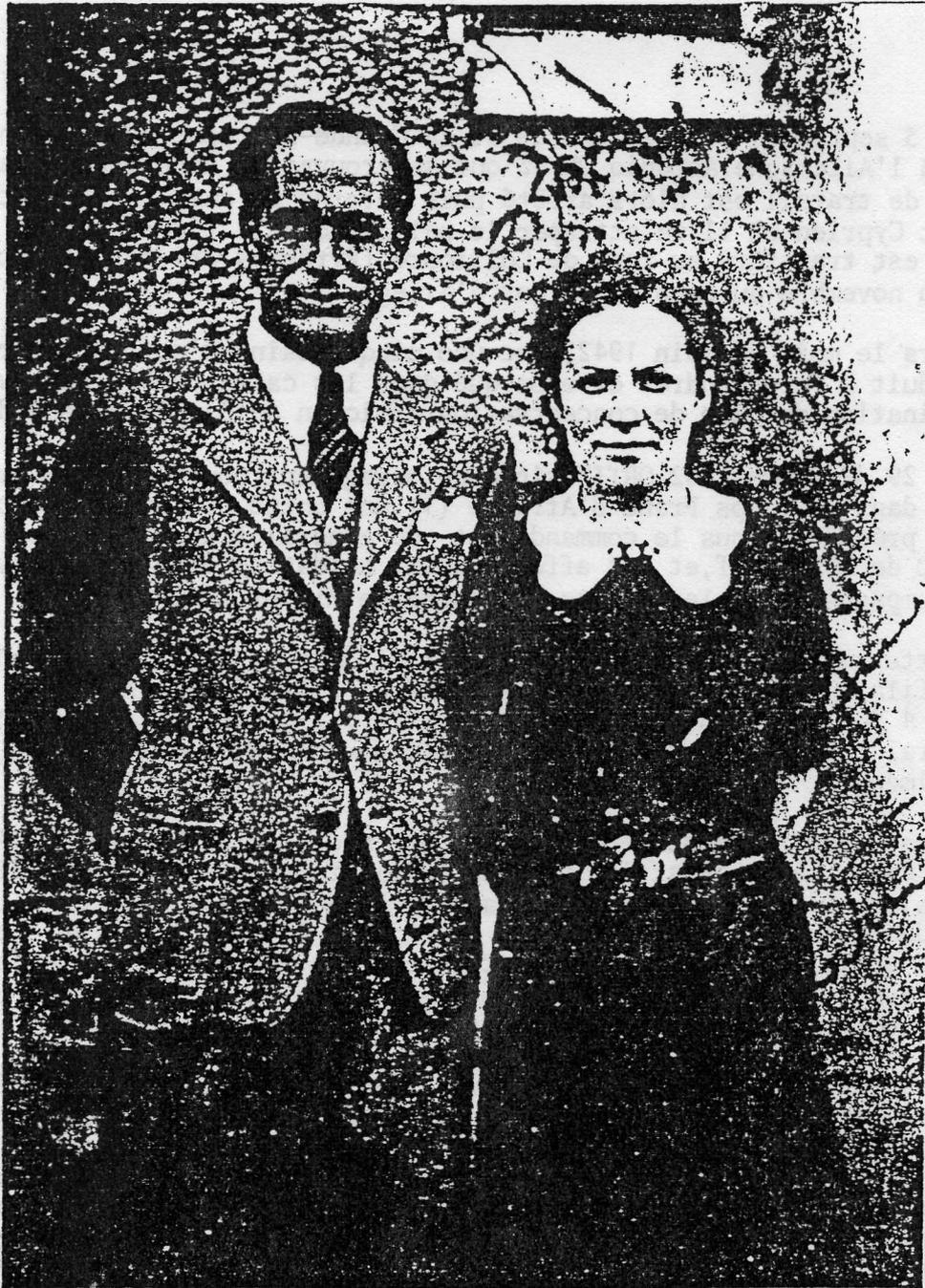
En 1945, à Paris, il est l'un des fondateurs de la Fédération Locale de la CNT scissionniste. En 1947, il émigre au Mexique où il sera un farouche défenseur de l'unité confédérale et l'un des fondateurs du "BOLETIN POR LA UNIDAD DE LA CNT DE ESPAÑA" édité dans la capitale fédérale à compter du 1er Mars 1955.

Souffrant d'une maladie cardiaque, il rentre en Espagne où il meurt le 28 mai 1977 à l'hôpital San Pablo de Barcelone. Il est en outre l'auteur de plusieurs livres en espagnol. (1)

A.T.S.

- |||||
- (1) NDT : Il est entre autres l'auteur des ouvrages suivants:
- "La revolución española nace del espíritu del pueblo" (Paris, 1945)
  - "La España de mañana" (Mexico, 1967)
  - "El Consejo revolucionario de Aragón" (Barcelona, 1977)

En outre il avait été pendant la guerre le responsable de "COMBATE", organe de la colonne ORTIZ



Juan ZAFON et sa compagne Lucia RUEDA en 1943.  
(Doc. A.Tellez)

## ANTONIO ORTIZ RAMIREZ

(né en 1907)

Le 3 septembre 1939, la France et la Grande-Bretagne déclaraient la guerre à l'Allemagne. Antonio ORTIZ qui se trouvait à Perpignan à la recherche de travail est alors arrêté puis interné au camp de concentration de Saint Cyprien où il va attraper le paludisme. A la fin du mois d'octobre 1939 il est transféré au fort de Collioure (Pyrénées Orientales) et échoue à la fin novembre au camp du Vernet d'Ariège.

Vers le mois de juin 1942, avec une cinquantaine d'autres internés, il est conduit à Port Vendres et embarqué dans les cales du "Djebel Aurès" en destination du camp de concentration africain de Djelfa, au sud d'Alger.

Le 29 décembre 1942 ORTIZ signe un engagement, pour la durée de la guerre, dans le Corps Franc d'Afrique (1), une unité qui avait été créée le mois précédent sous le commandement du général français Joseph GOISLARD de MONSABERT, et est affecté comme soldat de deuxième classe, à la 3<sup>e</sup> Compagnie sous les ordres du capitaine Miguel BUIZA (2).

Cette compagnie étrangère se distingua dans la bataille de Tunis où elle défila après la capitulation du général allemand Von ARNIM le 7 mai 1943. Le 4 juin 1943 la compagnie sera citée à l'ordre de la Brigade par le général français Henri GIRAUD avec attribution de la croix de guerre avec palmes.

C'est avec le grade de sergent et une médaille de bronze qu'ORTIZ termine cette campagne africaine. Dans la citation on souligne la défense du Djebel EL-DISS face à l'attaque allemande du 13 mars 1943 et l'occupation des avant-postes allemands au Djebel ES-SEMA (cote 84) les 23 et 24 avril de la même année ; cette position ouvrait la route de l'offensive et allait permettre la prise de Bizerte où le "Corps Franc" entra le 8 mai, et le 11 participait au défilé de la victoire.

Le 9 juillet 1943, deux mois après la prise de Bizerte, le Comité militaire permanent d'Alger, sous la présidence du général GIRAUD, annonçait la dissolution du "Corps Franc d'Afrique", laissant ses membres face au problème de choisir entre les généraux rivaux : Charles DE GAULLE et Henri GIRAUD. Les Espagnols choisirent massivement le premier et s'engagèrent dans les Bataillons de Marche du général LECLERC et ORTIZ se retrouve alors dans les "Commandos d'Afrique" en tant qu'instructeur et chef de section.

---

(1) Sur cette unité on pourra consulter le livre de Georges ELGOZY : "La Vérité sur le 'Corps Franc d'Afrique'", Monaco, Ed. du Rocher, 1985.

(2) Miguel BUIZA FERNANDEZ PALACIOS, chef de la flotte républicaine espagnole, était arrivé à Bizerte avec la flotte espagnole qui avait abandonné la base navale de Carthagène le 5 mars 1939. Interné au camp de concentration de Maknassy, à mi-chemin de Gafsa et Sfax il y restera deux mois. Il s'engage alors dans la Légion d'où, fait exceptionnel, il sortira avec le grade de capitaine. Le 23 juin 1963, il meurt à l'hôpital de Marseille.

En décembre 1943 il embarque pour la Corse et débarque à Ajaccio le 3 janvier 1944. À la fin mars, ayant attrapé la fièvre de Malte il est rapatrié à Alger comme "inapte à poursuivre la campagne". ORTIZ choisit comme lieu de convalescence le petit village de Staueli, près d'Alger, où se trouvait le camp d'entraînement du "Premier Bataillon de Choc" (parachutiste) (1) qui était sous le commandement du colonel Fernand GAMBIEZ, un vieil ami d'ORTIZ. Le 18 avril 1944 il s'incorpore à cette unité en qualité d'instructeur du "Premier Commando Lourd". Le 28 août il embarque à Alger et le 31 débarque à nouveau à Ajaccio d'où, en septembre, il embarque pour la France et le 15 débarque avec les forces françaises à Saint Tropez.

Antonio ORTIZ va participer à tous les combats de la campagne de France jusqu'à la bataille de Belfort les 19, 20 et 21 novembre 1944.

Le 25 il effectue une action de commando à Rougemont-le-Château, aux limites de l'Alsace et des Vosges, qui lui vaut une citation à l'ordre de l'armée, signée par le général DE GAULLE, avec attribution de la croix de guerre avec palme.

Après la prise de Colmar et un petit repos à Strasbourg, il participe à la campagne d'Allemagne, aux batailles de Karlsruhe et de Pforzheim où il est grièvement blessé.

ORTIZ termine la guerre avec deux citations à l'ordre de la Brigade, une à l'ordre de l'armée et une blessure. Il est démobilisé le 5 août 1945.

Fin 1958 il émigre au Vénézuéla où il monte une scierie. En 1987 il rentre en Espagne où il vit actuellement retraité à Barcelone.



Antonio ORTIZ RAMIREZ est né à Barcelone le 13 avril 1907. Militant anarchosindicaliste connu, à l'éclatement de la guerre civile espagnole (juillet 1936), il part pour le front à la tête de la seconde colonne de la Confédération Nationale du Travail (CNT) pratiquement en même temps que la première, celle de DURRUTI, qui partit de Barcelone le 24 juillet 1936. Sa colonne occupa au sud de l'Ebre le secteur Caspe-Alcaniz, libérant en Aragon les villages d'Azaila, Sastago, La Zaida, Puebla de Hajar et Hajar. Rapidement il intégra sous son commandement des petites colonnes jusqu'à disposer de 5000 hommes. Après la militarisation, sa colonne deviendra la 25ème Division de l'Armée Populaire (116, 117 et 118ème Brigades).

En avril 1938 il lui sera confié le commandement de la 24ème Division (19, 133 et 143èmes Brigades), mais il sera destitué en juillet.

On ne peut pas décrire ici toutes les machinations qui conduisirent à cette mesure, car son explication représenterait un chapitre entier de la guerre civile. Nous signalerons simplement, qu'après le transfert

---

(1) Voir le livre de Raymond MUELLE : "Le Premier Bataillon de Choc". Paris, Presses de la Cité, 1977.

de pouvoir, c'est à dire quand il n'avait plus aucune responsabilité militaire, ORTIZ et sept autres camarades passeront en France où ils arriveront à Vicdessos en Ariège. Toutes les péripéties vécues à partir de ce moment et jusqu'à son engagement dans l'armée française pourraient faire l'objet d'un livre. Nous terminerons donc ici cette brève biographie d'Antonio ORTIZ.

Antonio TELLEZ SOLA



Antonio ORTIZ à Alger en 1943  
(Doc. A. Tellez)

RAMON VILA CÀPDEVILA "CARAQUEMADA "

(1908 - 1963)

Limoges, le 10 décembre 1944

Le Commandant BOUSSIE Rémy, chef du 2<sup>ème</sup> Bureau du Chiffre de la subdivision militaire de la Haute Vienne à la Caserne de la Visitation, CERTIFIE que le Lieutenant Ramon LLAUGI PONS, a servi dans la RESISTANCE armée, depuis février 1944, et a participé à de nombreuses actions militaires dans diverses formations F.T.P. sous mon commandement ainsi que celui du Colonel BERNARD commandant la subdivision de la Charente. Cet homme fut toujours à l'avant-garde du combat et a participé à la libération de diverses villes du centre.

Le Commandant BOUSSIE Rémy  
Chef du 2<sup>ème</sup> Bureau du Chiffre de la XII<sup>ème</sup>  
Région Militaire

Monsieur LLAUGI PONS Ramon, né à Berga (Espagne) le 3 mai 1908.  
Grade: Lieutenant, Commandant une Compagnie du Maquis Limousin.

A servi volontairement, du 17 février 1944 au 10 octobre 1944 et avec HONNEUR dans les FORCES FRANCAISES DE L'INTERIEUR (F.F.I.).

Sp.N<sup>o</sup> 53.259, le 7 juin 1945.

Le Chef du Bataillon LAFFITE,  
Commandant pvt le 107 R.I.

Ramon VILA CAPDEVILA avait adopté en France l'identité de Ramon LLAUGI PONS, "Lieutenant Raymond" dans la résistance et avait également modifié sa date et son lieu de naissance. En réalité il était né à Peguera, près de Berga, le 2 avril 1908. Son surnom de "Caraquemada" ("Face brûlée") lui venait d'un accident de prime adolescence : la foudre avait laissé des marques indélébiles de brûlures sur son visage.

Il avait adhéré très jeune au syndicat anarchosindicaliste Confédération Nationale du Travail (C.N.T.) et plus tard il fit partie d'un des groupes les plus dynamiques de la Fédération Anarchiste Ibérique (F.A.I.) du Haut-Llobregat dont l'un des membres les plus remarquables était Salvador ROBLES, qui s'était installé à Figols en 1931, après avoir

été exilé en France sous la dictature du général Miguel PRIMO de RIVERA (1923-1930). ROBLES était un grand propagandiste de l'anarchisme, aussi bien par la parole que par l'écrit, un partisan enthousiaste de l'action permanente et de la propagande par l'exemple. Il eut en Ramon VILA un de ses meilleurs disciples.

En 1928 un fabricant de textile de La Pobla de Lillet (Barcelone) licencia un grand nombre de travailleurs et les remplaça par des machines modernes qu'il venait d'acquérir. Ramon VILA qui avait pris fait et cause pour les ouvriers qui se retrouvaient sans aucun moyen de subsistance, sabota les machines, ce qui lui valut d'être arrêté et condamné à huit ans de prison. A l'avènement de la République le 14 avril 1931, il y eut une amnistie pour les prisonniers sociaux et Ramon VILA fut libéré.

Ramon VILA eut un rôle très important lors du mouvement insurrectionnel qui éclata le 18 janvier 1932 dans la région minière du Haut-Llobregat et Cardoner (Pyrénées catalanes). Le communisme libertaire fut proclamé dans plusieurs villes. La marée révolutionnaire était partie de Figols et de Berga et le 21 s'était étendue à toute la vallée du Llobregat. En quelques jours le mouvement fut étouffé et la répression très cruelle. Le dernier bastion révolutionnaire à tomber fut Cardona le 22 janvier. Ramon VILA recherché resta caché dans plusieurs villages de la région et finalement trouva refuge à Barcelone.

C'était une époque de grande agitation sociale en Espagne et Ramon participa alors à divers mouvements de grèves qui se déclarèrent dans la capitale catalane. En novembre 1933 se déclara la grève dans le bâtiment et dans les tramways et autobus dans un climat de très grande violence. Ramon fut arrêté alors qu'il était en train d'incendier un tramway. Jugé et condamné il fut envoyé au pénitencier de San Miguel de Los Reyes (Valence). A sa libération il s'installa à Castellon de la Plana où, le 18 avril 1936, lors d'un affrontement avec la police qui voulait l'arrêter, furent tués son cousin Ramon VIVES CAPDEVILA et un agent de police, un autre étant blessé. Arrêté une fois de plus, il fut interné à Valence et fut libéré le 18 juillet 1936 au moment du soulèvement militaire contre la République.

Immédiatement Ramon s'incorpora à la Colonne de Fer (anarchosyndicaliste), puis, après la militarisation, passa à la Colonne TIERRA Y LIBERTAD organisée en septembre 1936 par des militants des vallées minières et textiles du Haut-Llobregat et Cardoner, et qui deviendra plus tard la 153ème Brigade Mixte.

Lors de l'offensive franquiste en Aragon, commencée le 9 mars 1936, la première attaque eut lieu sur le front de Villanueva de Huerva en direction de Belchite; Ramon se trouvait à Fuendetodos à mi-chemin entre les deux villages. Le front fut enfoncé et le 10 l'ennemi s'empara de Belchite, ou plutôt de ses ruines. Les opérations de cette première phase de l'offensive franquiste furent complétées par l'occupation de Caspe (Saragosse) le 17.

Le 28 mars les Corps d'Aragon et de Navarre qui avaient brisé la ligne de résistance établie sur la rivière Cinca, arrivaient à Albalate et à Monzon et à la hauteur de Barbastro (Huesca); le 3 avril ils s'emparaient de Lérida. Ramon VILA était resté dans Monzon encerclé par les franquistes puis erra une quinzaine de jours dans les montagnes avant d'arriver aux lignes républicaines qui avaient reculé d'une cinquantaine de kilomètres, un peu plus loin que Balaguer (Lérida).

Comme Ramon était mineur de métier, ses compagnons lui demandèrent de rester à Figols dans une industrie militarisée. C'est là qu'il termina la guerre travaillant à la centrale thermique de Figols-las-Minas où il avait été nommé délégué au ravitaillement et en même temps s'occupait activement des Jeunesses Libertaires de Berga.

A la fin de la guerre civile il passa en France et fut interné aux camps de concentration de Saint-Cyprien et d'Argelès-sur-mer d'où en septembre 1940 il s'évada afin de poursuivre la lutte contre le franquisme par des sabotages en Espagne, des missions de liaisons entre les deux pays où d'aide pour faire passer les Pyrénées à tous ceux qui fuyaient le nazisme.

C'est au cours d'un de ces voyages en France, en 1942, que, sans papiers d'identité il fut arrêté et interné à la citadelle de Perpignan. Quelques mois plus tard il était enrôlé dans l'organisation TODT et envoyé travailler dans une mine de bauxite à Bédarieux (Hérault).

En contact avec la résistance, au mois de février 1944 il s'incorpore au maquis du Limousin, au réseau MENESSIER chargé, près de Limoges, de récupérer l'armement que les alliés parachutaient aux maquisards (1). En avril de la même année il s'incorpore au groupe de *Francs-Tireurs et Partisans (F.T.P.)* dirigés en Haute Vienne par le Colonel Bernard LE LAY. Le groupe de Ramon VILA se trouvait dans la forêt de Rochouart, le PC se trouvait à Pressac et son secteur d'intervention comprenait la ville de Saint-Junien et débordait largement sur la Charente. (2).

*Quand les alliés débarquèrent sur les plages du Calvados, en Normandie, le 6 juin 1944, les Allemands voulurent acheminer des renforts sur ce point critique. Ce fut le cas de la puissante division Waffen SS "Das Reich", concentrée en réserve du côté de Montauban (Tarn et Garonne). Pour gagner le Calvados elle devait traverser la R.5 par Tulle, Brive, Périgueux, puis Limoges, Angoulême, Poitiers, Châteauroux. Les groupes de maquisards, dont celui auquel appartenait Ramon VILA, firent de leur mieux pour retarder sa progression.*

Il est impossible de raconter les actions nombreuses et diverses auxquelles Ramon a participé, lui seul aurait pu le faire. Nous ne signalerons ici que celles qui ont été prouvées.

*La nuit du 7 juin 1944 les maquisards avaient sévèrement endommagé le viaduc de la ligne principale Limoges-Angoulême qui franchit la Vienne à Saint-Junien (les explosifs étaient l'arme de prédilection de Ramon, et en ce domaine il était un expert) et, dans la matinée du 8, les saboteurs avaient symboliquement occupé la mairie de cette petite ville de 20 000 habitants, avant de se poster près du viaduc. Le même soir, un train venant d'Angoulême avait fait halte au seuil de cet ouvrage et les voyageurs*

*avaient traversé à pied pour monter dans un autre train envoyé de Limoges à leur intention. Parmi eux se trouvaient dix soldats allemands et deux d'entre eux avaient été tués par les balles des maquisards. Quand le lendemain un train blindé amenant un détachement de la Wehrmacht était arrivé à Saint-Junien, les maquisards s'étaient éclip-*

---

(1) Les textes en italiques sont en français dans le texte (NdT)

(2) Pour la résistance, la Région 5 ou R.5 (Limoges) comprenait la Corrèze, une partie de la Dordogne, de la Charente, la Haute Vienne, la Creuse et l'Indre.

sés (1).

Le 11 juin, Ramon VILA et quelques deux cents maquisards attaquèrent en gare de Mussidan, près de Périgueux (Dordogne) un train blindé, et, après une sanglante bataille, s'en emparèrent après avoir tué une cinquantaine d'Allemands. Une unité appelée en renfort perdit une automitrailleuse, une chenillette, deux mitrailleuses lourdes, de nombreux fusils et une grande quantité de grenades et munitions. Les FTP eurent neuf tués et huit blessés, un camion détruit.

Le Colonel BERNARD lui-même raconte (2) une bataille où "l'Espagnol" (3) qui avait un fusil-mitrailleur (FM) "s'en servait comme d'une mitrailleuse". Nous ne reproduisons pas tout le texte en raison de sa longueur. Il s'agit d'un engagement qui opposa, le 1er août 1944, les troupes nazies qui attaquèrent la petite ville de Chabanais, à 16 km à l'ouest de Saint-Junien, en aval de la Vienne, aux maquisards du Colonel Bernard LE LAY.

C'est BERNARD qui parle :

"Les Allemands avaient formé une colonne avec des camions, des blindés, des auto-mitrailleuses. Le 31 juillet, ils ont essayé de passer la rivière à Exideuil, à quelques 3 km au nord-ouest de la ville. Nous avons obstrué le pont et mis en batterie tous nos FM et deux mitrailleuses récupérées. Ils se sont cependant risqués sur la chaussée. Quand ils ont atteint les obstacles disposés au milieu, nous avons ouvert le feu. Ils ont eu des pertes et se sont repliés sans insister.

"J'avais demandé à la population d'évacuer la ville. Ils ont commencé à attaquer vers cinq heures et demie, le matin du 1er août.

"Quelques kilomètres en aval de Chabanais la Vienne coule au bord d'une prairie. En été, l'eau est basse et l'on peut passer à gué.

"Bloqués au pont de Chabanais, les Allemands, peut-être bien renseignés, avaient entrepris de traverser ici la rivière pour prendre les défenseurs à revers. Les Allemands s'avançaient dans l'eau. Il y avait environ 80 centimètres de fond. Ils se camouflaient derrière les rochers qui émergeaient.

"Nous avons ouvert le feu quand ils n'étaient plus qu'à cinquante mètres. Ils ont perdu des hommes. Malheureusement, ils avaient repéré notre arme et ils l'ont eu au mortier. Tireurs, pourvoyeurs... Sept gars y sont restés... Alors, il y a eu une centaine d'Allemands qui ont réussi à passer et ils ont atteint la partie sud-ouest de Chabanais. Ils ont brûlé les maisons.

"Nous avons envoyé des renforts et le soir ils ont été obligés de quitter la place, de retraverser la Vienne. Ils sont alors retournés à Confolens (une quinzaine de kilomètres au nord) où ils ont fait soigner pas mal de blessés à l'hôpital. Quant à savoir combien on leur a fait de morts ! De notre côté il y en a eu onze. Au soir du 1er août Chabanais était donc dégagée et sa population indemne.

"Le 21 août fut libérée Limoges, ce qui marquait la fin de l'occupation ennemie en Haute-Vienne. Les Allemands y avaient édifié plusieurs ceintures de blockaus. La garnison, commandée par le général GLEINIGER, était forte de mille quatre cents hommes et elle comprenait deux com-

---

(1) Voir "La Division Das Reich et la résistance" de Max Hastings, Ed. Pygmalion/Gérard Watelet, Paris, 1983.

(2) Dans "La Guerre n'était pas leur métier. Récits et témoignages recueillis par Pierre LUISARD", Les Editeurs Français Réunis, Paris, 1974.

(3) Toujours cet anonymat pour les étrangers dans la résistance, bien que Ramon VILA était alors le "Lieutenant RAYMOND".

pagnies de SS armées de lancé-flammes. De plus, il y avait dans la ville deux mille cinq cent hommes, entre miliciens, gardes et GMR (1) ".

L'investissement de la ville avait commencé le 12 août. Deux mille maquisards, dont Ramon VILA, avaient convergé vers l'agglomération et avaient pris position pour l'assaut final. La garnison allemande et les miliciens essayaient alors, par de furieux coups de boutoir, de desserrer l'étau qui les emprisonnait. Des tentatives de percées à Boisseuil, Solignac, Aix échouaient devant la résistance acharnée des maquisards. Enfin la garnison allemande se rendit.

Par la suite plusieurs milliers de maquisards qui avaient libéré le Limousin partirent rejoindre les troupes qui combattaient sur les différents fronts.

C'est précisément en ce mois d'août 1944, après la libération d'Agen et alors que de nombreux Allemands se repliaient vers Royan et Pointe-de-Grave, que s'organisa à Villeneuve-sur-Lot (Lot et Garonne) avec des compagnons espagnols du groupe "Nord du Lot n°1", une unité de maquisards des FFI qui jusque là avaient été dans des groupes de Francs Tireurs et Partisans ou dans des unités de guerrillas de l'Union Nationale, que s'organisa donc ce qui s'appellera un peu plus tard le "BATAILLON LIBERTAD" composé pour l'essentiel de militants du Mouvement Libertaire. C'est à ce Bataillon que Ramon VILA s'intégra avec le grade de capitaine.

Avec le Bataillon LIBERTAD, Ramon VILA participa à la libération des dernières poches de l'Atlantique, Royan et Pointe de Grave (2), positions ennemies à l'embouchure de la Gironde. Sur la rive droite Royan et ses abords, sur la rive gauche la Pointe de Grave et, au large, l'île d'Oléron dispositif allemand qui empêchait l'accès du port de Bordeaux. Le 18 avril 1945 vit la fin de toute résistance ennemie dans la forteresse de Royan; la Pointe de Grave est enlevée en six jours, l'estuaire du fleuve est libéré. L'île d'Oléron sera conquise du 29 avril au 1er mai. La Rochelle, après huit mois d'investissement, est libérée le 8 mai à six heures du matin, les forces allemandes de la poche de Dunkerque capitulent le 9 mai, c'est la dernière ville française à être libérée et ainsi finit l'engagement de Ramon VILA dans la résistance française.

Pendant les 18 années qui vont suivre Ramon VILA va être le combattant antifranquiste le plus connu de Catalogne. C'est un guide expérimenté qui conduit les groupes anarchosindicalistes d'action de France en Espagne et les ramène. A chacun de ses voyages il effectuait des sabotages des lignes à haute tension, de trains, d'installations industrielles; etc... une activité impossible à raconter en quelques lignes.

Le 7 août 1963, quand minuit avait déjà sonné, une patrouille de la Garde Civile était postée à "Creu de Perello", à la limite municipale de Castellnou de Bages, près du château de Balsareny municipalité de Manresa. Un homme se dirigea vers le château. Les gardes ouvrirent le feu et l'homme s'écroula. On dit qu'une balle lui avait traversé le coeur. C'était le légendaire Ramon VILA CAPDEVILA "Caraquemada".

---

(1) " R.5 : les SS en Limousin, Périgord et Quercy", par Georges BEAU et Léopold GAUBUSSEAU, Ed. Presses de la Cité, Paris, 1984.

(2) "Des troupes allemandes en retraite se fortifiant dans la Pointe de Grave (...), centre d'attraction vers lequel affluent des quantités de maquisards. Il y a six mille guerrilleros espagnols, venant de Dordogne et de Toulouse, où ils se sont héroïquement battus contre les Allemands..." ("Histoire de la libération de la France", Tome 3, p.115-116, Ed. Famot, Genève, 1975)

Plusieurs années plus tard, le médecin légiste José MARIA REGUANT déclara à un hebdomadaire espagnol (1) que Ramon n'était pas mort dans l'action : 'Moribond jusqu'aux trente premières minutes du 7, sa mort ne s'est pas produite avant six heures du matin. On entendit une respiration rauque et superficielle jusqu'à l'aube.'

Selon la déclaration de ce témoin privilégié, l'autopsie révéla que Ramon VILA avait reçu deux balles. Une avait touché la masse vasculo-nerveuse du cou et l'autre l'artère fémorale au niveau du conduit de Hunter, un peu au dessous du genou et qui lui fractura le fémur en mille éclats.

"Il mourut donc -selon les affirmations du médecin - d'hémorragie et sans assistance."

Son cadavre fut enterré à Castellnou-de-Bages sans la moindre indication sur sa tombe.

Antonio TELLEZ SOLA



Ramon VILA CAPDEVILA "Caraquemada"  
(Doc. A. Tellez)

(1) "Cambio 16", n°361 du 5 novembre 1978 , p.53-56

LISTE TRES INCOMPLETE DE COMPAGNONS DE LA CNT AYANT PARTICIPE  
A LA RESISTANCE EN FRANCE

Pedro ALBA	né le 2 novembre 1915 à Castro del Rio(Cordoba)	Maquis de DORDOGNE
Luciano ALLENDE	né à Santander en 1898 mort à Cannes le 23 janvier 1983.	Bataillons de la Mort (Savoie)
Santiago AMIR	né en 1915 fusillé le 14 mars 1952 à Barcelone	Passeur dans les Pyrénées
Jaime AMOROS	né en 1920 à Villafranca del Panadès	
Martin ANDUJAR	né à Sallent vers 1905. mort le 4 août 1986 à Rivesaltes	Maquis de la Montagne Noire
Eulogio ANORO		Maquis de Querigut (Aude)
Angel ARANSAEZ	né à Sestao le 18 octobre 1916	Maquis de l'Aveyron
D.BARBOA		Maquis du Pic Violent (Cantal)
Manuel BARBOSA		Bataillon DIDIER (Cantal)
Martin BERBEL	mort en 1970	Maquis de Savoie
Joaquin CABELLU	tué en mai 1944	Maquis du Lot
S.CALVO SAHUN	né en Aragon mort à Barcelone le 3 avril 1983	Réseau de passage par les Pyrénées
S.CAROD	né à Saragosse en 1903 mort le 7 mars 1988 à Barcelone	Réseau PONZAN
Joaquin CASAS	né à Banolas(Gérone) le 1 février 1917 mort le 2 février 1980	Maquis de Loches
José CERVERA		Maquis de Belves Bataillon LIBERTAD
Bruno ESTER	assassiné par les nazis en 1944 à Harteim	Réseau PONZAN
José ESTER	né à Berga en 1913 mort à Alès le 13 avril 1980	Réseau PONZAN
Higinio FERNANDEZ	né vers 1908 mort le 30 septembre 1952	Bataillon LIBERTAD
FRAILE		Bataillon LIBERTAD
Antonio GALLEGO	né province de Murcie tué en 1944 dans les combats pour la libération de Lyon	Maquis de l'Isère
Antonio GARCIA	né à Pruna(Séville) en 1901 mort à Moulins en novembre 1970	Maquis de La Crouzette (St Girons)
GARGORA		Bataillon LIBERTAD
Andrés GILBERT	né à Barcelone mort au début des années 1950 des suites de blessures reçues au maquis	Maquis de l'Isère

Manuel GOMEZ né le 17 avril 1907 dans  
la province d'Almería  
mort le 6 juin 1987

Narcisso GOMEZ fusillé par les Allemands

José GONZALEZ MARIN Réseau PONZAN

GORDILLO Tué en 1944(?) dans les combats  
de la résistance

Julian GUIJARRO né à Salmeron le 17 août 1902 Maquis de Privas  
mort le 17 août 1987

José HERNANDEZ né à Lorca vers 1901 Maquis du Cantal  
PEREZ mort en 1986 et de Corrèze

Luis JORDAN mort à Auch en décembre Bataillon LIBERTAD  
1948

J.A. LLERDA né à Cretas en 1908 Bataillon LIBERTAD  
mort à Bordeaux le 21 août 1968

José MARTI Né à Aguaviva vers 1904 Réseau ROBUR ALFRED  
mort en 1978

F.R.MARTINEZ Assassiné par la Gestapo à  
Alençon en 1942

Francisco MARTINEZ né à Barcelone en 1922 Bataillon LIBERTAD  
MARQUEZ Tué à Barcelone par la  
police le 21 octobre 1949

Alfonso MATEO né à Albox (Almería) Maquis de l'Isère  
F.MINGUILLON Maquis de Maleter-  
re (Lot)

V.MORIONES né le 22 janvier 1913 à Réseau PONZAN  
Sangüesa

G.NICOLAS mort le 22 mars 1970 à Bilbao

MOLES né à Castel de Cabra vers 1908 Maquis de l'Aigoual  
mort le 20 avril 1972

P.PANGUA né vers 1870 Bataillon LIBERTAD

CRESPO mort à Tarbes le 1 août 1949

Serafin QUEROL Maquis C.O.F.R.A.  
(Lot); sur 30 hommes  
16 sont de la CNT

Félix RAMOS mort à Bagnères en 1952 Maquis de Bagnères

Joaquin REBOLL Maquis des Landes

Juan RIC mort en 1972 Maquis du Rouergue

Del RIO né en Extrémadure Responsable du Batail-  
lon "Del Rio" de la  
CNT

ROYO (frères) Maquis BIDON 5

Demetrio SANCHEZ né à Dieste (Albacete) Bataillon LIBERTAD  
mort à Agen en 1949

SANTOS Responsable du  
Bataillon LIBERTAD

Antonio SANZ Maquis du Vercors

José SERRES né en 1891 à Pinell de Bray

mort à St Laurent de la Salanque  
le 2 juillet 1971

Emilio TRAVE Bataillon LIBERTAD

LES CRIMES DE L'UNION NATIONALE ESPAGNOLE (COMMUNISTE) en 1944

" L'ALLIANCE DEMOCRATIQUE ESPAGNOLE en France, constituée par la Gauche Républicaine, l'Union Républicaine, le Parti Républicain Fédéral Démocratique, le Parti Socialiste Ouvrier Espagnol, la Gauche Républicaine de Catalogne, le mouvement libertaire et les deux grandes organisations syndicales CNT et UGT

Attirent l'attention du Gouvernement provisoire de la République française sur les manoeuvres de la prétendue UNION NATIONALE ESPAGNOLE, laquelle, par tous les procédés imaginables, tente d'absorber ses compatriotes réfugiés afin de disposer d'eux.

(...) Et pour continuer nous nous permettons de vous signaler quelques cas de violences exercées contre plusieurs Espagnols non acquis à l'UNION NATIONALE, dont on pourra juger l'importance:

VIDIELLA Agustin, arrêté le 4 avril 1944 par la Gestapo à Pamiers, transféré à Foix le 7 du même mois. Après la libération de la ville par les FFI et quelques formations de l'UNION NATIONALE, un dirigeant de cette dernière, après avoir soumis VIDIELLA à un interrogatoire dans la prison et constaté que le détenu n'appartenait pas à l'UNION, le fit transférer à la prison de Pamiers où il est toujours détenu.

Romero GONZALEZ BLAS, volontaire de la 8° Brigade en garnison entre Lavelanet et Pamiers, ayant refusé d'adhérer à l'UNION, après avoir reçu des menaces de mort et craignant pour sa vie, a remis au Lieutenant Radio canadien de son unité ses objets personnels et une attestation dans laquelle il affirme avoir reçu des menaces de mort de la part d'individus de l'UNION NATIONALE.

Un groupe de l'UNION demeurant à Bergullo-Montségur (Ariège) effectua une opération jusqu'à Montferrier dans les derniers jours de juillet. Il appréhenda un couple espagnol qui fut conduit au poste de commandement. On les exécuta le jour suivant.

A Mirepoix deux autres réfugiés espagnols ont été exécutés : BELMONTE et MOLINA, trouvés assassinés dans la forêt d'Amens.

A Decazeville (Aveyron), un autre Espagnol, RODRIGUEZ, fut arrêté par un groupe de "guerrilleros" de l'UNION NATIONALE et fut trouvé plus tard, assassiné en pleine forêt. Les mêmes individus assassinèrent un autre espagnol nommé TRUJILLO.

José MANA ("MARTIN" dans la résistance), agent de liaison et homme de confiance de divers maquis du Lot, a été trouvé exécuté.

Francisco RODRIGUEZ BARROSO, capitaine de la Compagnie cantonnée à Ille-sur-Têt, a été détenu et porté disparu.

CASTEDO Santiago se trouve actuellement détenu au camp de Noé (Haute-Garonne). Selon ses propres déclarations, sa détention n'est pas due aux autorités françaises. C'est une violence de plus commise par l'UNION NATIONALE.

Pedro CALZADA et beaucoup d'autres Espagnols se trouvent actuellement détenus à la prison de Bourrassol (Toulouse), prison établie par l'UNION.

Dans la localité de Cazaza, près de Castelnau d'Urban, dans le département de l'Ariège, le samedi 15 juillet 1944, vers 22h 30, plusieurs individus firent irruption, mitraillettes au poing, au domicile de l'ouvrier espagnol Ricardo ROY. Ils tirèrent à travers les fenêtres de la maison et menacèrent de brûler l'habitation si on ne leur ouvrait pas la porte. Devant cette menace le beau-père de ROY ouvrit la porte et fut le

premier à subir des violences. Quelques instants après, les agresseurs assassinèrent en groupe l'épouse de ROY, son beau-père et ses deux filles (huit et six ans) ainsi que trois Espagnols, amis de la famille ROY, qui se trouvaient là. Des informations recueillies plus tard, et des déclarations de ROY lui-même - qui avait pu se cacher - permettent d'avoir des précisions concernant les auteurs de cet odieux attentat. ROY affirme avoir été à plusieurs reprises l'objet de pressions pour intégrer le maquis de l'UNION NATIONALE et malgré les menaces il a toujours refusé.

Nous possédons aussi une importante déclaration rédigée ainsi:

" La nuit du 12 septembre, vers 22h, j'ai vu passer une automobile devant ma propriété nommée 'CERES', direction Toulouse-Montaigut-Ile Jourdain. Quelques instants après nous avons entendu une rafale de mitraillette et deux coups de pistolets. Le docteur de Lévignac qui se trouvait en visite dans ma propriété rendit compte des faits à la gendarmerie. Le jour suivant, nous nous sommes dirigés avec les autorités de Lévignac vers le lieu d'où nous supposons que s'étaient produits les faits. Sur la route nous avons constaté des mares de sang et quelques douilles vides. Non loin de là, il y avait un barrage dans la rivière de la Save. Quelques heures plus tard, après nos recherches, nous avons découvert au fond de la rivière les cadavres de deux personnes apparemment espagnoles.

Après avoir fait un appel aux Espagnols résidant à Lévignac, un des cadavres fut identifié. On avait vu la personne le dimanche précédent au meeting de l'Union Nationale à la place Dupuy à Toulouse.

Les victimes furent trouvées sans aucun vêtement qui aurait aidé leur identification, les mains attachées dans le dos par du fil électrique. Au cou on leur avait attaché une branche qui pesait environ 20 Kg.

Nous joignons la photographie de la victime qui fut reconnue. Il s'appelait Miguel BARANDIAN."

Dernièrement et avec un émoi bien compréhensible, nous avons appris que Manuel GUIJARRO fut détenu à Toulouse Boulevard de Strasbourg par une patrouille "espagnole". Conduit au local réquisitionné par les "guerrilleros" (Little Hôtel), il a été soumis pendant deux jours à plusieurs interrogatoires afin de l'obliger à donner les noms des personnes opposées à l'UNION NATIONALE. D'après GUIJARRO, c'est le lieutenant HERBERA du service d'information de l'UNION qui l'a interrogé. Le 24 du mois dernier, vers dix heures du matin, il a été emmené avec un Français également prisonnier, par le lieutenant HERBERA et quelques "guerrilleros". Après quelques détours dans les rues de la ville, un Français armé est monté dans la voiture qui prit la direction de Lardenne. A deux kilomètres de cette localité et à gauche de la route, le Français armé a fait descendre l'autre Français et l'a tué. HERBERA fit descendre à son tour GUIJARRO, déchargea son pistolet à bout portant. Bien que blessé de trois balles, GUIJARRO réussit à s'enfuir. En marchant pendant 6 km il est arrivé à l'hôpital de Toulouse, où il se trouve actuellement en convalescence. Dans ses déclarations GUIJARRO ajoute que le lieutenant HERBERA est de plus l'assassin d'Antonio GIRO, chauffeur du chef de la résistance de l'Ariège (...)"(1)

On peut ajouter à cette liste déjà longue d'exactions l'assassinat par un groupe de l'U.N.E. le 5 novembre 1944 à Montfort-sur-Boulzanne des militants socialistes Pedro PEREZ et José IBANEZ et des militants libertaires

(1) Document de l'Alliance Démocratique Espagnole cité in "Les Dossiers noirs d'une certaine résistance", Perpignan, Ed. du CES, 1984, p.169-171.

Miguel GONZALEZ (1) et Antonio RODRIGUEZ dit "Victoriano VONILLA". Les tueurs devaient aussi exécuter un autre compagnon, Luis DELGADO, de l'UGT, qui par chance était absent à ce moment. En trois mois, d'octobre à novembre 1944, ce groupe de l'U.N.E., qui ne sera arrêté qu'en octobre 1953 lors d'un banal fait divers, commettra 13 meurtres (avoués lors du procès) dans le département de l'Aude, dont ceux de militants du POUM et des militants de la CNT Ramon FOLCH et Ramon MIALET à Escouloubre-les-Bains et Luis GARCIA MARTINEZ à Camurac.

D'autres compagnons, comme par exemple Lucio ARROYO et Pedro VAL-LARIN échapperont à la mort grâce aux pressions et aux menaces de représailles exercées par le mouvement libertaire.



De gauche à droite : P. PÉREZ, M. GONZALEZ, J. IBANEZ et V. VONILLA assassinés par les staliniens le 5 novembre 1944 (in "Les Dossiers noirs d'une certaine résistance", op. cit.)

(1) Miguel GONZALEZ ESPADA, né en 1913 avait milité aux Jeunesses Libertaires de Calanda (Teruel) où il travaillait comme paysan. Il avait fait la guerre dans la Colonne Durruti où il s'était enrôlé le 24 juillet 1936. Au moment de son assassinat il était bûcheron à Montfort.

La plaque de marbre du cimetière de Montfort porte l'inscription suivante:

" Aquí reposan M. GONZALEZ , V. VONILLA, P. PEREZ, J. IBANEZ fallecieron el 5. 11 1944 fusillados por un piquete fascista."

in "Les Dossiers noirs...", op. cit.

LA REORGANISATION DE LA CNT PENDANT L'OCCUPATION EN FRANCE  
.....

Dès le 25 février 1939 se réunissaient à Paris le Comité National de la CNT et les Comités Péninsulaires de la FAI et de la FIJL pour tenter de faire face à la tragique situation dans laquelle se trouvaient le mouvement et les centaines de milliers de réfugiés internés dans les camps du sud de la France. Il fut alors décidé de fondre les trois organismes du mouvement libertaire espagnol en un seul, représentatif de l'ensemble : le Conseil Général du Mouvement Libertaire Espagnol. L'une des premières mesures de ce Conseil dont firent partie entre autres Mariano R. VASQUEZ (1), Germinal de SOUZA (2), Francisco ISGLEAS, Germinal ESGLEAS, Pedro HERRERA (3), Juan GALLEGO CRESPO (4) etc. consista à nommer Juan Manuel MOLINA responsable des liaisons avec les militants internés dans les camps.

Tant bien que mal, le Conseil va maintenir les relations avec les militants dispersés dans toute la France et avec la CNT de l'intérieur de l'Espagne. Avec la déclaration de guerre, l'occupation d'une partie du territoire et la constitution du gouvernement de Vichy, le conseil va éclater, une partie de ses membres parvenant à partir pour les Amériques et les autres étant le plus souvent arrêtés, assignés à résidence ou emprisonnés.

Très vite pourtant et à partir de la base les militants de la CNT vont se restructurer et reconstituer l'organisation. C'est en 1941 qu'apparaît à Marseille une Commission de Relations formée par Lucio GOMEZ, Francisco HUGUET, José SAEZ et Antonio ALORDA qui va servir de centre de relations pour tout le midi de la zone "libre" jusqu'en juin 1942. En zone occupée une commission se forme à Bordeaux autour de Pedro MAS VALOIS, Germinal SENTIS, Daniel BERBEGAL... etc. Des commissions analogues fonctionnent à Lyon, St Etienne...

|||||

- (1) Mariano Rodriguez VASQUEZ "Marianet" nommé secrétaire du Conseil périra tragiquement le 18 juin 1939 en se noyant dans la Marne. Il était né à Barcelone en 1909.
- (2) Germinal de SOUZA était un militant portugais qui était le secrétaire de la FAI. Il est mort à Lisbonne le 3 novembre 1968.
- (3) Pedro HERRERA est mort à Buenos-Aires le 28 octobre 1969. Il était né en 1908 et avait été Conseiller au Ministère de la Santé pendant la guerre civile.
- (4) Juan GALLEGO CRESPO originaire de Torreperojil (Jaen) est mort au Mexique le 14 avril 1974.

mais la plus importante va être sans aucun doute celle constituée dans le Cantal sur le site de construction du Barrage de l'Aigle où sont employés de très nombreux Espagnols encadrés dans les Groupes de Travailleurs Etrangers. Sous l'impulsion de José BERRUEZO (1), de José ASENS et de Manuel MOREY BLANCH ce sont bientôt près de 200 militants qui vont être organisés dans la région. Constatant que le Conseil Général du MLE ne donne plus signe de vie, ce groupe publiera en novembre 1941 une "première circulaire organisatrice du Mouvement libertaire", organisera en septembre 1942 un plenum régional sur le site même du barrage et un plenum national du mouvement à Mauriac le 6 juin 1943 où était nommé le Comité de Relations du MLE en France formé par J.GERMAN, J.ASENS et J.BERRUEZO.

Trois mois plus tard, le 19 septembre un nouveau plenum se réunissait à Tourniac et une motion rédigée par Juan Manuel MOLINA et Felipe ALAIZ y était étudiée. Cette motion était en fait un programme de réalisations économiques à réaliser après le triomphe de la révolution et elle se composait de deux parties correspondant aux thèses de chacun des auteurs. La partie rédigée par MOLINA était clairement collaborationniste et envisageait la participation du mouvement libertaire à la future Assemblée constituante de l'Espagne libérée, tandis que la partie faite par ALAIZ correspondait davantage à la ligne purement anarchiste. Bien que cette motion ne sera pas ratifiée mais renvoyée à un plenum ultérieur, la tendance collaborationniste obtenait un certain avantage puisque c'était J.MOLINA qui était élu secrétaire du nouveau Comité National.

A peine le plenum de Tourniac était-il terminé que surgissait un nouvel organisme : le Comité du Mouvement Confédéral et Libertaire en France, plus connu sous le nom de Comité de Béziers, représentant la tendance anarchiste et qui condamnait toute collaboration avec un quelconque gouvernement républicain. Dès cette époque donc, le mouvement se trouve divisé en deux tendances représentées d'une part par le Comité collaborationniste de "Juanel" à Montpellier et de l'autre par un comité apolitique à Béziers appuyé par la FIJL qui venait de se reconstituer.

En zone occupée en octobre 1943 se constituait un Sous-comité National regroupant les militants des deux tendances.

En décembre un nouveau plenum se réunit cette fois à Marseille : outre les deux comités de la zone "libre", le sous comité de Bordeaux, des délégués directs y représentent Marseille, Lyon, Toulouse et le Cantal. Lors de la discussion de l'ordre du jour, et plus particulièrement du point 3 concernant le problème de la guerre, les deux tendances s'affronteront à nouveau. Les Comités de Bordeaux et de

---

(1) José BERRUEZO SILVENTE est né à Mazarron (Murcia) le 13 juin 1895. Emigré à Santa Coloma de Gramanet il y adhéra à la CNT, collaborera à la presse anarchiste ("EL DILUVIO", 1930-1931) et assumera la tâche de correspondant de "SOLIDARIDAD OBRERA" de Barcelone de 1934 à 1936 sous le pseudonyme de "CLARIN". Il est l'auteur de "Contribución a la historia de la CNT de Espana en el exilio" (Ed. Mexicanos Unidos, 1967) retraçant l'histoire de la CNT pendant l'occupation allemande, et d'un ouvrage de mémoires "Por el sendero de mis recuerdos 1920-1939" (Santa Coloma de Gramanet, 1987).

Béziers considérant la guerre comme un conflit strictement capitaliste défendirent une motion qui proposait "aux militants confédéraux et libertaires, en cas de lutte entre les résistants français et les Allemands, de se camoufler dans la population civile." Au contraire l'accord présenté par la tendance collaborationniste et qui sera adopté à la majorité conseillait "à tous les militants de la CNT et du MLE de rejoindre la résistance française plutôt que de se laisser amener en Allemagne".

Le plenum décidait aussi, malgré l'opposition des Comités de Béziers et Bordeaux, la création d'une Alliance des Forces Démocratiques destinée à contrecarrer l'Union Nationale Espagnole (UNE) créée par les communistes.

A la fin du plenum, "Juanel" voyait son mandat de secrétaire renouvelé et un nouveau plenum était convoqué afin d'essayer de résoudre les différends existant entre les divers Comités.

C'est le 12 mars 1944 que ce nouveau plenum se réunit à Muret (Haute Garonne). Il rassemble un important nombre de délégués puisque y sont représentés outre les trois Comités (Béziers, Bordeaux, Montpellier), la FIJL (3 délégués), six régionales de la zone "libre" (8 délégués), la zone occupée (3 délégués), la Bretagne (3 délégués) et les villes de Marseille, Béziers, Toulouse, Lyon et St Etienne.

Il y sera décidé la réaffirmation des principes et tactiques confédéraux, de soumettre à l'étude de l'ensemble des militants la motion concernant la position du mouvement, l'intégration de la FIJL au MLE, la création d'une cotisation mensuelle de 35 francs par affilié et la fusion des différents comités au niveau national donnant ainsi naissance à un nouveau Comité National dont le secrétaire sera Francisco CARRENO (1) secondé par Evangelista CAMPOS et Angel MARIN PASTOR. La fédération locale de Toulouse où devait siéger ce nouveau CN était chargée de nommer les autres membres de ce Comité, qui fonctionnera jusqu'en octobre 1944 sans modification.

D'autre part Paulino MALSAND y était élu secrétaire du Sous-comité National de la Zone occupée.

C'est du 8 au 13 octobre 1944 que va se tenir à Toulouse le premier plenum de la libération de la CNT. Des délégués de douze régionales, le CN et le sous CN de la zone occupée y participent et y ratifient un certain nombre de décisions et motions : la disparition de la distinction entre zone "libre" et occupée, l'exclusion des dirigeants de l'Agrupación Cénétista de la U.N.E...etc.

Un nouveau Comité National est élu avec Juan Manuel MOLINA comme secrétaire général et comme autres membres Bernardo MERINO, Evangelista CAMPOS, Domingo TORRES, Miguel CHUECA, Paulino MALSAND et Angel MARIN. Mais ce plenum voit surtout le triomphe de la ligne collaborationniste de la CNT, et une motion intitulée "Le Mouvement libertaire espagnol (CNT) face à l'avenir de l'Espagne" y est adoptée à la quasi-unanimité et va déclencher dans les mois

|||||

(1) Francisco CARRENO, instituteur dans une école rationaliste, était membre du groupe anarchiste "FAROS" de Barcelone. Pendant la guerre il sera membre du Comité de guerre de la Colonne Durruti. C'est à Toulouse qu'il meurt le 17 février 1947.

qui vont suivre une vigoureuse offensive du secteur apolitique. Cette motion précise en effet que:

" 2°. L'organisation s'engage à collaborer avec tous les éléments antifascistes pour renverser le fascisme, étant entendu que nous qualifions de tels les organisations et partis qui luttèrent contre le fascisme espagnol durant la période 1936 à 1939.

3°. Nous considérons que le MLE doit juger comme toujours valables les acquis maximums obtenus de 1936 à 1939, et pour cette raison participera aux responsabilités dans tout gouvernement qui garantira ces acquis.

.....  
5°. Le Comité National de l'Alliance des Forces Démocratiques aura en Espagne un caractère consultatif - et aussi propositionnel - auprès du Gouvernement, pour toutes les décisions d'ordre national."(1)

Parallèlement une manoeuvre, qui échouera, allait se développer pour tenter d'écarter et de marginaliser les anciens responsables du Conseil Général et plus particulièrement Germinal ESGLEAS, le représentant type de la tendance apolitique.

Il est permis de s'étonner que, si l'on prend en compte l'existence d'une fraction certainement majoritaire du mouvement qui considérait comme terminée toute période de collaboration, ce plenum ait ratifié avec une telle unanimité cette orientation collaborationniste. Il est en tout cas notifiable que le premier accord de ce plenum consista à concéder un droit délibératif à tous les délégués, pratique exceptionnelle dans une réunion libertaire qui a pu permettre que les accords écrits dont devaient être porteurs les délégués ne soient pas vérifiés et qu'ainsi certains délégués aient pu escamoter les positions de la base.

Quoi qu'il en soit très vite va commencer une campagne contre les thèses collaborationnistes en particulier autour de l'organe de la FIJL "RUTA" à Marseille et de la revue de la FAI "IMPULSO" animée par F. ALAIZ à Toulouse.

Ce sont ces deux revues qui vont surtout soutenir la polémique avec le nouveau Comité National qui tentera par tous les moyens d'imposer la discipline et d'accaparer la totalité de la représentation du mouvement en exil. C'est ainsi que le 27 janvier 1945 on pourra lire dans "CNT", l'organe du CN, le communiqué suivant:

"Devant la confusion créée par l'apparition de tant de publications en marge des activités organiques le Comité National recommande l'acquisition des publications mentionnées - "CNT" et "SOLIDARIDAD OBRERA", c'est-à-dire les publications officielles. NDT- Les autres déjà publiées ou celles qui sont annoncées, ne sont contrôlées ni orientées par l'organisation; elles correspondent à des initiatives privées."

|||||

(1) in José BORRAS "Políticas de los exiliados españoles 1944-1950" (Ed. Ruedo Iberico, 1976) p.211-212.

Seul un congrès de Fédérations locales pouvait mettre fin à une telle situation et fixer d'une manière définitive la ligne à suivre. Jusqu'à la date du Congrès, fixé au 1er Mai, chacune des tendances pèsera de tout son poids pour l'emporter. D'un côté le CN va utiliser tous les ressorts de l'appareil et des organes de presse pour tenter d'influencer la base et l'amener à adopter une attitude politique "réaliste" : on attendait des démocraties une prise de position claire contre le résidu du fascisme que représentait Franco en Europe, et pour que cette espérance puisse se concrétiser le CN et les militants qui le soutenaient voulaient poursuivre la collaboration gouvernementale initiée pendant la guerre civile. De l'autre les militants de la FAI et de la FIJL, cette dernière ayant tenue son Congrès constitutif les 8 et 9 avril à Toulouse, analysaient clairement que c'était l'influence de l'anarchisme au sein de la CNT qui était en jeu et qu'il était suicidaire de confier son sort aux démocraties surtout si on se rappelait le rôle et l'action de ces mêmes démocraties qui avaient grandement aidé au triomphe de Franco lors de la guerre civile. Ces militants vont alors participer très activement à toutes les assemblées de Fédérations locales, prêchant pour un retour classique aux positions révolutionnaires et classiques de la CNT.

C'est dans ce climat d'extrême tension et de luttes intestines qu'on va s'ouvrir le 1er Mai au Palais de la Chimie à Paris le premier congrès des Fédérations Locales du MLE-CNT en France, représentant de 30 à 35000 militants.

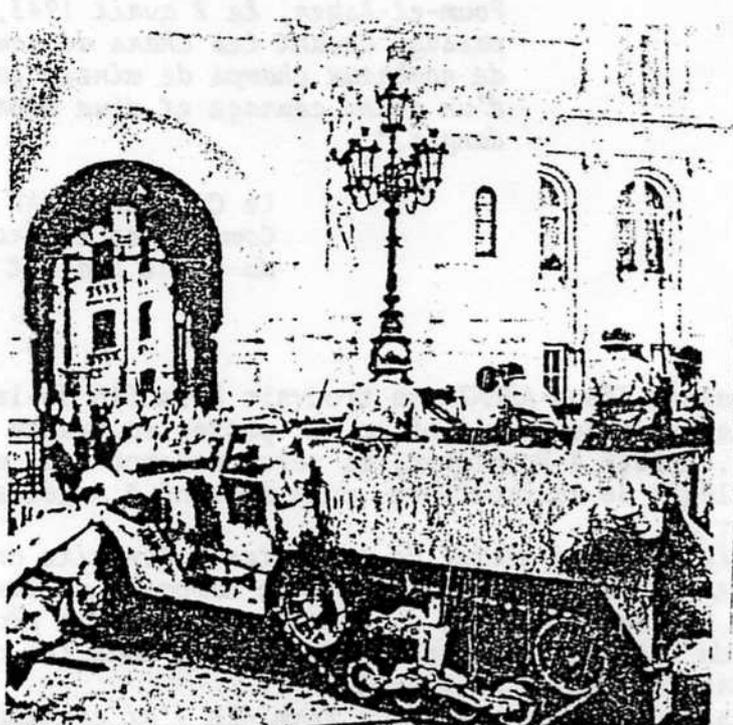
Pour comprendre les résultats de ce congrès, il faut savoir que dans les congrès de la CNT et en général dans toutes ses réunions, pour éviter de recourir au vote où une majorité numérique s'impose à une minorité, ce sont des commissions qui rédigent les motions. Les délégués sont porteurs des résolutions de leurs fédérations locales sur chaque point de l'ordre du jour. Lorsque le congrès traite d'un point, chaque délégué lit l'accord pour lequel il est mandaté. Quand tous les accords ont été lus et déposés à la tribune du congrès, et s'il existe des divergences ou des désaccords, on nomme une commission composée de délégués de chacune des tendances qui est chargée de rédiger une motion de synthèse qui puisse être adoptée par le congrès.

Cette procédure sera très précisément celle suivie par le congrès de Paris et explique que toutes les motions importantes adoptées à ce congrès porteront trace des divergences, ménageant constamment les deux tendances, laissant la porte ouverte à toutes les interprétations. Cependant la tendance apolitique remportait une réelle victoire avec la présence hégémonique de ses principaux représentants lors de l'élection du nouveau Comité National, composé de Germinal ESGLEAS comme secrétaire, entouré de J. PUIG ELIAS, Federica MONTSENY, Paulino MALSAND, Angel MARIN, Miguel CHUECA et Jeronimo RODRIGUEZ.



DIVISION LECLERC

# 6 LA DIVISION LECLERC



Août 1944: le blindé "Guadalajara" devant l'Hôtel de Ville de Paris.

# LA DIVISION LECLERC

"FRONT SUD EST ALGERIEN. GROUPEMENT NORD, NUM.  
93 D/31, M'DILLA, le 12 avril 1943.

Extrait de l'ordre n°38

Le Colonel Delmay de la Garenne, commandant  
le groupement nord du front sud-est algérien  
cite :

A l'ordre de la Division,  
ABENZA Jésus, légionnaire du 3<sup>ème</sup> R.I.  
Pionnier détecteur de mines d'élite ; qui s'est  
brillamment distingué au cours de l'avance de  
Foum-el-Asker, le 7 avril 1943, frayant un  
passage devant les chars de combat à travers  
de nombreux champs de mines, faisant preuve  
d'un grand courage et d'un mépris total du  
danger."

Le Colonel DUMAY de la GARENNE  
Commandant le Groupement Nord  
du Front sud-est algérien.

Le compagnon Jésus ABENZA se trouvait à la fin de la guerre civile d'Espagne sur le front de Madrid et ne put passer en France avant le début de l'année 1941. Arrêté à Perpignan, il sera condamné à un mois de prison pour passage illégal de la frontière, puis interné à Argelès d'où il sera déporté en Algérie.

"C'est là que j'ai décidé de me porter volontaire dans les Corps Francs d'Afrique avec qui j'ai fait toute la campagne de Tunisie. Puis je suis passé à la Brigade de Marche du Tchad qui deviendra plus tard Régiment de Marche du Tchad et se rendra célèbre dans tous les combats livrés en Afrique contre les forces de Rommel.

Une fois la campagne d'Afrique terminée j'ai continué la guerre dans les Forces Françaises Libres. Nous sommes partis de Casablanca le 4 avril 1944 et avons débarqués à Swansea en Angleterre le 22. Après divers séjours dans des camps d'instruction militaire (...) le 31 juillet nous avons embarqué sur un "Liberty-ship" pour la Normandie où nous avons débarqué le 4 août.

Nommé sergent-chef par le Général LECLERC, c'est avec ces galons qui, comme on peut s'en douter, ne m'importaient guère, que j'ai fait toute la campagne de France et celle d'Allemagne.

Avant d'entrer à Paris le général LECLERC rassembla la 9<sup>ème</sup> Compagnie - pratiquement tous des Espagnols et des confédéraux - et nous fit le discours suivant:

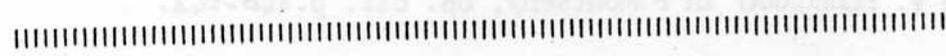
" Soldats de la France Libre ou combattants étrangers pour la liberté de la France. Notre Division qui s'est couverte de gloire dans des milliers d'actions, doit être la première à entrer dans Paris. Parce que je

sais que vous ne reculerez pas et que vous placerez très haut l'honneur de la Division et l'honneur des Forces Françaises Libres, je vous donne l'ordre à vous la Neuvième Compagnie de Volontaires étrangers d'aller en tête des forces et d'être les premiers à libérer Paris."

Et c'est ce qui fut fait. Nous avons été les premiers à entrer dans Paris. Le premier canon installé place de l'Hôtel de Ville, c'est moi qui en étais responsable, nous l'avions appelé 'El ABUELO' (Grand-père). Les tanks et les voitures blindées portaient les noms de "ASCASO", "DURRUTI", "CASAS VIEJAS", "TERUEL"...et en tête nous arborions les drapeaux républicains espagnols autorisés par le commandement." (1)



Août 1944: Domingo BAÑOS à bord du blindé "Guadalajara" à l'hôtel de ville (Doc.A.Vilanova)



(\*) En réalité le commandement n'ayant autorisé que les noms de lieux à l'exclusion de tous noms propres, il n'y eut aucun engin blindé portant officiellement les noms de "Durruti" ou "Ascaso"

(1) Témoignage de Jêsus ABENZA in F.Montseny, op. cit. p. 235-237.

Dans la Deuxième Division Blindée (2<sup>ème</sup> DB) de Leclerc, les Espagnols ont formé des Compagnies entières qui à elles toutes formaient pratiquement un Bataillon, le 3<sup>ème</sup> Régiment de Marche du Tchad. Dans ce Bataillon les blindés s'appelaient "MADRID", "TERUEL", "BELCHITE", "EBRO", "DURRUTI", "GUADALAJARA", "CASAS VIEJAS"...etc qui confirment la présence et l'importance des éléments espagnols. Il faut aussi y distinguer la 9<sup>ème</sup> Compagnie, "La Nueve" comme l'appellent les compagnons, qui était presque totalement composée de militants libertaires de la CNT et de la FAI.

" Le contingent d'Espagnols dans la colonne Leclerc était tellement important que, le Général LECLERC lui-même passa en revue la 9<sup>ème</sup> Compagnie du 3<sup>ème</sup> RMT et salua un gigantesque drapeau républicain espagnol qu'elle arborait. Ceci se passa en août 1943 près de Djidjelli.

Cette compagnie était entièrement composée d'Espagnols, y compris les officiers. Dans les autres Compagnies du Bataillon, il y avait plus ou moins 60% d'Espagnols. (...) Nous avons débarqué en France du 1<sup>er</sup> au 3<sup>ème</sup> août 1944 sur les côtes de Normandie. Là beaucoup des nôtres sont tombés en particulier dans le bouclage de la célèbre "poche de Falaise". (...) Il y a au cimetière d'Ecouche (Normandie) de très nombreux réfugiés espagnols tombés dans ces durs combats.

(...) Nous sommes entrés à Paris le 24 août 1944. Les combats ont été durs et la résistance organisée de la capitale y prit part. Nous étions à la tête des forces qui fonçaient vers Paris et nous fûmes les premiers à y entrer après de longues heures de combat (...) Il devait être 9 h du soir, environ, quand la 9<sup>ème</sup> Compagnie hissa son drapeau à l'Hôtel de Ville.

Les premiers tanks qui sont entrés, à l'exception de deux d'entre eux, portaient les noms cités plus haut. Les FFI nous prenaient pour des Américains, et comme nous parlions mal le français, la confusion était possible. Nous leur disions "Nous ne sommes ni Américains, ni Anglais : nous sommes Espagnols et réfugiés."

Le 25 au matin (...) nous nous sommes ébranlés vers la caserne de la Place de la République. Beaucoup de sang espagnol a encore coulé sur le trajet qui va de l'Hôtel de Ville à la République.

Nous sommes restés à Paris jusqu'au 10 septembre date à laquelle nous avons poursuivi les opérations contre les Allemands qui se retiraient." (1)

L'odyssée de la 2<sup>ème</sup> DB ne s'arrête pas à Paris et continuera par les campagnes d'Alsace et de Lorraine - la 9<sup>ème</sup> s'y signalera brillamment lors du passage de la Moselle-, la libération de Strasbourg le 23 septembre, puis la campagne d'Allemagne avec un passage par le camp de DACHAU libéré par les Américains et l'ultime étape la prise du nid d'aigle de Hitler à Berchtesgaden où ce seront des Espagnols qui entreront les premiers.

---

(1) Témoignage de V. ECHEGARAY in F.Montseny, op. cit. p.240-243.

Cette présence massive de militants libertaires dans la 2ème DB, et plus particulièrement à la 9ème Compagnie, s'explique aisément si l'on prend en compte que pour nombre d'entre eux il allait de soi qu'une fois la France libérée, ce serait le tour de l'Espagne. Certains assurent même qu'on leur avait promis, mais nous n'avons pu retrouver de documents à ce sujet.

Le compagnon Manuel LOZANO (1) qui le 26 août 1944 était dans le half-track qui suivait le général de Gaulle dans sa descente des Champs-Élysées, et qui se vit attribuer la croix de guerre par le général Leclerc pour sa campagne au sein de la 9ème, explique :

"Nous nous étions engagés dans la division Leclerc car nous pensions qu'après la France, nous irions libérer l'Espagne. Dans ma compagnie, la Nueve, tout le monde était prêt à désertier avec tout le matériel. CAMPOS, le chef de la 3ème section, prit contact avec les guérilleros espagnols de l'Union Nationale qui combattaient dans les Pyrénées. Mais l'Union Nationale était noyauté par les communistes, et nous avons dû renoncer... Si les communistes n'avaient pas été prédominants, alors nous aurions embarqué la compagnie, et non seulement la compagnie mais tous les autres bataillons où il y avait des Espagnols. Nous avons tout étudié. Avec les camions chargés de matériel, d'essence, nous serions allés jusqu'à Barcelone. Alors, qui sait si l'histoire de l'Espagne n'aurait pas été changée..." (2)



Eté 1944, de g. à d. : Lucas Camon, Fermin PUJOL, Amado GRANELL, GONGORA, HERNANDEZ, PERIO, SOLANAS et DIAZ de la 9è Cie.  
(in A. Vilanova op.cit.)

|||||  
(1) Manuel LOZANO, né en 1917 militait depuis 1932 aux Jeunesses Libertaires et au syndicat agricole de Jerez de la Frontera.  
(2) Un Espagnol à Paris/Article de L.GIMENEZ in "Témoignage Chrétien" du 26 août 1985.

On peut ajouter que, toujours dans la perspective de la poursuite de la lutte en Espagne, les compagnons de la Nueve avaient organisé au sein de l'unité la récupération systématique d'armes sur les champs de bataille. Deux half-track, servaient à cet effet, et les armes ainsi récupérées furent en partie entreposées dans le petit atelier de charpentier que l'ancien militant du syndicat du bois de Barcelone Manuel FERNANDEZ avait monté près de Montpellier. Elles serviront à l'équipement des groupes d'action qui s'infiltraient à l'époque en Espagne.

Enfin il est à noter l'étrange silence de l'historiographie officielle sur le rôle des Espagnols dans la résistance en général et dans l'armée Leclerc en particulier. Dès 1946 Adrien DANSETTE niait la présence des Espagnols, prétendant qu'il s'agissait en fait de Marocains!!(1) On ne trouvera pas plus d'allusions aux Espagnols ultérieurement, ni dans l'ouvrage de LAPIERRE et COLLINS (2), ni dans celui d'Henri MICHEL (3). Même le capitaine Raymond DRONNE qui était pourtant le commandant de la 9ème compagnie, parle à peine des Espagnols dans son livre sur la libération de Paris (4), alors que dans son journal de marche --reproduit en espagnol dans l'ouvrage d'Antonio VILANOVA (5), mais inédit en français à notre connaissance-- il évoque abondamment et souvent avec émotion ces combattants issus pour la plupart de la CNT-FAI. Ce silence est-il fortuit ou volontaire ? En tout cas cette participation des étrangers, qu'il s'agisse des Espagnols ou des antifascistes allemands, des réfugiés polonais ou des combattants juifs et même des troupes d'origine coloniale (tirailleurs algériens, sénégalais, kanaks...), aux luttes de la libération a été systématiquement minimisée quand elle n'a pas été purement et simplement gommée, permettant ainsi que se constitue l'image des Français libérés par eux-mêmes, thèse permettant aisément d'obtenir un très large consensus national et atténuant d'autant l'ampleur de la collaboration avec l'occupant nazi.

|||||

- (1) A. DANSETTE , "Histoire de la libération de Paris", Fayard, 1946
- (2) D. LAPIERRE et L. COLLINS , "Paris brûle-t-il?", R. Laffont, 1964.
- (3) H. MICHEL , "La libération de Paris", Ed. Complexe, 1980.
- (4) R. DRONNE , "La libération de Paris", Presses de la Cité, 1970.
- (5) A. VILANOVA , "Los Olvidados", Ed. Ruedo Iberico, 1969, pp. 371-450.

LA DEPORTATION ESPAGNOLE AUX CAMPS DE CONCENTRATION NAZI

# 7 LES CAMPS DE LA MORT



Dessin de MILA in "HISPANIA", Paris, n°38, mai 1971

LA DEPORTATION ESPAGNOLE AUX CAMPS DE CONCENTRATION NAZIS

Il est une page très méconnue de l'histoire des républicains espagnols qui, après l'exode qui marqua la fin de leur guerre civile, croyaient avoir trouvé en France un asile digne du "pays des Droits de l'Homme". Un très grand nombre d'entre eux passèrent presque directement des camps du sud de la France (Argelès, Saint Cyprien, etc...) à celui de Mauthausen souvent désigné d'ailleurs, parmi les camps de concentration nazis, comme le "camp des Espagnols".

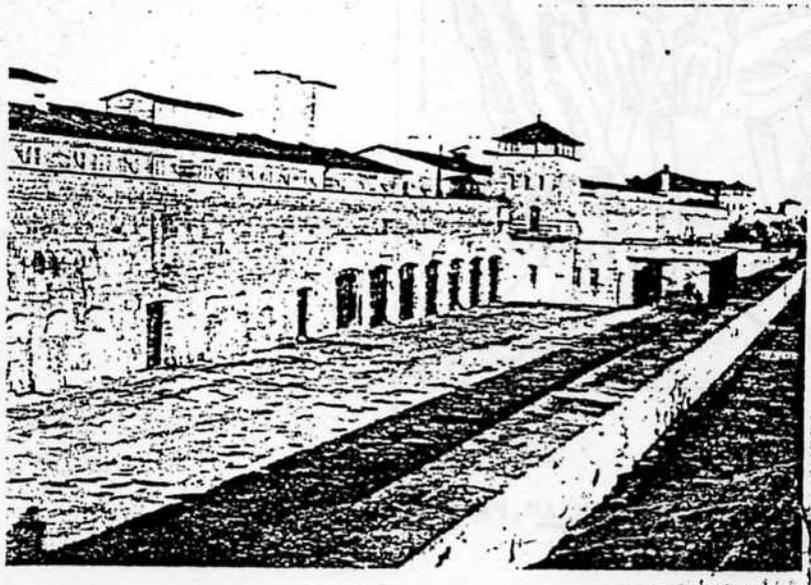
Après avoir été incorporés dans les Compagnies de Travailleurs Etrangers, la Légion Etrangère, les Bataillons de marche, de nombreux Espagnols sont fait prisonniers lors de la débâcle du printemps 1940 le long de la ligne Maginot ou sur la frontière belge. Après un bref séjour dans des stalags où l'on refusa de les traiter comme des prisonniers de guerre et des tractations entre les autorités nazies et franquistes, ils furent alors envoyés massivement à Mauthausen. Il faut y ajouter un groupe assez important d'hommes, femmes et enfants en provenance d'Angoulême. A l'arrivée de ce dernier groupe à Mauthausen, les nazis procédèrent à un tri ne retenant que les hommes valides et les jeunes garçons au-dessus de 15 ans, les femmes et les plus jeunes enfants étant renvoyés en Espagne où se sont perdus les traces de beaucoup.

Le premier convoi d'Espagnols est arrivé à Mauthausen le 6 août 1940. Beaucoup d'autres suivront jusqu'à la fin de l'été 1941, auxquels il faut ajouter les Espagnols arrêtés par la suite en raison de leurs activités dans la résistance en France, et qui arrivèrent au camp individuellement surtout à partir de la fin 1943.

Contrairement à ce qui s'est passé pour les autres camps, le chiffre total de ces déportés peut être donné de façon assez précise grâce aux listes officielles sauvées par deux

déportés, José BAILINA et Casimiro CLIMENT employés tous deux à la "Politische Abteilung" et qui, de par leurs fonctions, avaient accès aux archives du camp: ils tenaient eux-mêmes la triste comptabilité des arrivées et des décès.

Selon eux (1) furent au total enregistrés au camp 7129 déportés espagnols sur lesquels, au moment de la libération début mai 1945, il y avait 2184 survivants. Un rapport de la Croix-Rouge Internationale fait état de 7211 déportés



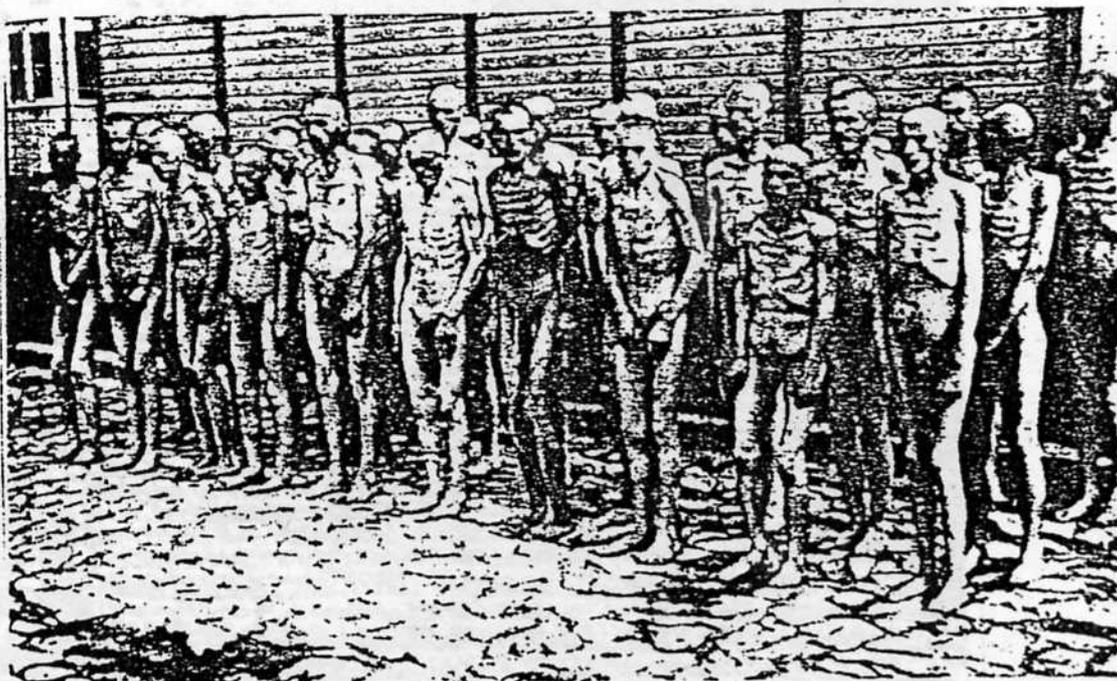
(1) Article de J. BAILINA dans l'organe de la F.E.D.I.P. (Fédération Espagnole des Déportés et Internés Politiques), "HISPANIA" N°42, juillet 1972 .

et 2398 survivants. Admettant que tous les déportés n'arrivèrent pas à Mauthausen (il y eut des morts au cours des transports, quelques évasions...) on peut sans trop de risques d'erreur évaluer le nombre des déportés espagnols dans ce camp à 7500.

A leur arrivée à Mauthausen, les premiers Espagnols trouvèrent un camp (1) à l'état embryonnaire composé de quelques baraquements entourés d'une double rangée de barbelés électrifiés et où étaient internés surtout des Polonais et quelques Autrichiens et Allemands, ces derniers appartenant aux diverses catégories systématiquement pourchassées par les nazis : homosexuels (triangle rose), asociaux (triangle noir), Témoins de Jéhovah (triangle mauve) et des "droits commun" (triangle vert) parmi lesquels étaient recrutés le plus grand nombre de "kapos" chargés de l'encadrement.

Les Espagnols furent chargés de la construction en "dur" de Mauthausen : mur d'enceinte, pavage de la place d'appel, routes entre le camp central de Mauthausen et les commandos secondaires comme celui de Gusen. En ce sens, Mauthausen fut aussi "leur camp". Indépendamment des brimades habituelles auxquelles tous les déportés étaient soumis, ils durent effectuer les travaux les plus pénibles, par exemple le transport à longueur de journée, au pas de course, sous les coups des kapos, au long des sinistres marches de l'escalier taillé dans le roc (2), des blocs de granit arrachés à la carrière pour servir à la construction "en dur" sus-mentionnée.

Par la suite, un certain nombre d'entre eux fut envoyé dans les camps annexes (STEYR, MELCK, etc...) et surtout GUSEN véritable "mouroir" de MAUTHAUSEN où les conditions étaient encore pire - si faire se peut - qu'au camp central de Mauthausen. Bon nombre d'Espagnols demeurèrent à ce camp central où ils finirent avec le temps par être affectés aux travaux courants : entretien, maçonnerie, menuiserie, cuisines, nettoyage, voire à l'infirmerie et même, pour quelques uns...aux bureaux.



Appel  
au  
camp  
de

Mauthausen

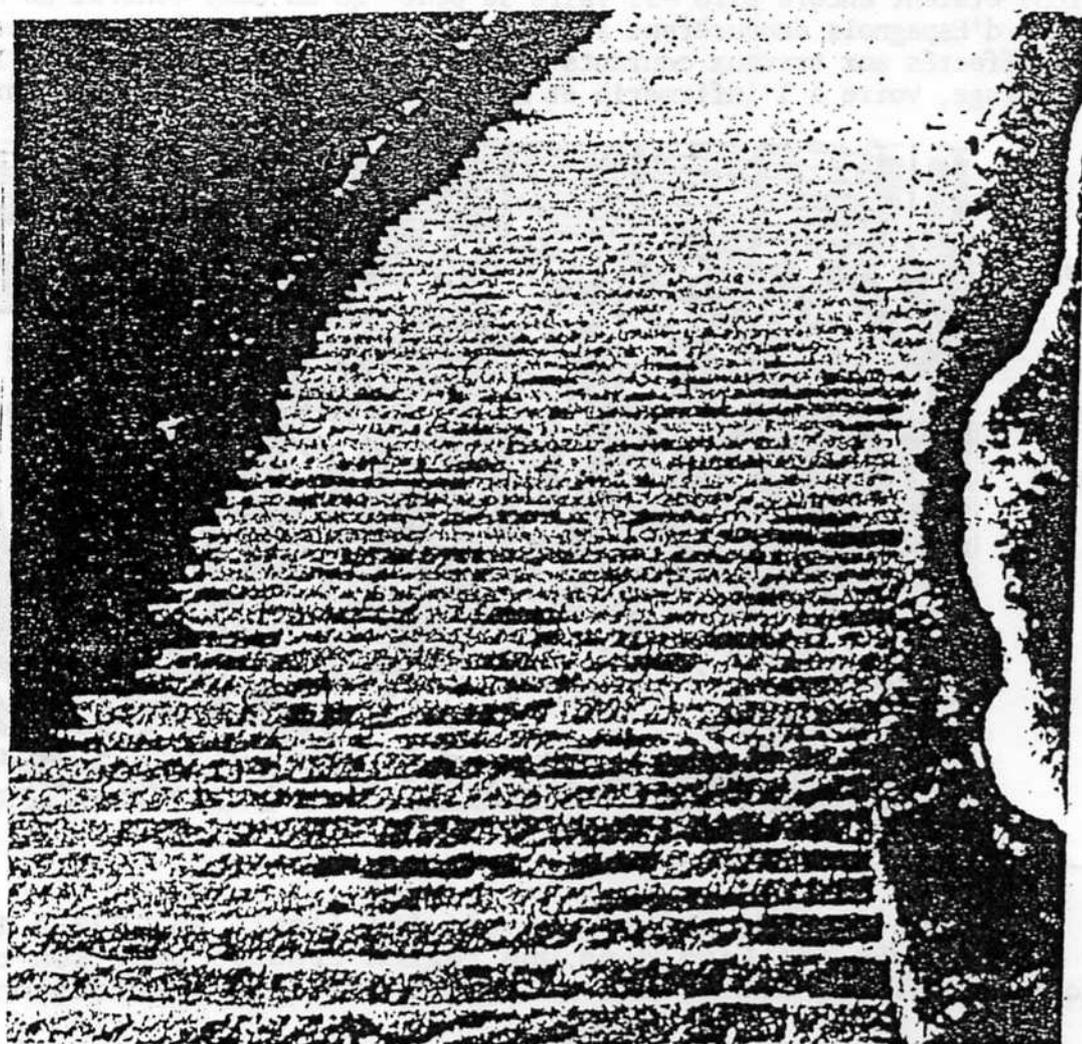
(1) Le camp de Mauthausen avait été établi en 1938, à 170km de Vienne, près de Linz, dans une région réputée pour son climat rigoureux qui lui avait valu le nom de "Sibérie autrichienne".

(2) L'escalier de la carrière comptait 186 marches irrégulières où les détenus devaient porter sur leurs épaules des blocs de 15 à 20 kilos sous les coups des SS et les morsures des chiens. Sa construction représente une telle accumulation de souffrances et de meurtres que chaque marche y a été arrosée de sang humain.

Naturellement il y eut aussi des Espagnols à peu près dans tous les autres camps nazis (Dachau où 2 baraques sur 30 leur étaient réservées, Buchenwald, Neuengamme, etc...), arrêtés soit comme résistants soit comme "ennemis potentiels" au cours des rafles systématiques qui eurent lieu surtout à partir de septembre 1943. Leur nombre est impossible à préciser et ne peut être donné que de façon très approximative. A Neuengamme, où ils furent relativement nombreux, on retrouve quelques 300 noms à consonance espagnole, ce qui ne signifie nullement qu'ils étaient tous des réfugiés en France. Il serait donc hasardeux d'avancer un chiffre précis, cependant on s'accorde à penser qu'il pourrait se situer entre 2000 et 3000, ce qui donnerait pour l'ensemble des camps nazis un total approximatif de quelque 10000 déportés espagnols.

Inutile sans doute de s'étendre sur les horreurs de la vie concentrationnaire dans ces enfers. Elle est suffisamment connue et fut à peu de chose près la même pour tous. Le seul réconfort et, peut être une des formes essentielles de la résistance intérieure, ayant été la solidarité, quand on avait la force de la pratiquer.

Odette ESTER  
(Décembre 1988)



L'escalier de la carrière de Mauthausen .

UN SURVIVANT DE BUCHENWALD : José VILLEGAS IZQUIERDO

.....

José VILLEGAS IZQUIERDO est un militant de la CNT de la branche du bois. Bien que né en Andalousie, à Caniles (Grenade), il a émigré très jeune à Barcelone où il a commencé à travailler et à militer. Après être passé par les vicissitudes de la guerre civile et des premières années de l'exil, c'est en 1942 qu'il est arrêté à Toulouse par la police de Vichy. VILLEGAS était collaborateur du réseau PONZAN et servait à Toulouse d'agent de liaison entre ce groupe, l'organisation des quakers et Madame CASSAGNAVERE la directrice de la Croix-Rouge toulousaine. Tous agissaient dans le cadre de l'aide et de la solidarité aux persécutés du fascisme. Cette action incluait entre autres la falsification de papiers, d'argent et de cartes de rationnement.

Interné à la prison Saint-Michel, il est transféré quelques jours plus tard à la prison de Fourgolle où siégeaient les commandements allemand et de la milice de Laval. Faute de place, il est renvoyé à Saint-Michel d'où quelques jours après il est embarqué dans un convoi de plusieurs wagons de marchandise à destination d'un camp de la mort. Le calvaire des déportés ne cessa pas jusqu'à l'arrivée à Buchenwald (1). Il y eut l'incendie de plusieurs wagons. Cela semblait accidentel, mais il semble bien que l'absence manifeste de locomotives pour tirer le convoi, mit les Allemands devant le choix d'abandonner les wagons en trop ou de les brûler avec les déportés à l'intérieur. VILLEGAS opte pour cette dernière hypothèse se basant sur le fait qu'un prisonnier apeuré avait révélé aux Allemands la présence de scies cachées à l'intérieur des wagons par la résistance, ce qui mit les SS en rage. Arrivés à Montauban, ils constatèrent qu'il y avait encore trop de wagons par rapport à la force de traction de la locomotive, et à nouveau des wagons pleins de déportés furent brûlés. Après trois jours passés sur les voies de chemin de fer en France, les portes furent ouvertes pour la première fois. Il y avait déjà plusieurs morts dans les wagons, mais les corps ne furent pas retirés, les Allemands se contentant de jeter quelques quignons de pain sec dans les wagons. Ce n'est qu'après plusieurs jours de voyage, à l'arrivée à Buchenwald que les cadavres seront retirés et exposés sur une place au centre du camp.

Là le traitement fut analogue à celui de tous les camps d'extermination : les prisonniers étaient dénudés, on leur mettait un numéro sur la poitrine; ce même numéro était cousu sur la veste et le pantalon de tissu grossier que chaque déporté avait pour tout vêtement. VILLEGAS avait le numéro S 69684 (S pour Spanier).

Puis arrivaient les coiffeurs qui leur rasaient la tête, puis toujours nus, les déportés étaient amenés à la grande salle de douches. Après la désinfection, les déportés passaient en file indienne dans un long couloir violemment éclairé où étaient sélectionnés tous ceux qui portaient un tatouage. Il y avait après d'autres sélections séparant Juifs, Russes, gitans et aussi ceux qui n'étaient pas aptes au travail.

Quant aux tatoués, on connaît maintenant la passion qu'avait l'épouse du chef de camp pour ces dessins sur la peau humaine. A la libération on trouva dans sa chambre un très grand nombre d'objets faits de la peau des tatoués : abat-jour, portefeuilles, couvertures de livres, paravents, etc... tout ce qui pouvait être fait avec une peau tannée. Il faut bien dire que si tous les prisonniers des camps d'extermination étaient destinés à la mort, les tatoués de Buchenwald étaient toujours les premiers à être sacrifiés.

|||||

(1) Le camp de Buchenwald a été ouvert à 9 km de Weimar à l'été 1937. En huit ans y passeront quelques 250.000 déportés; 56.000 y mourront de froid, de faim ou assassinés par les nazis.

Tous les cadavres, y compris ceux des wagons, étaient plongés dans des grandes citernes d'acide et de produits chimiques et par un procédé bien singulier on en faisait des fertilisants. Les pins de la région de Weimar pourraient en témoigner : le corps humain se trouve être un des meilleurs engrais.

Chaque baraque avait une capacité de 100 prisonniers disposant de 50 couchettes (25 de chaque côté). Les responsables de baraques étaient souvent de vieux Allemands, internés avant guerre et qui n'étaient pas trop cruels avec les déportés. Par contre les "Kapos", des prisonniers polonais pour la plupart, traitaient très violemment les déportés dans l'espoir d'obtenir des rations supplémentaires.

A cinq heures du matin une sirène stridente tirait du sommeil les déportés qui devaient se tenir debouts à côté de leurs bat-flanc. Puis ils allaient à une fosse en plein air, quel que soit le temps, pour faire leurs besoins. Puis il fallait se laver sans serviette ni autre linge pour se sécher. Tous les mois il y avait la séance de coupe de cheveux : la première fois on leur tondait le centre du crâne et on ne touchait pas aux côtés, la deuxième fois c'étaient les côtés qui étaient rasés sans que soit touché le centre. A cinq heures et demie il y avait la distribution de "café" (de l'eau sale) et d'un pain d'un demi-kilo qu'il fallait partager en quatre. Il y avait aussi une minuscule portion de margarine faite à partir de charbon et une autre de confiture. Il fallait tenir avec cela jusqu'au soir où, après le travail, une ration analogue était distribuée.

VILLEGAS eut la chance d'échapper au sinistre "Block 61" dont personne n'a survécu, et fut envoyé dans une ancienne mine de sel à Leau, au nord de Halle, où sa bonne santé et sa force physique lui permirent de résister.

Il fallait qu'il y ait toujours le même nombre de prisonniers à la mine, et tous les matins de nouveaux déportés remplaçaient ceux qui étaient morts au travail.

Beaucoup de déportés, désespérés, à bout de force se jetaient sur les barbelés électrifiés pour en finir.

Bien avant la libération, certains déportés savaient où en était l'avance des troupes alliées. Le déporté juif CHESTER avait même une carte où il suivait cette avance. Il ne put pas voir la libération car ils l'assassinèrent de la plus horrible façon : ils lui clouèrent des pointes de 20 cm dans la tête.

Hitler avait ordonné l'évacuation des camps de concentration dans l'intention d'exterminer tous les survivants. A Buchenwald, comme à Dachau, Auschwitz, Ravensbrück, Mauthausen et tous ces endroits sinistres de la géographie allemande cette évacuation prit la forme d'énormes convois à pieds. Les plus faibles ou ceux qui n'en pouvaient plus se laissaient tomber au bord de la route et étaient achevés par les SS. C'est le 14 avril 1945 que les troupes canadiennes rencontrèrent une de ces caravanes où se trouvait VILLEGAS. Le spectacle était dantesque et les soldats canadiens n'en croyaient pas leurs yeux. L'allégresse des déportés était immense et répondait au cri d'agonie des SS : une cinquantaine de prisonniers russes les avait aussitôt égorgés.

VILLEGAS fut évacué en Belgique, et après un peu de repos partait pour Paris où le 1er Mai 1945, alors qu'exceptionnellement il neigeait abondamment, il fut accueilli avec joie par ses camarades de la CNT qui célébraient le premier congrès de l'exil.



premier travail a consisté à charrier des pierres depuis la carrière jusqu'au camp, pour construire l'enceinte extérieure à la clôture électrifiée. Puis nous sommes passés par différents Kommandos selon les indications des SS et de "l'administration intérieure" aux mains des chefs de baraques prisonniers comme nous.

(...) Depuis MAUTHAUSEN, PONS CARCELLER s'était considérablement affaibli. Le travail et la faim minaient son organisme et appauvrirent son sang. Tout son corps était couvert de furoncles. Avec les moyens du bord -rien d'hygiénique- on a essayé comme on a pu de soulager ses douleurs et souffrances (...) qui lui rendaient toute marche impossible. Dans l'enfer inhumain du camp, celui qui était diminué physiquement attirait sur lui la colère et les brutalités des SS et des Kapos. Il était conscient de l'abîme dans lequel nous étions tombés et de ce qui nous y attendait. Cela fut encore aggravé quand il apprit l'arrivée à GUSEN dans un nouveau convoi de son petit frère. Ce fut un coup terrible pour son moral. Physiquement il n'était plus capable de sortir pour un quelconque travail, et il était difficile de le laisser au camp sans la protection et l'aide des pontes du camp qui -prisonniers comme nous- par peur des SS et à cause de l'instinct dégénéral du milieu concentrationnaire se comportaient comme des seigneurs féodaux avec les prisonniers dépendant de leur "juridiction". Il fallait faire tout son possible pour entrer à l'infirmerie du camp, et affronter les dangers que le malade pouvait y rencontrer. Ceux qui commandaient dans cette baraque, où régnait la même cruauté que dans les autres, ce n'était pas les médecins mais le chef de baraque auquel ceux-ci étaient soumis. On peut imaginer l'humanisme et la compétence professionnelle qui y régnait quand le docteur était soumis à la stupide ignorance du dégénéré de service qui appliquait la loi de sa force (...)

PONS arriva à entrer à l'infirmerie dans avec le désir d'être soigné. Pour traiter ses furoncles, ils le chloroformèrent comme s'il s'agissait d'une opération chirurgicale compliquée. J'ignore si dans son cas est intervenu le médecin de l'infirmerie qui était un docteur polonais. Une fois soigné, saigné ou après avoir subi une "expérience médicale", ils le réveillèrent à grands coups de seaux d'eau glacée. Puis ils le laissèrent comme ça à la porte de la baraque dans un état désespéré. Quand je suis allé le voir, j'ai trouvé là son cadavre raidi par le froid et la mort, attendant d'être amené sur la place avant d'être brûlé au four crématoire. (1)

Il me restait à reconforter son frère pour que la tristesse et le désespoir ne minent pas son moral. Il survécut dans le Kommando des porteurs d'eau jusqu'à un peu avant la libération. Le fait qu'il ait pu de temps à autre disposer de quelques restes pour se nourrir n'empêcha pas l'issue fatale. C'est là que restèrent les frères PONS, comme tant d'autres milliers, lâchement assassinés." (2)

|||||

(1) Jose PONS CARCELLER est mort le 1er avril 1941.

(2) Article de R.LLOP in "HISPANIA", organe de la Federacion Espanola de Deportados e Internados Politicos (FEDIP), Paris, n°38, mai 1971.

POUR UNE BIBLIOGRAPHIE DE LA PRESSE LIBERTAIRE ESPAGNOLE  
.....  
EN EXIL ( 1939-1945)  
.....

AFRIQUE

=====

- \* BOLETIN DE INFORMACION Y ORIENTACION  
Destinado a la militancia del Movimiento  
Libertario espanol emigrado en Africa del  
norte.  
Alger, 1944-1945 ; au moins 13 n° parus
  
- \* EXILIO  
Camp Morand (Algérie) ; été 1939 ;  
Au moins 3 n° autographiés à 6 exemplaires  
(un par quartier) par les jeunesses libertaires  
du Quartier A du camp de concentration Morand  
Une douzaine de compagnons y participèrent  
dont J.MUÑOZ-CONGOST et TOLOSA.
  
- \* GERMINAL  
Portavoz del MLE en exilio en Tunes  
Tunis , 1944-1945
  
- \* INQUIETUDES LIBERTARIAS  
FIJL  
Oran , 1943-1945
  
- \* SOLIDARIDAD OBRERA  
Organo del MLE en Africa del norte  
Alger/Oran , 1944-1948 (?)  
n°1 = seconde quinzaine de septembre 1944  
La rédaction est composée d'Isabel del CASTILLO  
PEREZ BURGOS, J.MUÑOZ CONGOST, J.Maria PUYOL,  
Pedro HERRERA.

AMERIQUES

=====

- \* AVANZADA  
Organo de las Juventudes Libertarias  
Buenos Aires , 1941-1942 (?); au moins 23n°
  
- \* BOLETIN DE INFORMACION INTERNA DE LA SUBDELEGACION  
DE LA CNT DE ESPANA EN EXILIO  
Mexico , 1944-1945
  
- \* CNT  
Organo de la Confederacion Nacional del  
Trabajo de Espana en el exilio  
Mexico , 1943-1945.

- \* CULTURA PROLERARIA  
New-York , (...)1939-1945(...)  
Directeur: Marcelino GARCIA
- \* INQUIETUDES  
Suplemento a Tierra y Libertad  
Mexico , 1944-1945  
n°1 = novembre 1944 ; au moins 4n°  
Directeur : B.CANO RUIZ
- \* ESTUDIOS SOCIALES  
Revista de divulgacion  
Mexico , 1945 ; au moins 7n°  
n°1 = Janvier 1945  
Directeur : J.VIADIU
- \* SOLIDARIDAD OBRERA  
Organo de la militancia cenetista en el  
exilio.  
Mexico , 1942-1945 (...)  
n°1 = 13 mai 1942  
Directeur:J.VIADIU, P.ALFARACHE, H.PLAJA...
- \* TIERRA Y LIBERTAD  
Mexico , 1944-1945 (...)  
n° 1 = 25 juin 1944  
Directeurs: CANO RUIZ, F.OCAÑA....
- \* TIMON  
Sintesis de orientacion politico-social  
Buenos Aires , 1939-1940; au moins 7 n°  
Directeur : Diego ABAD de SANTILLAN

FRANCE et EUROPE  
-----

- \* ACCION LIBERTARIA  
Organo regional del MLE en Francia  
Marseille, 1944-1946 ,30 n°  
Rédacteur: Geronimo RODRIGUEZ
- \* ACCION SOCIAL  
Lyon , 1944 .
- \* BOLETIN CNT  
Boletin interior  
Toulouse , 1944-1945 .
- \* BOLETIN DE INFORMACION ORGANICA  
Perpignan , 1944 .
- \* CNT  
Toulouse , 1 n° en mai 1944 .
- \* CNT  
Organo del CN-CNT ; (puis) Portavoz  
del MLE-CNT en Francia.  
Toulouse, hebdomadaire , 1944-1945 (...)  
n°1 = 5 septembre 1944 , tirage = 27 000  
Directeur : Felipe ALAIZ (1944)  
862 n° parus jusqu'à son interdiction par  
les autorités françaises en novembre 1961.

- \* CIRCULAR DE LA COMISION DE RELACIONES Y SOLIDARIDAD DE TARRASA EN EL EXILIO  
Toulouse , 1945 - (...)  
Responsable : Francisco SABAT  
376 n° parus jusqu'en 1979.
- \* CRISOL  
Corgoul (Puy de Döome), 1944 (?)
- \* DEMAIN  
Revue mensuelle des Jeunesses Libertaires  
trilingue:français, espagnol et italien  
Bordeaux , 1945-1946, au moins 4 n°  
Responsable : Marcel FERRE puis Faustino PIQUER
- \* DEMOCRACIA  
(Organe du Conseil Général du MLE en France)  
1939
- \* ECOS LIBERTARIOS  
Boletín interior del MLE en Francia-Regional n°IX  
Tours , 1945-1946 , au moins 4 n°  
Responsable : Ernesto VALOR
- \* ESPAÑA LIBRE  
Portavoz de la regional centro en exilio;(puis)  
Portavoz del sub-Comite Nacional de la CNT  
en Francia.  
Paris , 1945-(...)  
Directeur : Emilio VIVAS  
Près de 600 n° parus jusqu'à son interdiction  
par les autorités françaises en novembre 1961.
- \* EXILIO  
Editado por Regional n°3 Cantal CNT  
Aynes (Cantal) , 1944-1948  
n°1= 19 juillet 1944  
Le premier n° imprimé est le n°2 du 3 août 1944  
le premier n° légal est le n°9 du 29 septembre  
1944.  
Responsable : Manuel MOREY BLANCH
- \* GALERIA  
(Revue d'art)  
Paris , 1945 , au moins 10 n°  
Responsable : M.LARA
- \* HOY  
Marseille , 1945-1949  
n°1 = 28 septembre 1945  
Directeur : Acracio BARTOLOME
- \* IMPULSO  
Toulouse , 1944-1945 , au moins 9n°  
Responsables : F.ALAIZ et Ildefonso GONZALEZ
- \* LIBERTAD  
Regional de Bretana AIT  
Rennes , mensuel , 1945-1947  
Responsable : Martin VILARRUPLA

- \* NOTICARIO CONFEDERAL  
Brighton (Angleterre) , 1944-1945
- \* REAFIRMACION ACRATA  
Boletin del CN de reorganizacion de las JJLL-  
FIJL  
France-sud , 1944
- \* EL REBELDE  
Paris , 1945 , 2n°
- \* EL REBELDE  
Boletin interior de la regional Andalucia-  
Extremadura  
Toulouse , 1944
- \* REVOLUCION ESPANOLA  
Paris , 1944-1945 , au moins 15 n°  
n°1 = 16 décembre 1944  
Responsable : Ramiro SIRVENT
- \* RUTA  
Organo de las JJLL de Marsella;(puis) Portavoz  
de la FIJL en Francia  
Marseille puis Toulouse ,1944-(...),hebdomadaire  
n°1 = 19 septembre 1944  
Directeur : Benito MILLA  
Plus de 500 n° jusqu'à son interdiction défini-  
tive par les autorités françaises en novembre  
1961.
- \* SOLIDARIDAD OBRERA  
Organo de la Agrupacion de Cenetistas de Union  
Nacional.  
Toulouse , 1944 , au moins 17 n°  
Réalisés en fait sous le contrôle du Parti  
Communiste Espagnol.
- \* SOLIDARIDAD OBRERA  
Portavoz de los nucleos confederales españoles  
de la zona norte y Normandia (XI Region)  
Paris , 1944-(...),hebdomadaire  
n°1 = 4 mai 1944  
Les 18 premiers n° sont clandestins, le premier  
n° légal étant le 19 du 24 septembre 1944  
Près de 870 n° parus jusqu'à son interdiction  
par les autorités françaises en novembre 1961
- \* TIEMPOS NUEVOS  
Revista del movimiento libertario español  
Toulouse , 1944-1946, au moins 12 n° parus  
Responsables :DIONISIOS et A.GARCIA LOREN

\*\*\*\*\*

NOUS TRAVAILLONS ACTUELLEMENT A UNE BIBLIOGRAPHIE DE LA PRESSE  
LIBERTAIRE ESPAGNOLE EXILEE DES ANNEES 1920 A NOS JOURS.  
TOUTES INFORMATIONS,CORRECTIONS...EXEMPLAIRES DE BULLETINS,REVUES  
JOURNAUX,CIRCULAIRES...etc PEUVENT ETRE ADRESSEES AU  
CIRA ,BP 40 , 13382 MARSEILLE Cedex 13

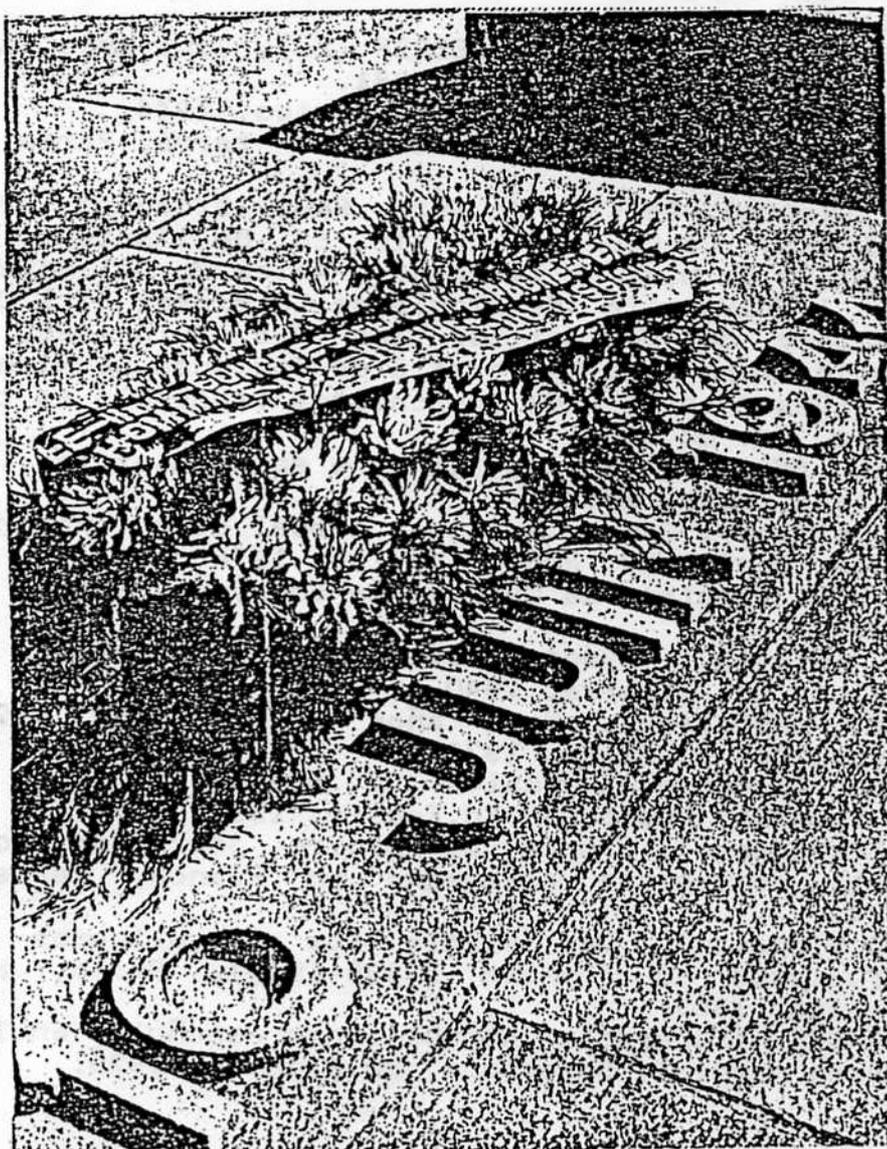
Merci d'avance!

B I B L I O G R A P H I E

.....

- AUB (Max), Campo frances, Paris, Ed. Ruedo Iberico, 1965.  
Les BARBELES de l'exil / Sous la Direction de G. BADIA, Grenoble, P.U.G., 1979.
- BARTOLI (José) et MOLINS, Campos de concentracion 1939-1944., Mexico, 1944.
- BERRUEZO (José), Contribucion a la historia de la CNT de España en el exilio, Mexico, Ed. Mexicanos Unidos, 1967.
- BOJ (Marie-Claude), Les Camps de concentration français en 1939 : étude sur les réfugiés espagnols, Mémoire de Maîtrise, Université de Paris VII, 1979.
- BORRAS (José), Politicas de los exiliados españoles 1944-1950, Paris, Ed. Ruedo Iberico, 1976.
- CARRASCO (Juan), La Odisea de los republicanos españoles en Francia : album souvenir de l'exil républicain espagnol en France, Perpignan, Association des Auteurs auto-édités, 1984.
- Les DOSSIERS noirs d'une certaine résistance : trajectoire du fascisme rouge, Perpignan, Ed. du CES, 1984.
- GARCIA (Victor) et ALAIZ (Felipe), La FIJL en la lucha por la libertad : Raul Carballeira y Amador Franco, Barcelona, FL-CNT, 1975.
- GRANDO (R.), QUERALT (J.) et FEBRES (X.), Vous avez la mémoire courte, Ed. du Chiendent, 1981.
- GIMENEZ IGUALADA (Miguel), Dolor, Mexico, 1944.
- KOESTLER (Arthur), La Lie de la terre, Paris, Livre de poche.
- LAHARIE (Claude), Le Camp de Gurs, Pau, Infocompo, 1985.
- LECOIN (Louis), Le Cours d'une vie, Ed. de l'auteur, 1965.
- La LIBERATION du midi de la France, Actes du Colloque organisé par l'Université de Toulouse-Le Mirail et l'Université P. Valéry de Montpellier les 7-8 juin 1985, Toulouse, Publications de l'Université de Toulouse-Le Mirail, 1986.
- LORENZO (César M.), Les Anarchistes espagnols et le pouvoir Paris, Ed. du Seuil, 1969.
- MACDONALD (Nancy), Homage to the spanish exiles, New York, Insight Books, 1987.
- MERA (Cipriano), Guerra exilio y carcel de un anarco-sindicalista, Paris, Ed. Ruedo Iberico, 1976.
- MERCIER VEGA (Louis), La Chevauchée anonyme, Genève, Ed. Noir, 1978.
- MISTRAL (Silvia), Exodo : diario de una refugiada española, Mexico, Ed. Minerva, 1940.
- MONTSENY (Federica), Seis años de mi vida (1939-1945), Barcelona, Ed. Galba, 1978.
- MONTSENY (Federica), Pasión y muerte de los españoles en Francia, Toulouse, Ed. Espoir, 1969.
- PIKE (D. Wingeate), Jours de gloire jours de honte : le parti communiste d'Espagne en France, Paris, SEDES, 1984.
- PIKE (D. Wingeate), Vae victis los republicanos españoles refugiados en Francia (1939-1944), Paris, Ed. Ruedo Iberico, 1969.
- PONS PRADES (Eduardo), Republicanos españoles en la segunda guerra mundial, Barcelone, Ed. Planeta, 1975.

- PONS PRADES (Eduardo), Los Cerdos del comandante : españoles en los campos de exterminio alemanes, Barcelone, Ed.Argos Vergara, 1978.
- RAZOLA (M.) et CAMPO (M.C.), Triangulo azul : los republicanos españoles en Mauthausen, Barcelone, Ed.Peninsula,1979.
- ROIG (R.), Les Camps de concentration en Roussillon 1939-1944, Mémoire de Maîtrise, Université de Paris VIII,1975.
- SANZ (Miguel Angel), Luchandos en tierras de Francia : la participacion de los españoles en la resistencia, Madrid, Ed. Toro, 1981.
- SANZ (Victor), Que es la Union Nacional ?, Toulouse, Comite Departamental del Alto Garona del Movimiento Libertario Español en Francia, 1944.
- SINCA VENDRELL (Amadeo), Lo que Dante no puede imaginar Mauthausen Gusen (1940-1945), Barcelone, Producciones Editoriales, 1980.
- STEIN (Louis), Par-delà l'exil et la mort : les républicains espagnols en France, Paris, Mazarine, 1981.
- TORRE-MAZAS (B.), Anales del exilio libertario , Toulouse, Ed.CNT, 1985.
- VILANOVA (Antonio), Los Olvidados : los exiliados españoles en la segunda guerra mundial, Paris, Ed. Ruêdo Iberico, 1969.
- VORMEIER (B.) et SCHRAMM (H.), Vivre à Gurs un camp de concentration français (1940-1944), Paris, Maspero,1979.



Gerbe déposée à Oradour lors du II Congrès de la CNT en exil(in "CENIT",n°129,sept.1961)

# INDEX DES NOMS

---

- ABENZA Jesus .- 174.  
 ACIN-AQUILUE Ramon.-p.140 .  
 ALBA Pedro.-p.161.  
 ALCACER Juan.- 73.  
 ALEMANY Fernando.- 97.  
 ALFONSO J. - 36,37,38.  
 ALLENDE Luciano.-161.  
 ALORDA-GRACIA Antonio.-122,166.  
 ALVAREZ Ramon.-11.  
 ALVAREZ-FERRERAS Felix.-79,105,136.  
 AMIR Santiago.- 161.  
 AMOROS Jaime.- 161.  
 ANDREU Lina.-92.  
 ANDUJAR Florian.-134.  
 ANORO Eulogio.- 161.  
 ARANSAEZ Angel.-161.  
 ARCOS Federico.-36,37.  
 ARROYO Lucio.-165.  
 ASENS Jose.-10,167.  
 ATIENZA Honorato.-75.  
  
 BAILINA Jose.-180.  
 BAJATIERRA Maujo.-8.  
 BALLESTA Casto.-116.  
 BALLESTER Paulina.-72.  
 BANOS Domingo.-175.  
 BARANDIAN Miguel.-163.  
 BARBA Jaime.-131,132,134,135.  
 BARBOA D. - 161.  
 BARBOSA Manuel.-161.  
 BARRABES-ASUN Faustino.-142.  
 BARRABES-ASUN Juan,Manuel.-142.  
 BARRAGAN Gabriel.-119.  
 BELLIOSO Felix.-134.  
 BELMONTE.- 163.  
 BELTRAN-CALVO Angel.-142.  
 BERBEL Martin.-161.  
 BERBEGAL Daniel.-166.  
 BERRENGUER-LAOSA Modesta.-70.  
 BERRENGUER-LAOSA Sara.-70,73.  
 BERRUEZO-SILVENTE José.-10,167.  
 BORRAS-CARRASCONA José.-11,17,18.  
 BOTEY Francisco.-126.  
 BUIZA FERNANDEZ PALACIOS M.-152.  
  
 CABRERO-CALLAU Angel.-142.  
 CALVO-SAHUN S.-161.  
 CALZADA Pedro.-163.  
 CAMACHO Diego.-36.  
 CAMON Lucas.-177.  
 CAMPO Ramon.-135.  
 CAMPOS.- 177.  
 CAMPOS Evangelista.-168.  
 CAMPOS Evaristo.-168.  
 CAPILLO Sofia.-92.  
  
 Caraquemada (cf VILA CAPDEVILA Ramon)  
 CARBALLEIRA-LACUNZA Raul.-36,38,39,73.  
 CAROD S.-161.  
 CARPENA Pepita.-16,21,68,69.  
 CARRENO Francisco.-115,168.  
 CASAJUANA.-36.  
 CASALS Pau.-135.  
 CASALS Ramon.-84.  
 CASARES A.-10.  
 CASARES-COLOMER Amadeo.-146.  
 CASAS Antonio.- 75.  
 CASAS Joachim.-161.  
 CASTEDO Santiago.-163.  
 CASTRO Felisa.-68.  
 CATALANA-BALANA Juan.-146.  
 CERVERA José.-161.  
 CHINOY Incarnacion.-135.  
 CHUECA Miguel.-10,115,168,170.  
 CLAUSSELL José.-132,133,134,135.  
 CLIMENT Casimiro.-180.  
 CLIMENT Emilio.-96,97.  
 COMERAS Julian.-147.  
 COMPANYS-JOVER Lluís.-5,9,96.  
 CORPS Manuel.-136.  
 CRUZ-SALIDO Francisco.-5.  
 CUADRADO.-96.  
  
 DELGADO Bartolomé.-135  
 DELGADO Luis.-165.  
 DIAZ.-177.  
 DIAZ Manuel.-75.  
 DOMENECH José Juan.-91,95,98.  
  
 ESCUDERO Antonio.-134.  
 ESGLEAS-JAUME Germinal.-10,21,92,  
 166,169,170.  
  
 ESTER Bruno.-161.  
 ESTER José.-10,161  
 ESTER Odette.-182.  
 ESTEVE Miguel (Miquelet).-134.  
 ESPINOSA (Capitaine).-74.  
 ERRO Anita.-94.  
 FACERIAS José Lluís.-126.  
 FERNANDEZ Manuel.-178.  
 FERNANDEZ Pablo.- 134.  
 FERNANDEZ-FRAILE Higinio.-161.  
 FERNANDEZ-SANCHEZ Aurelio.-92.  
 FERRER-CARRERAS Cesareo.-9.  
 FERRER-FARRIOL Juan.-72,75.  
 FLORES Pedro.-41,43,74,80,119-121.  
 FONTOBA Paulino.-134.  
 FRANCO-CAVERO Maximo.-142.  
  
 GALLEGO Antonio.-161.  
 GALLEGO-CRESPO Juan.-166.

.../...

## Index des noms (suite)

- GARCIA Antonio.-161.  
 GARCIA Jesus.-74.  
 GARCIA Victor.-39.  
 GARCIA-MARTINEZ Luis.-165.  
 GERMANS.-10,167.  
 GILBERT Andres.-161.  
 GOMEZ Lucio.-126,166.  
 GOMEZ Manuel.-162.  
 GOMEZ Maria Luisa.-92.  
 GOMEZ Narcisso.-162.  
 GONGORA.-177.  
 GONZALEZ Emilio.-116,117.  
 GONZALEZ-ALVAREZ.Fermin.-116.  
 GONZALEZ-BLAS Romero.-163.  
 GONZALEZ-ESPEDA Miguel.-165.  
 GONZALEZ-MARIN José.-162  
 GOSALVEZ.-36.  
 GRACIA Germinal.-39.  
 GRANELL Amado.-6,177.  
 GRANGEL Pilar.-69.  
 GUARDIA-ABELLA Isidro.-137  
 GUILLEN Jesus.-72.  
 GUI SARRO Julian.-162.  
 GUI SARRO Manuel.-163.  
 GURUCHARRI Felix.-95,98.  
 GUSTAVO Soledad.-21.  
 GUTIERREZ Antonio.-6.  
 GUZMAN Eduardo (De).-138.  
  
 HERNANDEZ.-177.  
 HERNANDEZ-PEREZ José.-162.  
 HERRERA Pedro.-96,166.  
 HORCAJADA-MANZANARES German.-96.  
 HUGUET Francisco.-166.  
  
 IGLESIAS (Commandant).-135.  
 IGUACEL-PIEDRAFITA Prudencio.-142.  
 ISGLEAS-PIERNAU Francisco.-96,98,166.  
  
 JARABA.-105  
 JORDAN Luis.-162.  
 JOSE-ESTEVE Eduardo.-146.  
 JOVER-CORTES Gregorio.-142.  
 JOYA-MARTINEZ Manuel.-131-135.  
 JUAN Dolores.-68.  
 Juanel(cf Juan Manuel MOLINA)  
 JURADO.-132.  
  
 Kiket.-114.  
  
 LA REY (?).-136.  
 LASVACAS-CORONAS Benito.-162.  
 LIARTE Ramon.-95.  
 LISCANO Conrado.-99,106.  
 LLAUGI-PONS Ramon (cf VILA)  
 LLERDA J.A.-162.  
 LLOP CONVALIA Roque.-115,185.  
 LLOPIS Rodolfo.-115.  
 LOPEZ-LAGUARTA Eusebio.-10,142,146.  
 LOPEZ-LAGUARTA Pascual.-142,146.  
 LOZANO Manuel.-177.  
  
 MALSAND-BLANCO Paulino.-120,168,170.  
 MANA José.-163.  
 MANE Teresa.-21.  
 MARIN-PASTOR Angel.-168,170.  
 MARTI José.-161.  
 MARTINEZ Francisco.-75.  
 MARTINEZ F.R.-162.  
 MARTINEZ Ginez.-74.  
 MARTINEZ Manuel (elChacho).-132,135.  
 MARTINEZ-MARQUEZ Francisco.-162.  
 MARTINEZ-VITA Juan.-45,47.  
 MAS Juan.-135.  
 MAS-CASAS Valerio.-96,97.  
 MAS-VALOIS Pedro.-166.  
 MATEO Alfonso.-162.  
 MELENDO-ERVITI Rafael.-146.  
 MERA-SANZ Cipriano.-5,10,93,102.  
 MERFIL José.-9.  
 MERINO Bernardo.-168.  
 MILLA-NAVARRO Benito.-11,126.  
 MINGUILLON F.-162  
 Miquelet (cf ESTEVE Miguel).-134.  
 MOLINA Juan Manuel (Juanel).-10,120,163,  
 166,167,168.  
 MONTOLIU del CAMPO Juan.-114,115.  
 MONTSENY Federica.-9,16,21,92,98,170.  
 MONTSENY Juan.- (cf URALES Federico).  
 MORENZO Antonio.-98,105.  
 MOREY-BLANCH Manuel.-167.  
 MORIONES-BELSUNEGUI Vicente.-10,146,162.  
 MOSEN Juan.-135.  
 NAVARRO Encarna.-68,69,135.  
 NEGRE José.-8.  
 NEGRIN-LOPEZ Juan.-5.  
 NICOLAS-MOLES G.-162.  
 NOGUES Anita.-72.  
  
 OLIVARES A.-95.  
 ORTIZ Francisco.-132,134,135.  
 ORTIZ-RAMIREZ Antonio.-95.  
 ORTIZ-RODRIGUEZ Antonio.-150,152-154.  
 OTAL-BIELLA Lorenzo.-142.  
  
 PACCIN Pau.-135.  
 Paco.-119.  
 PALLAROS-XIRGU Esteban.-8,137.  
 PALOMINO.-79.  
 PANGUA-CRESPO P.-162.  
 PAULES Cosme.-38.  
 PEIRO-BELIS Juan.-5,10,93.  
 Peque (el).-119.  
 PEREA (Colonel).-134.  
 PEREA Francisco.-134,135.  
 PEREZ Antonio.-134.  
 PERIO.-177.  
 PLANAS Catalina.-68,69.  
 PLAZAS J.-40.  
 PONS-CARCELLER José.-185,186.  
 PONZAN-VIDAL Francisco.-8,10,11,137,  
 139-148,150.  
 PONZAN-VIDAL Pilar.-147,148.

Index des noms (suite et fin).

- PORQUET J.-65,67.  
 POZAS Francisco.-98.  
 PRAT.-11.  
 PUJOL Fermin.-177.  
 PUIG-ELIAS Juan.-170.  
 PUJOL-GRUA José.-31.  
 QUEROL Serafin.-162.  
 RADOWITSKY Simon.-39.  
 RAMOS Braulio.-132,133,134,135.  
 RAMOS Felix.-162.  
 REBOLA Ricardo.-146.  
 REBOLL Joaquim.-162.  
 REMIRO MANERO Agustin.-145,146.  
 RIC Juan. 119,162.  
 RIERA Carlos.-79.  
 RIO (Del).-162.  
 ROA.-36,96.  
 ROBLES Salvador.-155,156.  
 RODA Patricio.-134.  
 RODRIGUEZ Antonio.-163,165.  
 RODRIQUEZ Araceli.-73.  
 RODRIGUEZ G.-116.  
 RODRIGUEZ Jeronimo.-170.  
 RODRIGUEZ Manuel.-102.  
 RODRIGUEZ-BARRASO Francisco.-163.  
 RODRIGUEZ-MARTIN Manuel.-5.  
 RODRIGUEZ-VASQUEZ Mariano.-166.  
 ROY Ricardo.-163.  
 ROYO (frères).-162.  
 RUEDA Lucia.-150,151.  
 SAEZ José.-166.  
 SALVOCHEA-ALVAREZ Fermin.-116.  
 SANTILLAN (Diego Abad de).-96.  
 SANT-MAS Ramon.-84.  
 SANTOLARIA-FERRER Eduardo.-142.  
 SANTOS.-162.  
 SANZ Antonio.-162.  
 SANZ Ricardo.-48,56,91,96.  
 SARRAU-ROYES Liberto.-36.  
 SENTIS Germinal.-166.  
 SERRES José.-162.  
 SOLANAS.-177.  
 SOLER Antonio.-84,89.  
 SOUZA Germinal (De).-166.  
 SUS-DIESTE Manuel.-142.  
 TARIN Angel.-137.  
 TELLEZ-SOLA Antonio.-85-88,122-127.  
 TOMAS Angel.-137-138.  
 TOMAS Pascual.-115.  
 TORRELLES Teresina.-72.  
 TORRE-MAZAS Benjamin.-74,75.  
 TORRES Domingo.-168.  
 TORRES Miguel.-83.  
 TRAVE Emilio.-162.  
 TRUJILLO.-163.  
 URALES Federico.-10,22.  
 URSULA Victoriano.-134.  
 UTRILLA Galo.-134.  
 VALLARIN Pedro.-165.  
 VALLINA-MARTINEZ Pedro.-17.  
 VARGAS José.-116,117.  
 Vasco (el).-119.  
 VERA Miguel.-132,135.  
 VIDAL François (cf PONZAN-VIDAL).  
 VIDIELLA Agustin.-163.  
 VILA-CAPDEVILA Ramon (Caraquemada).-  
 41,155-160.  
 VILCHES.-132.  
 VILLEGAS-IZQUIERDO José.-183-184.  
 VINUALES-LARROY Evaristo.-141,150.  
 VIVES-CAPDEVILA Ramon.-156.  
 VISCOSILLAS-BORDERAS Ricardo.-82.  
 VONILLA Victoriano (cf RODRIGUEZ A.)  
 ZAFON-BAYO Juan.-150,151.  
 Zapata.-150,151.  
 ZAPLANA Cayetano.-107,112.  
 ZUGAZAGOITIA-MENDIETA Julian.-5.

Nota :

Pour ne pas alourdir l'index des noms nous n'avons pas reporté ceux des morts au camp d'Argeles (cf page 34) et ceux des réfugiés décédés au Vernet en 1939 (cf.p.64).

Voir ci-après l'index des lieux de détention et l'index des groupes et organisations cités.

INDEX DES CAMPS, PRISONS ET AUTRES LIEUX DE DETENTION...

AFRIQUE DU NORD :

Aïn-el-Ourak : p.3.  
Beni-Saf : p.3.  
Berruagia : p.111.  
Bidon V : p.109,110.  
Bizerte(Tunisie)p. 28.  
Boghari,Boghar p. 28.  
Bou-Arfa : p.3,103,104.  
Cafarelli :p.3,97.  
Colomb-Bechar p.3,98,104,106.  
Djelfa :p.3,91,95,97,  
98,152.  
Djenien-Bou-Rezg : p.3.  
Hadjerat-R'Guil : p.3,5,98.  
Maknassy : p.152.  
Morand : p.3,93,101,  
108,187.  
Relizane : p.3.  
Setat : p.3.  
Suzzoni : p.101,110.  
Tandara : p.3.

ALLEMAGNE :

Auschwitz : p.184  
Buchenwald : p.4,182,183,184.  
Dachau : p.4,147,176,182,184.  
Gusen : p.4,9,181,182,185 et  
186.  
Mauthausen : p.4,9,11,81,98,147,  
180,181,182,184,185.  
Melck : p.181.  
Natzweiler : p.147.  
Neuengamme : p.182.  
Ravensbrück : p.184.  
Sarrebriick : p.147.  
Steyr : p.181.

ARGENTINE :

Ushuaia (Terre de Feu):p.39

ESPAGNE :

Albatera : p.138  
Almendros : p.138  
Modelo : p. 31  
Ocana : p. 96  
Paterna (Prov.Valencia):p.10,93,137.  
San Miguel de los Reyes:p.96,156.

FRANCE :

Agde : p.27,83.  
Argelès : p.9,30,31,32,33,34,36,  
75,76,84,86,89,94,  
157,174.

FRANCE ( suite )

Barcarès : p.27,37,43,44,89.  
Bourg-Madame : p.47,65.  
Bourrassol (Toulouse):p.163  
Bram : p.26,72.  
Brens (Tarn) : p.147.  
Ceilhes : p. 69.  
Drancy : p.10.  
Eysses(prison d'):p.11,118.

FORTS

- de Catus (Lot):p.40.  
- de Chapoly (Lyon):p.136.  
- Collioure :p.27,43,58,76,152.  
- Mont-Louis (Prades):p.5,27,47,  
53,65,82,94.

Fourgolle(prison):p.183  
Fresnes ( - ) :p.147  
Galieni (St Raphaël):p.82.  
Gurs : p.8,48,76,77,82,94,  
136,148.

Ile de Jersey : p.82.  
Mazères : p.27,48.  
Moissac : p.92.  
Montaillou : p.27.  
Muret : p.82.  
Noë (Hte Garonne):p.82,163.  
Nontron (prison militaire):p.92.  
Oradour-sur-Glane : p.191  
Rieucros (Lozère) : p.5,27,94.  
Rivesaltes : p.3,5.  
Saint-Cyprien: p.36,40,41,45,74,75,  
76,84,152,157.  
Saint-Hippolyte-du-Fort : p.146.  
St Laurent-du-Cerdans :p.22,23,85.  
St Michel de Toulouse :p.82,92,139,  
147,183.

Septfonds : p.27,63,67,82,85,136.  
Sereilhac (Hte Vienne):p.116,117.  
Tour de Carol :p.47.  
Vernet d'Ariège : p.27,47,49 à 67,  
75,84,143,147,  
150,152.  
Vernet-les-Bains: p. 26.

POLOGNE :

Ghetto de Varsovie : p.10.

## I N D E X   D E S   G R O U P E S   E T   O R G A N I S A T I O N S   C I T E E S .

---

- Alliance Démocratique Espagnole p.163  
 Bataillon anarchiste "Libertad" p. 7,  
     11,121,159,161.  
 Bataillon basque "Guernica" p.7,11.  
 Bataillon de Marche : p.89.  
 Brigades internationales p.26,76,94.  
 Brigade Lister p.48.  
 Brigade de Marche du Tchad p.157,  
     158,174.  
 Brigade sanglante Pierre Marty p.148.  
 C.G.T. p.19  
 C.N.T. : p.8,10,16,23,31,36,40,41,46,  
     73,74,75,83,92,95,96,101,  
     115,119,120,125,136,137,  
     140,141,142,146,150,153,  
     167,168,170,171,178,184,  
     192.  
 Colonne Aguirre-Tuchos-Ascaso p.76,142.  
 Colonne Durruti p.3,16,18,27,47,47,  
     (26ème div.) 48,53,54,58,61,63,  
     74,75,95,96,153,  
     165,168.  
 Colonne de Fer p. 156.  
 Colonne Ortiz p. 31,150.  
 Colonne Roja y Negra p.31,142.  
 Colonne Tierra y Libertad p.43,84,  
     96,156.  
 Colonne (cinquième) p.99.  
 Combat : p.146.  
 Corps Franc d'Afrique :p.152,174.  
 Croix-Rouge :p.100,183.  
 Division Das Reich :p.157,158.  
 Division Leclerc :p.6,7,152,173,  
     174,177,178.  
 Ebro (section) :p.130,132,133.  
 F.A.I. : p.16,23,92,96,97,101,102,  
     120,142,155,166,169,  
     170,178.  
 F.E.D.I.P. (Fédération Espagnole des  
     Déportés et Internés de la  
     Résistance) : p.95,180,186.  
 F.F.I. : p.5,92,115,155,159,176.  
 F.F.L. : p.146,174.  
 F.I.J.L. : p.11,16,36,39,95,101,120,  
     126,166,168,169,170,171.  
 Fédération Libertaire Argentine p.96.  
 F.T.P. : p.5,130,155,157,158,159.  
 G.M.R. : p.159.
- GROUPES :  
 Gr.Anarchiste Faros(Barcelone):  
     p.168.  
 Gr.Libertador : p.142.  
 Gr.Sol y vida : p.97.  
 Gr.Travailleurs étrangers(G.T.E.)  
     (ex C.T.E.) : p.9,46,79,80,81,  
     82,83,86,103,  
     132,150.  
 I.S. (Intelligence Service):  
     p.143,144.  
 J.L. : p.18,108,157,165.
- MAQUIS :  
 -du Barrage de l'Aigle :p.1 4,115.  
 -de l'Aigoual : p.161.  
 -de l'Aveyron : p.122,123,124.  
 -de Bagnères : p.161.  
 -de Belves : p.161.  
 -Bidon V : p.161.  
 -du Cantal et de Corrèze : p.161.  
 -de St Girons : p.161.  
 -de Dordogne : p.161.  
 -de Glières : p.11,130,131,132,  
     133,134,135.  
 -de l'Isère : p.161.  
 -des Landes : p.161.  
 -du Limousin : p.116,117.  
 -de Loches : p.161.  
 -du Lot et du Gers :p.118,119,120.  
 -Montagne Noire :p.161.  
 -Pic Violent (Cantal):p.161.  
 -de Privas : p.161.  
 -Querigut : p.161.  
 -de Savoie : p.161.  
 -du Vercors : p.161.  
 -de Rouergue : p.161.  
     (voir aussi "Réseau")
- M.L.E. : p.9,10,167,168,169,170.  
 M.L.R. : p.36.  
 Mujeres Libres : p.21,69,73,101.  
 P.C. : p.111,129.  
 P.C.Italien : p.5.  
 P.O.U.M. : p.19,103,129,165.  
 P.S.O.E. : p.5.

INDEX des GROUPES et ORGANISATIONS Citées (suite).

RESEAUX :

Réseau PAT O' LEARY : p.137,146,147,148,150.

Réseau PONZAN : p.146,147,149,161.

Réseau ROBUR Alfred : p.161.

Réseau "Sabot" : p.146.

S.E.R.E. : p.67,102.

S.I.A. : p. 21,30,31,69,73,97,185.

S.I.E.P. : p.142.

S.T.O. : p.10.

Témoins de Jéhovah : p.181.

Todt (organisation) : p.4,157.

U.G.T. : p.95,96,141,165.

U.N.E. (Union Nationale Espagnole, communiste) :  
p.119,120,125,163,164,165,168,177.

=====

NOTA : L'Index des Noms a été établi par Jérôme MUNNIER.  
L'Index des Lieux de détention et l'index des Groupes et  
Organisations citées, par Dulcinée GARCIA .  
La conception générale de ce numéro (ainsi que le choix  
des illustrations et la frappe dactylographique) sont  
de Daniel ("Rolf") DUPUY.

Par ailleurs le C.I.R.A. remercie chaleureusement tous ceux qui  
ont bien voulu apporter leur témoignage, rechercher des précisions,  
ou envoyer des documents. A cet égard, il tient à remercier plus  
particulièrement : F.ALVAREZ, Sara BERENQUER, Marie Claude BOJ,  
Odette ESTER, P.FLORES, Victor GARCIA, C.LIZCANO, R. LLOP et A.TELLEZ.

-----

A tous nos correspondants :

- Si vous nous écrivez, envoyez votre courrier de préférence à notre  
adresse postale postale : C.I.R.A. Boîte Postale 40

13382 MARSEILLE Cedex 13

- Si vous venez nous voir, les permanences ont lieu le mardi de 15 à  
18 heures et le Jeudi de 15 h à 20 heures (5, rue des Convalescents,  
Marseille 1er, au 2ème ét.).

- Les envois de fonds (cotisation annuelle, dons...) doivent être  
adressés à l'ordre de notre trésorier :

Jean-Claude SEMPÈRE C.C.P. 4.635.71 W MARSEILLE

S O M M A I R E

Présentation..... p. 1  
 Considérations générales par A.TELLEZ..... P. 3  
 Chronologie sommaire..... p. 8 à 11

1. L'EXOUE..... p.13

2. LES CAMPS EN FRANCE..... p.25  
 Camp d'Argelès..... p.30  
 Témoignage du Dr.PUJOL..... p.31  
 R.Carballeira à Argelès par V.GARCIA..... p.36  
 Camp de Saint Cyprien  
 Témoignage de J.PLAZAS..... p.40  
 Témoignage de P.FLORES..... p.41  
 Témoignage de Juan MARTINEZ..... p.45  
 Camp du Vernet par M.C.BOJ..... p.47  
 Témoignage de J.PORQUET..... p.65  
 Témoignage de Pepita CARPENA..... p.68  
 Témoignage de Sara BERENGUER..... p.70  
 Réorganisation de la CNT dans les camps..... p.74

3. LES COMPAGNIES DE TRAVAILLEURS..... p.79  
 Témoignage de R.VISCOSILLAS..... p.82  
 Témoignage de Miguel TORRES..... p.83  
 Témoignage de Ramon CASALS..... p.84  
 Témoignage d'Antonio TELLEZ..... p.85  
 Les Bataillons de marche et la Légion étrangère. p.39

4. LES CAMPS D'AFRIQUE..... p.91  
 Témoignage de F.GURUCHARRI..... p.95  
 Témoignage de Conrado LIZCANO..... p.99  
 Témoignage de Cayetano ZAPLANA..... p.107

5. RESISTANCE ET MAQUIS..... P.113  
 Maquis du Barrage de l'Aigle  
 Témoignage de J.MONTOLIU et D.BARBOA..... p.114  
 Maquis du Limousin  
 Témoignage de C.BALLESTA..... p.116  
 Maquis du Lot et du Gers  
 Témoignage de P.FLORES..... p.119  
 Maquis de l'Aveyron et "Reconquete de l'Espagne"  
 Témoignage d'Antonio TELLEZ..... p.122  
 Un anarchiste espagnol à Paris par C.et P.THALMANN p.128  
 Maquis des Glières  
 Témoignage de J.BARBA..... p.131  
 Témoignage de M.JOYA..... p.131  
 Témoignage de F.ALVAREZ FERRERAS..... p.136  
 Témoignage de Angel TOMAS..... p.137

F.PONZAN par A.TELLEZ..... p.139  
 J.ZAFON par A.TELLEZ..... p.150  
 A.ORTIZ RAMIREZ par A.TELLEZ..... p.152  
 R.VILA CAPDEVILA par A.TELLEZ..... p.155  
 Liste de compagnons de la CNT dans la résistance p.161  
 Les crimes de l'Union Nationale..... p.163  
 La réorganisation de la CNT pendant l'occupation p.166

6. LA DIVISION LECLERC.....p. 173 ,  
 7. LES CAMPS DE LA MORT.....p. 179  
     La Déportation espagnole par Odette ESTER.....p. 180  
     Un survivant de Buchenwald par V.GARCIA.....p. 183  
     En souvenir de J.PONS par R.LLOP.....p. 185  
 Bibliographie de la presse libertaire espagnole  
     en exil (1939-1945).....p. 187  
 Bibliographie..... p. 191  
 Index.....p. 193

PLANS et CARTES :

- Chute de la Catalogne .....:p. 14
- Carte des principaux camps, centres et prisons en France.....:p. 24
- Plan du Camp d'Argelès en 1939 .....:p. 32
- Carte du plateau des Glières .....:p. 130

A ceux qui voudraient participer à notre travail :

Parmi les nombreux travaux mis en chantier ,il y a en particulier des sujets sur lesquels tu pourrais peut-être nous faire bénéficier de tes connaissances

\* dossiers biographiques de militants anarchistes .

Toutes informations complémentaires aux notices parues (ou à paraître) dans le Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier français SONT les BIENVENUES en particulier PHOTOS, LETTRES (ou photocopies de LETTRES),références diverses ...

\* préparation des BULLETINS : voici la liste des sujets prévus

- LES CARTES POSTALES de l'ANARCHIE . (nous signaler celles qui peuvent être en ta possession, celles qui sont à vendre chez les libraires spécialisés etc..)

- L'ANARCHISME dans la BANDE DESSINEE .

Toutes références sur des Albums parus, sur les dessinateurs eux-mêmes et sur des travaux encore inédits seront reçues avec grand plaisir .

- L'ANARCHISME dans la CHANSON et la MUSIQUE (prière de nous signaler ce qui a été fait par des anarchistes ou tout ce qui peut avoir un rapport avec l'anarchisme ...

\* Enfin, nous poursuivons notre travail de LOCALISATION des fonds et collections anarchistes particulières . Si tu as du matériel, une collection, un fonds d'archives, essaie de nous en adresser un descriptif même SOMMAIRE . Cela peut être extrêmement utile non seulement pour les journaux, revues, bulletins etc.. mais aussi pour les enregistrements, photos, films, video etc.. etc... et objets divers (sculptures, moulages, assiettes, peintures, dessins etc.. etc.. etc..

La revue Le Mouvement Social (Editions Ouvrières,12,av.Soeur-Rosalie 75621 Paris Cedex 13) a édité un n° spécial (oct.-nov.1988) entièrement consacré à Jean MAITRON avec plusieurs études sur l'anarchisme.(59 Frs). Nous le recommandons à tous nos lecteurs.

Attention ! le C.I.R.A. de Genève a une nouvelle boîte postale :  
C.P. 214 C.H. 1211 GENEVE 13